

charlie



Un «nettoyeur» parle

Adossé à la cabine de bain, le type soliloquait. Moi, dans la cabine — retenez ce détail — l'oreille collée à la cloison, je n'en perdais pas un mot.

«Quelle idée de nous faire débarquer en juillet sur ces plages de la Méditerranée pleines de monde! Mais si on commence à discuter les décisions des états-majors, on n'en finit pas. Alors, motus!

Vraiment, cette guerre, personne ne l'a vue venir! Et les baigneurs de cette plage moins que quiconque. Le monde se résignait plus ou moins à une bombe atomique et voilà que se pointent les bonnes vieilles péniches de débarquement que l'on croyait reléguées aux musées de la marine et du cinéma.

Les gars du premier groupe d'assaut, courbés sous le feu ennemi, progressent en enjambant les corps bronzés. Surpris, les corps bronzés se redressent. Les nôtres se prennent les pattes dans ces gens qui se lèvent, tout le monde s'étale et les balles fauchent pas mal de ceux qui se redressent. Un joli pastis!

La première vague est passée. Ce qu'il en reste à l'air d'avoir réussi à prendre position de l'autre côté de la route qui longe la mer. Seulement, maintenant, la plage grouille de caleçons de bain en folie. Pour la deuxième vague, tenter de prendre pied sur ce rivage encombré de civils en débandade serait un suicide. Ça va donc être à nous.

Je range mes jumelles, tête le long poignard sanglé sur ma cuisse, le panneau de la péniche s'abat dans la flotte: «5^e Section de nettoyage... EN AVANT!»

J'ai sorti ma gamelle sans me presser. La nuit de Provence incite aux gestes lents. Si ce n'étaient les retombées de mottes de terre, nous pourrions prendre les éclatements d'obus pour des éclairs de chaleur.

J'ai bien fait de ne pas me presser, la roulante vient de se faire moucher par un obus de mortier. Les premiers de la queue s'éparpillent en zigzaguant, tripes dans la gamelle. La soupe a sauté de tous les côtés. J'en ai plein ma gamelle, chaude, au poil!

Ce soir, une fois la bouffe avalée, mission. Nous avons organisé un petit bal dans une grange effondrée. Guirlandes, l'orchestre est là. Les filles de dix kilomètres à la ronde sont là. Nous, nous nous massons à l'entrée. Je tête ma cuisse, il est là. «5^e Section de nettoyage... EN AVANT!»

Un autre jour c'est dans une mairie incendiée. Quand ils sont tous là... «EN AVANT!»

Ou bien c'est le cinéma gratuit, en plein air, offert aux civils. Un grand film: Le jour le plus long. Il ne reste pas une place de libre. Cinq mille d'un coup! D'un coup, c'est beaucoup dire. Fallait passer dans les rangs comme des ouvreuses. Et s'arrêter devant chaque spectateur. Coincés entre deux rangées comme nous l'étions, pas moyen de travailler avec de l'élan. A chaque client, obligés de poser la pointe et de pousser en forçant terrible. Poser, pousser. Poser, pousser... Et alors, qu'est-ce que ça gicle! Heureusement, nous sommes dotés de tabliers.

Evidemment, moi, dans ma spécialité, je suis moins exposé qu'un gars en première ligne, mais quel travail! Mission sur mission! Ça n'arrête pas! Quand je pense qu'il y en a des millions! Pour comble, l'avance à l'air de pié-

vient de paraître



en vente partout,
10 F

tiérer. Dans un sens c'est une bonne chose, parce que ça nous donne le temps de bien nettoyer à fond, mais d'un autre côté, je me demande si nous aurons assez de ce mois de vacances pour tout faire.

Ça y est! Nous sommes à Paris.

Hier nous étions encore à nettoyer les grands ensembles périphériques et les encombrements de voitures sur les sorties d'autoroutes. Ce matin nous faisons presque en flânant les terrasses des Champs-Élysées.

Les gens se laissent faire. Ils n'ont pas l'air de comprendre. La plupart restent assis, les mains sur le guéridon. Comme je me penchais sur un, il a levé la tête et bredouillé: «La même chose!» Il me prenait pour le garçon!

Il y a des copains qui finissent les verres. C'est défendu. Quand ils sont ivres on les nettoie.

Bien entendu, on ne fait pas de prisonniers. Ni de prisonnières. Seulement il y a des dérogations. Chaque unité a ses tolérances particulières. On s'arrange, quoi! Nous, par exemple, les nettoyeurs, on nous tolère une femme. A condition de la transporter par nos propres moyens, en la tirant, en la portant, comme on veut. Finalement peu de types s'en embarrassent. Une femme nettoyée c'est lourd. Et vite raide. Parce que là-dessus le règlement est sans faiblesse, il faut qu'elle ait été nettoyée d'abord! A oui! Après, gardez-là si ça vous chante.

C'est ça qui m'a amené au poteau. Violette, je ne l'avais pas nettoyée. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai dit «Fais semblant d'être, fais la molle» et je l'ai chargée sur mon dos.

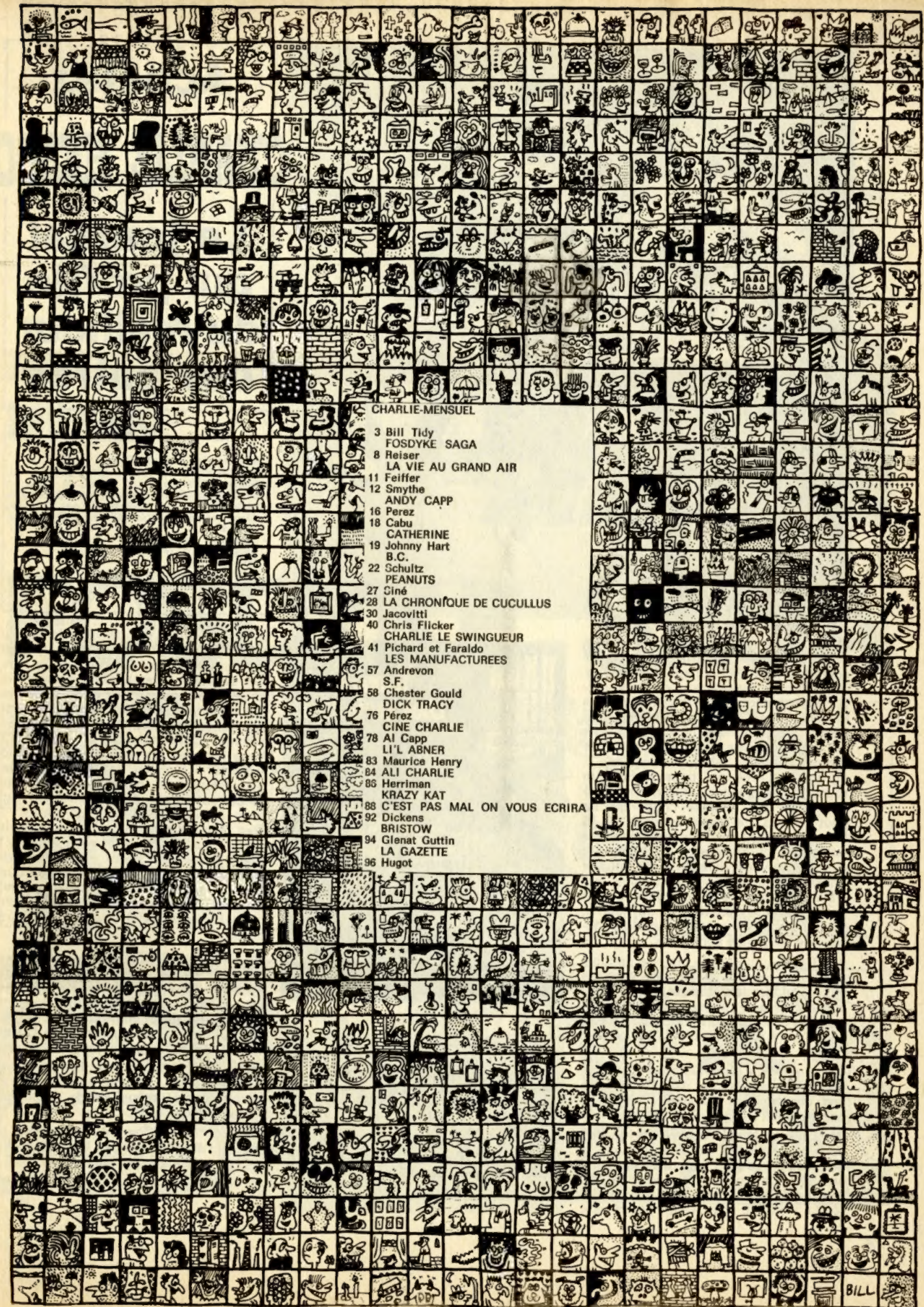
Ça a bien été plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on attelne Deauville. On venait de nettoyer les planches, j'étais allongé sur la plage avec Violette, l'adjudant s'est planté à côté de nous avec son ombre sur nos têtes. «Dis donc!» il m'a fait, «un chouette souvenir que tu traînes là. Bien souple, hein?» Et il lui envoyait des coups de godasse, flac! Flac! «Ma parole! T'as nettoyée une sainte. Les anges la préservent de la décomposition, hein? Faudra lui trouver une belle chasse, hein?» Et toujours des coups de pied. A la fin Violette a gémi tout haut. Coincé!

Comme ils n'ont pas trouvé de poteau, on m'a ficelé après une cabine de bain. Il a fallu trouver des mètres de corde. Ils les ont trouvés. J'ai refusé qu'on me bande les yeux. Derrière les douze types au garde-à-vous, je vois la mer. Ce sont presque tous des copains. On s'était promis de s'écrire et de se revoir après les vacances. Ils sont raides, les yeux dans la vague, la main bien à plat sur la gaine du grand poignard. Chez les nettoyeurs on ne fusille pas, on nettoie.

Le lieutenant vient de crier «Peloton... EN GARDE!» et les douze lames ont jailli. Les bras armés pointent vers moi. Dire que c'était le dernier jour!

Ce soir, les valises faites, il y aura un spectacle d'adieu. Chacun répète son numéro depuis un mois. De toute façon je ne leur ferai pas défaut, je n'étais inscrit pour rien. Moi, je ne chante pas, je ne joue d'aucun instrument et même les histoires je suis incapable de m'en rappeler. Chaque fois que j'en entends une bonne je me dis «Celle-là il faut que je la note» et puis j'oublie.

«Peloton... EN AVANT!»
Six pas me séparent d'eux.
Cinq pas me séparent d'eux.
Quatre pas.
Trois.
Deux.
Un.
Z...



CHARLIE-MENSUEL

- 3 Bill Tidy
- FOSSDYKE SAGA
- 8 Reiser
- LA VIE AU GRAND AIR
- 11 Feiffer
- 12 Smythe
- ANDY CAPP
- 16 Perez
- 18 Cabu
- CATHERINE
- 19 Johnny Hart
- B.C.
- 22 Schultz
- PEANUTS
- 27 Ciné
- 28 LA CHRONIQUE DE CUCULLUS
- 30 Jacovitti
- 40 Chris Flicker
- CHARLIE LE SWINGUEUR
- 41 Pichard et Faraldo
- LES MANUFACTURES
- 57 Andrevon
- S.F.
- 58 Chester Gould
- DICK TRACY
- 76 Pérez
- CINE CHARLIE
- 78 Al Capp
- LI'L ABNER
- 83 Maurice Henry
- 84 ALI CHARLIE
- 86 Herriman
- KRAZY KAT
- 88 C'EST PAS MAL ON VOUS ECRIRA
- 92 Dickens
- BRISTOW
- 94 Glenat Guttin
- LA GAZETTE
- 96 Hugot



Après quatre ans d'allées et de venues ininterrompues, Paulette meurt pour quelques mois. Pichard son dessinateur va s'attarder sur d'autres courbes, celles des « Manufacturées », une histoire inventée par Faraldo, l'auteur de « Bof » et de « Themroc », deux films qui ont fait plaisir à tous mes amis. Ce qui est chouette lorsqu'on demande à un type qui a plein d'idées de faire un scénario de bandes dessinées, c'est qu'il vous fait quelque chose qui ne peut être qu'une bande dessinée. « Les Manufacturées » ça n'est pas racontable autrement qu'en bandes dessinées et que voulez-vous demander de plus à une bande dessinée ? Je précise que « Les Manufacturées » ont déjà paru en partie dans « Culbuteur » un journal pour motards décontractés qui eut, hélas, une existence éphémère.

« Al Capp », une petite histoire de 5 pages, très récente puisqu'elle date de 1973. Oui, je sais, j'avais dit qu'il n'y aurait plus de « Al Capp » dans « Charlie ». Eh bien, nous avons changé d'avis c'est notre droit, non ? Vous pouvez ricaner.

« Dick Tracy », une histoire ancienne, très sadique comme d'habitude avec des personnages comme il n'y en a que dans les romans américains.

Vous n'avez jamais essayé de lire des bandes dessinées en écoutant de la musique arabe ? Eh bien, essayez, et si au bout d'un moment vous avez résisté à votre mère : « cet enfant me rendra folle ! » ou que vous n'avez pas résisté



bonne année choichante neuf !

Ce numéro est devenu rarissime, il vaut une fortune chez les antiquaires. Si vous l'aviez acheté en 69 vous seriez riche.

Alors en 74 ne faites pas la même bêtise et dans cinq ans venez nous voir avec votre gros cigare.

Achetez CHARLIE HEBDO

**Le journal
qui profite
du malheur
des autres**

Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Wolinski
Ange tutélaire : Cavanna
Espion : Willem
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5
Téléphone : 633-27-34
Abonnement 12 n° : 50 F
Etranger : 55 F
Dépôt légal : 1er trimestre 1974
Imprimerie : L.M.F., Paris-20
Distribution : N.M.P.P.

à votre femme qui fait la danse du ventre, c'est que vous êtes un vrai grand lecteur de « Charlie » et je suis fier de vous. Lorsque Oum Kalsoum la chanteuse égyptienne vient à Paris, elle chante à bureaux fermés devant des salles en adoration, vous entendez souvent Oum Kalsoum à la Radio ? Vous la voyez souvent à la télé ? Et le « Malouf » tunisien, cette musique hispano-mauresque qui berça mon enfance tout autant que Louis Armstrong, vous en avez déjà entendu parler ? Tout cela nous entraîne bien loin de la bande dessinée me direz-vous, et alors ? C'est justement parce que nous aimons beaucoup la bande dessinée que nous n'avons pas peur de nous en éloigner, « Charlie » vous montre des bandes dessinées et vous parle d'autre chose.

De cuisine, par exemple.

On peut se passer de lire des petits Mickeys mais pas de bouffer. Et les choses dont on ne peut se passer sont des sujets aussi intéressants que les autres. Lisez « La chronique de Cuculus », écrite par le mystérieux auteur de « Méchamment Rock » dans Charlie-Hebdo, l'hebdomadaire qui se serait appelé Prosper-Hebdo si Charlie s'était appelé Prosper.

Quoi de neuf à part ça ? Eh bien je viens d'avoir une fille, elle s'appelle « Elsa », félicitez-moi, merci.

W.

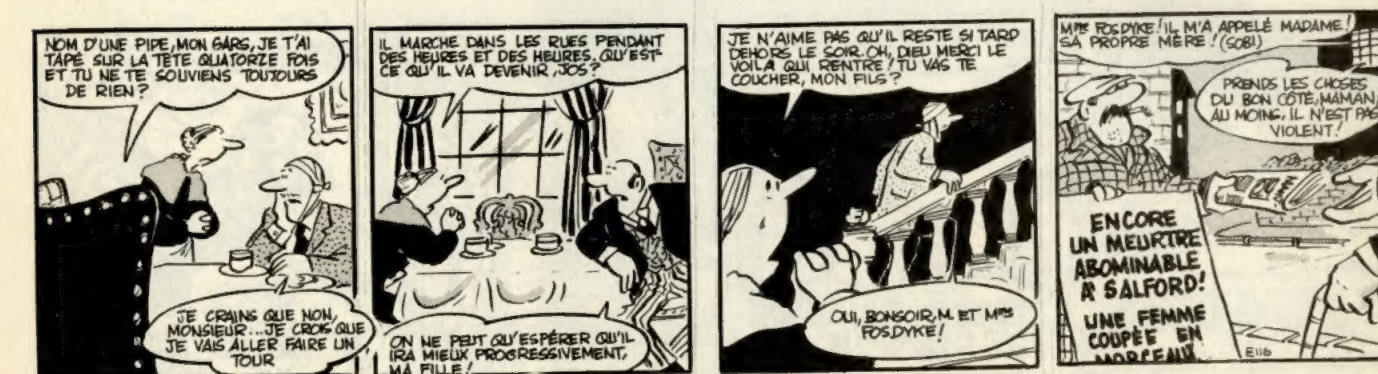
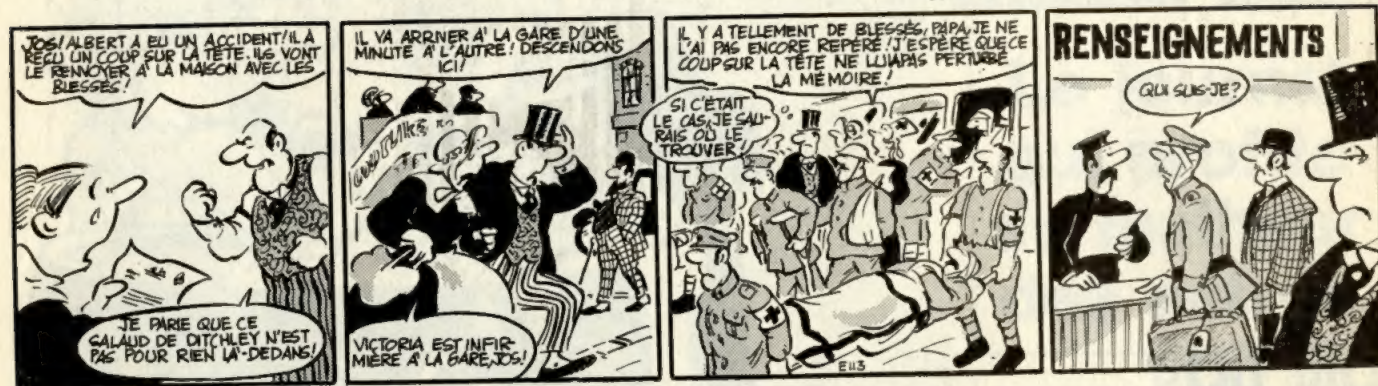
bill tidy

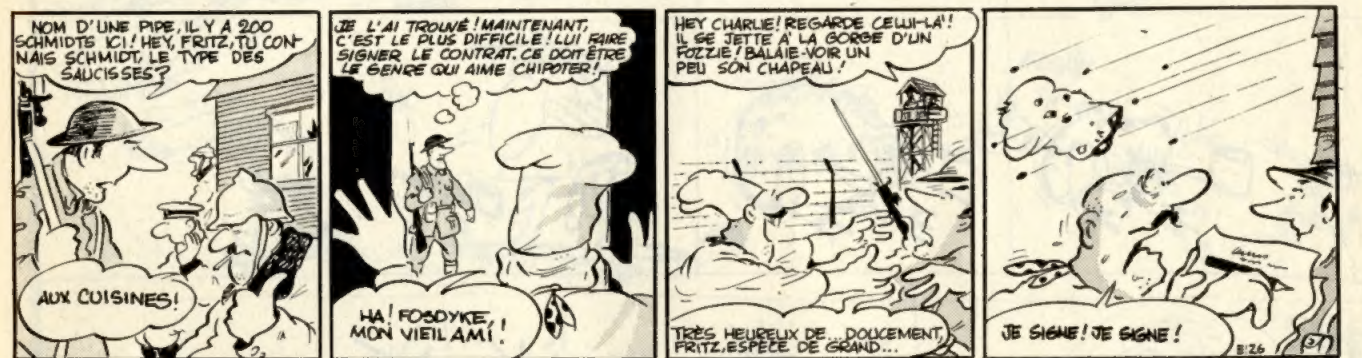
Les Fosdyke grâce à leur opiniâtre manque de scrupules et malgré leur basse extraction sont devenus dignes d'être des bourgeois. C'est là guerre et les fils Fosdyke font leur devoir pendant que leur père fait des affaires.



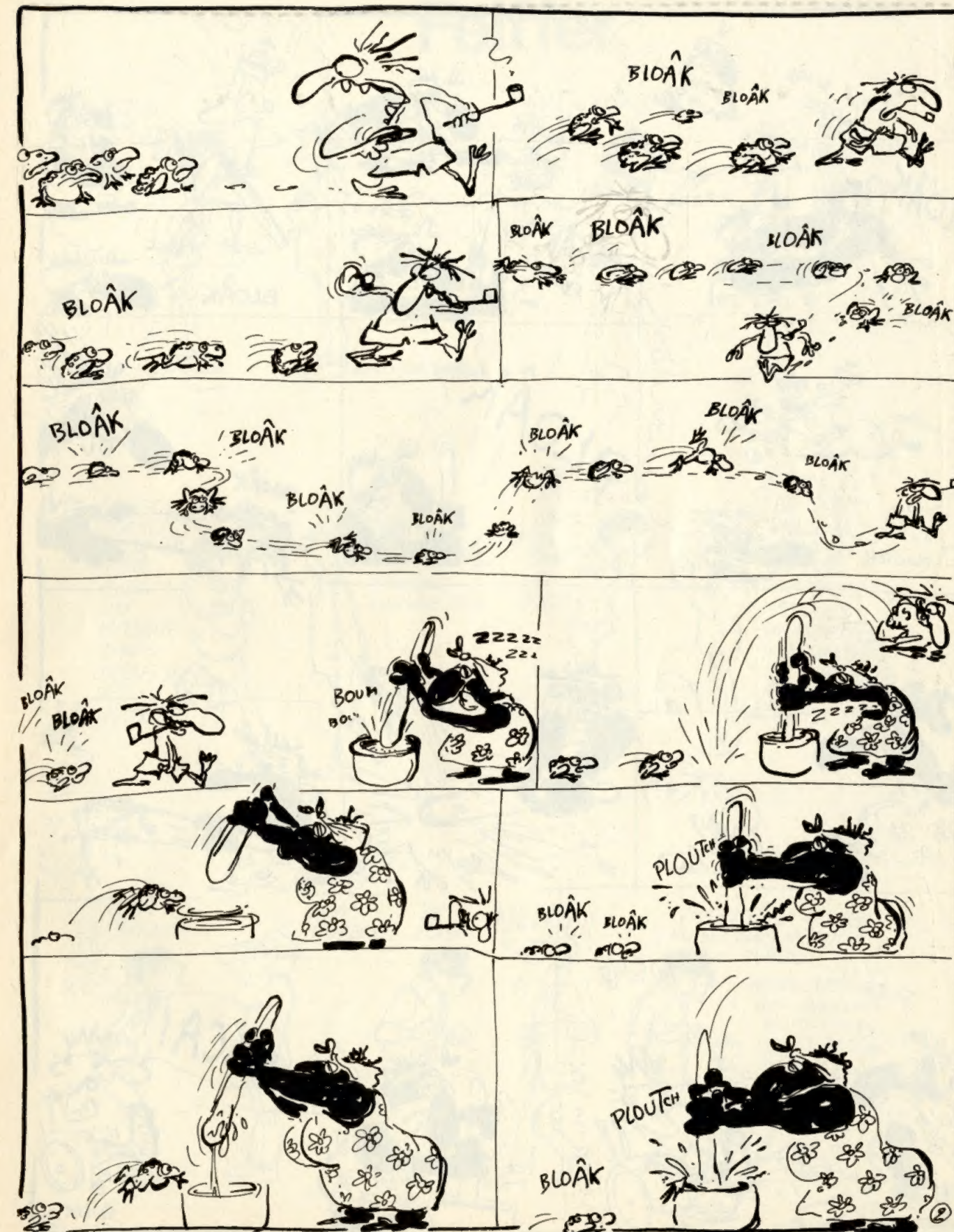
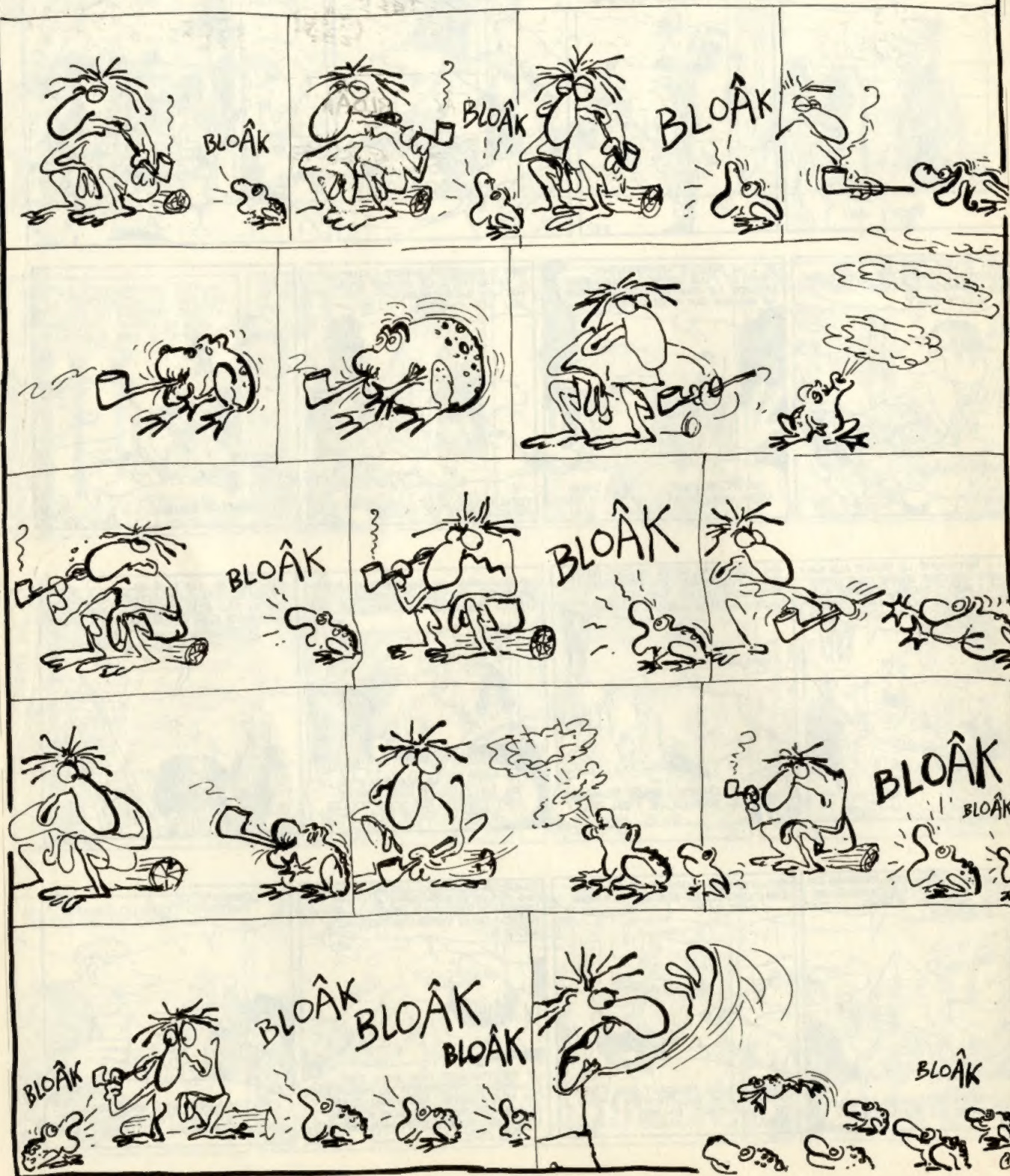
FOSDYKE SAGA





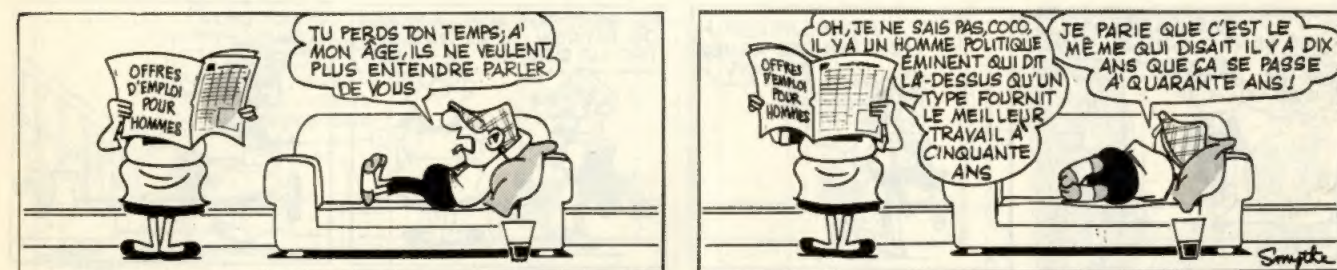
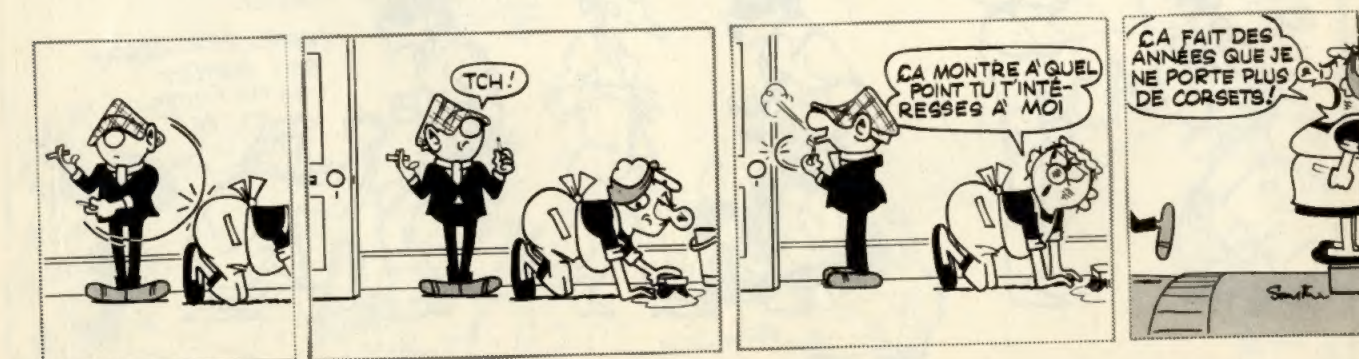
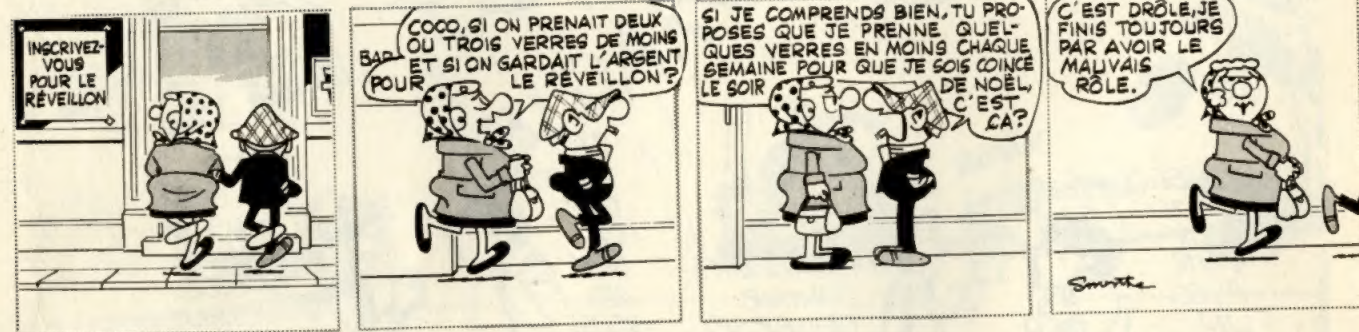
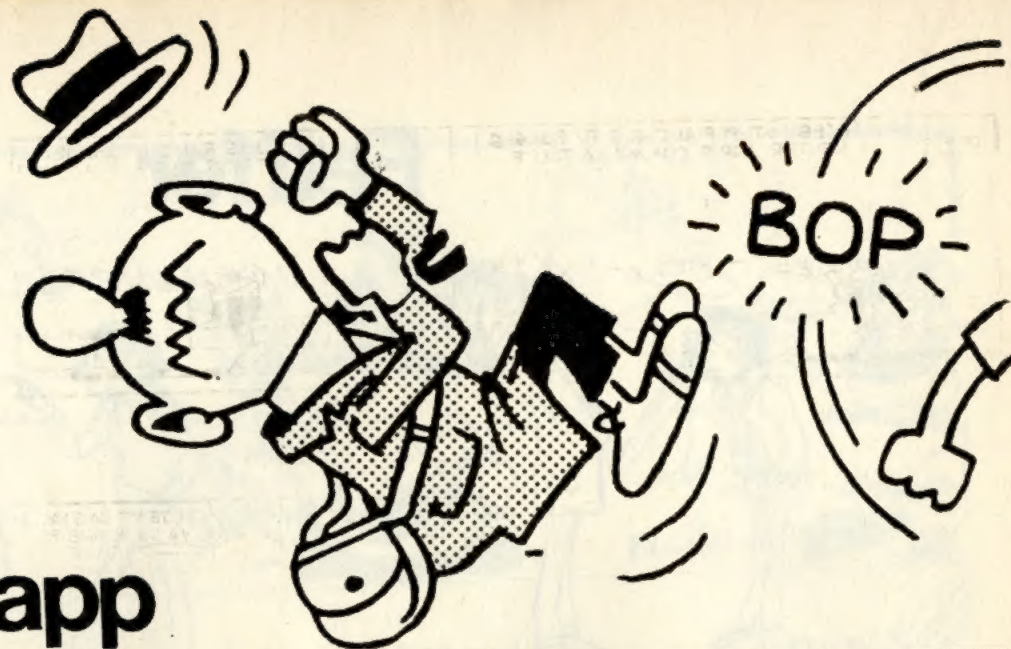


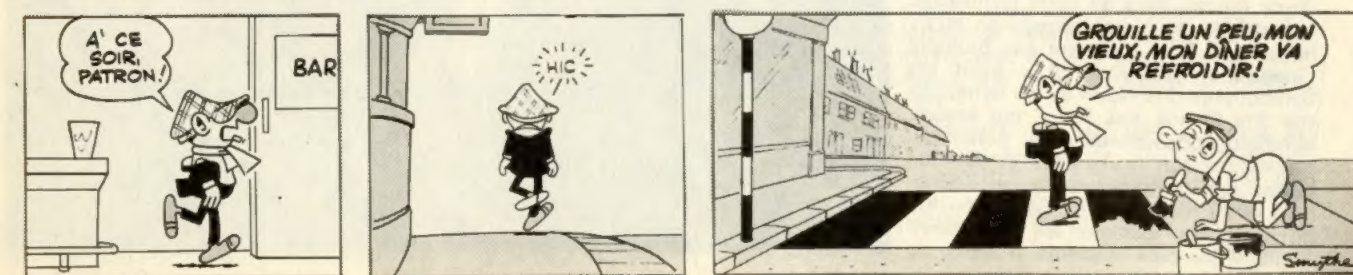
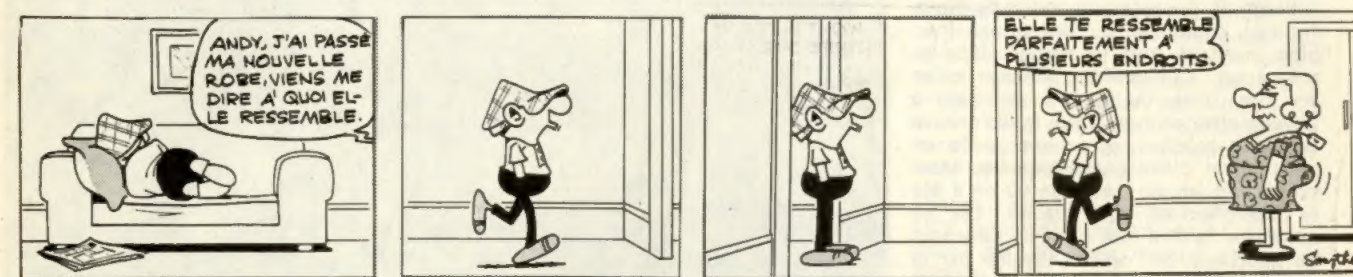
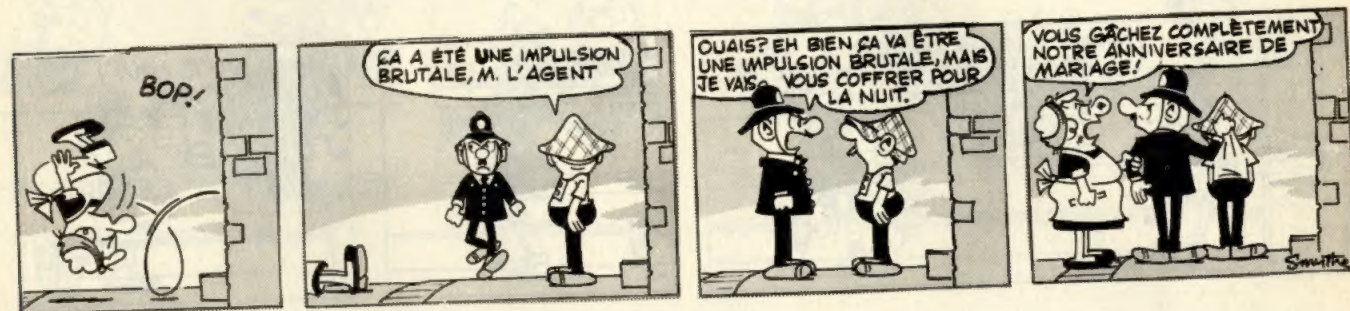
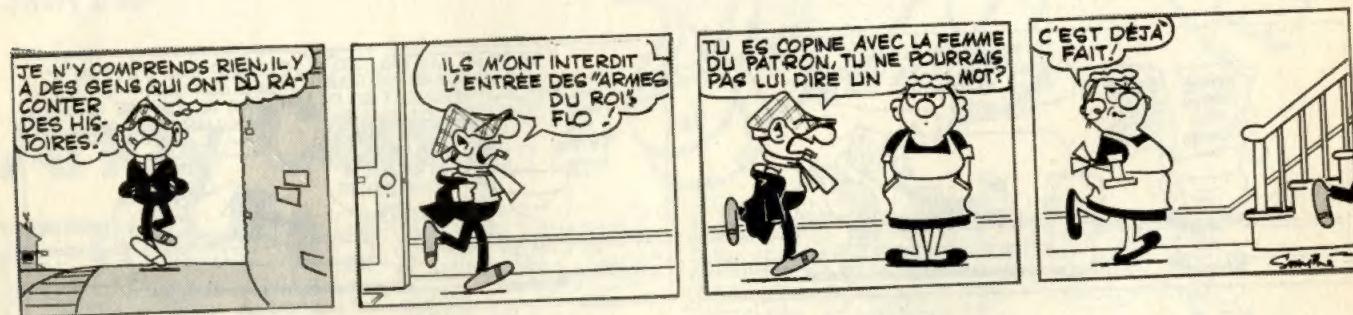
LA VIE AU GRAND AIR.



Smythe

Andy Capp





EXTASES ROSICRUCIENNES ET MERVEILLES SYMBOLISANTES

La peinture fin de siècle (Pompiers officiels, Décadents, Symbolistes, Art Nouveau) constitue un fatras à la fois brillant et poussiéreux qu'on fait profession d'admirer ou de détester en bloc, mettant tout le monde dans le même sac. Quelquefois, il arrive qu'on en tire trois ou quatre du sac, à l'aveuglette, on noie ceux qu'on trouve les plus moches et on en garde un petit qu'on élève douillettement. Mais on ne sait jamais très bien où on a été le chercher et pour cause. On se contente de dire que c'est un décadent de gouttière. Si l'on est fasciné par la peinture fin de siècle, et il faut vraiment être le dernier des rustres pour ne pas l'être, on est content qu'il y ait des gens de bonne volonté pour venir dépoussiérer un peu tout ça, classer un peu, faire le ménage. Qu'il y ait, par exemple, monsieur Philippe Jullian, femme de ménage spécialisée en matière d'esthétisme magique et de néromancie esthétique qui parle comme un livre, qui en écrit, qui se fait un plaisir de nous rappeler, d'où venaient ces gens-là, ce qu'ils étaient et où ils allaient, ce qu'il faut entendre par Symbolistes ou par Décadents, ce que c'était que le Sâr Péladan et les Rosicruciens. Ce qui est bien, avec Philippe Jullian, c'est qu'il ne nous dit pas trop s'il convient d'admirer ceci plutôt que cela. Il ne distribue ni blâmes ni médailles et surtout, il n'essaie jamais de réhabiliter qui que ce soit. Ce n'est pas un redresseur de torts, c'est quelqu'un qui nous parle de ce qui a existé (et de ce qui existe encore très fortement). Il en fait la description, l'histoire. Libre à nous d'inventer ce que nous voulons à partir de là. Philippe Jullian ne fait pas de métaphysique (il est vrai que sur ce terrain, le commentateur aurait du mal à surpasser les peintres qu'ils commente).

Les Symbolistes, dont il est question dans l'album qui vient de paraître, se sont occupés de choses très diverses mais qui toujours les entraînaient hors de ce monde, hors de cette civilisation industrielle en pleine expansion qu'ils haïssaient. Tous n'avaient pas toujours l'inspiration heureuse. Il y avait les Symbolistes dits Noirs et les Symbolistes dits Blancs. Les Noirs, qui étaient lumineux, phosphorescents, sulfureux, faisaient surgir des goules et des chimères des profondeurs d'Edgar Poe. Ce ne sont pas toujours les plus terrifiants ni les plus malsains, il arrive au



contraire que ce soient les plus rigolos (Le désespoir de la chimère, d'Alexandre Séon, en est une preuve irréfutable). Les Blancs, qui étaient obscurantistes, croyaient à Swedenborg et au bon dieu et peuplaient leurs toiles de madones, d'anges et d'allégories hiératiques. Quand ils ne s'appelaient ni Puvis de Chavannes ni Maurice Denis, ils s'adonnaient à la confection d'images de première communion qui nous paraissent aujourd'hui curieusement perverses sans qu'on sache trop pourquoi. On ne s'explique l'impression bizarre qu'elles nous font qu'une fois persuadés qu'elles relèvent d'une conception de la mise en scène très voisine de celle des tableaux des Folies-Bergère et que leurs personnages ne sont pas seulement peints pour bouleverser le cœur et élever l'esprit.

Anges et vierges, vampires et sirènes, salomés et reines de Saba, la peinture symboliste se nourrit de tout ce qui lui tombe sous la palette à condition que cela ne ressemble pas à une locomotive ou à un haut-fourneau. C'est le rendez-vous de tous les délires, on y rencontre Wagner, Baude-

laire et Mallarmé, les Préraphaélites anglais, les Nazaréens germaniques, Gustave Flaubert et Botticelli. La naïveté s'y promène en robe de gala, la prétention et l'inconséquence y babilent à perte d'haleine mais neuf fois sur dix, elles sont habillées comme au music-hall et extrêmement sexy.

(LES SYMBOLISTES — par PHILIPPE JULLIAN — LA BIBLIOTHEQUE DES ARTS — 244 pages — plus de 200 illustrations).

CHRONIQUE DE LA DOUCEUR DE VIVRE

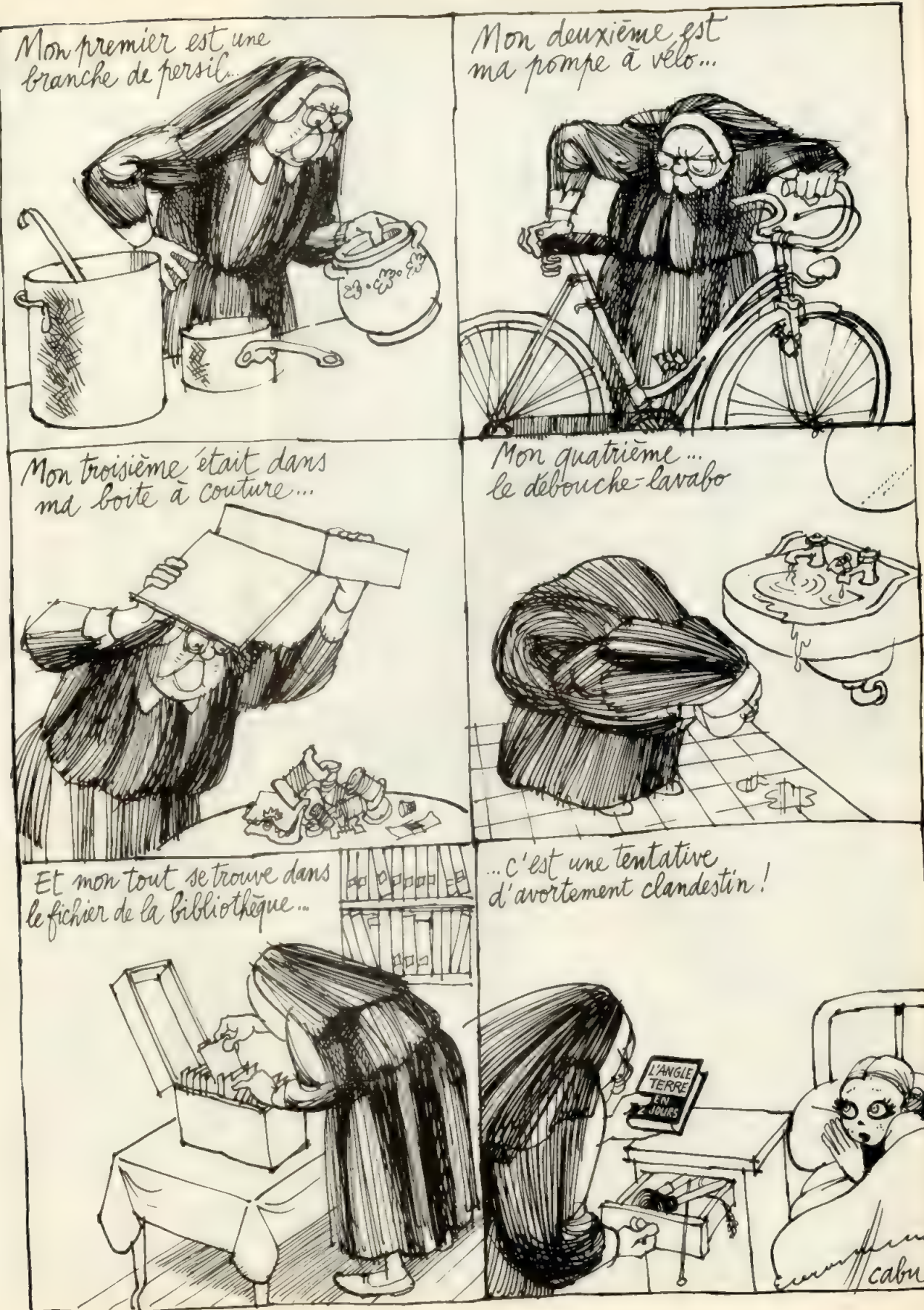
Jacques-Henri Lartigue a photographié tous les jours de sa vie et scrupuleusement noté ses moindres faits et gestes sur un agenda de bureau, n'oubliant jamais de signaler les variations

de la température ni le temps qu'ils faisait. Jacques-Henri Lartigue était un monsieur d'excellente famille, jouissant d'une enviable prospérité et comme tel, disposait de beaucoup de loisirs. Lorsqu'on jouit d'une enviable prospérité, qu'on dispose de beaucoup de loisirs, qu'on est intelligent, curieux de tout, inventif et qu'on vit dans une famille où l'enthousiasme, la bonne humeur et la joie de vivre se manifestent du matin au soir, on ne devient pas automatiquement général d'armée ou poète bien-pensant. On peut se contenter de vivre intensément chaque instant de sa vie et s'appliquer à le prolonger le plus qu'il est possible. Ces prolongements-là nous atteignent aujourd'hui, parce qu'il y a eu des Américains qui ont su décider Lartigue à exposer et à publier ses photos, ce qu'il n'avait pas du tout l'intention de faire et ce dont ses compatriotes se foutaient éperdument.

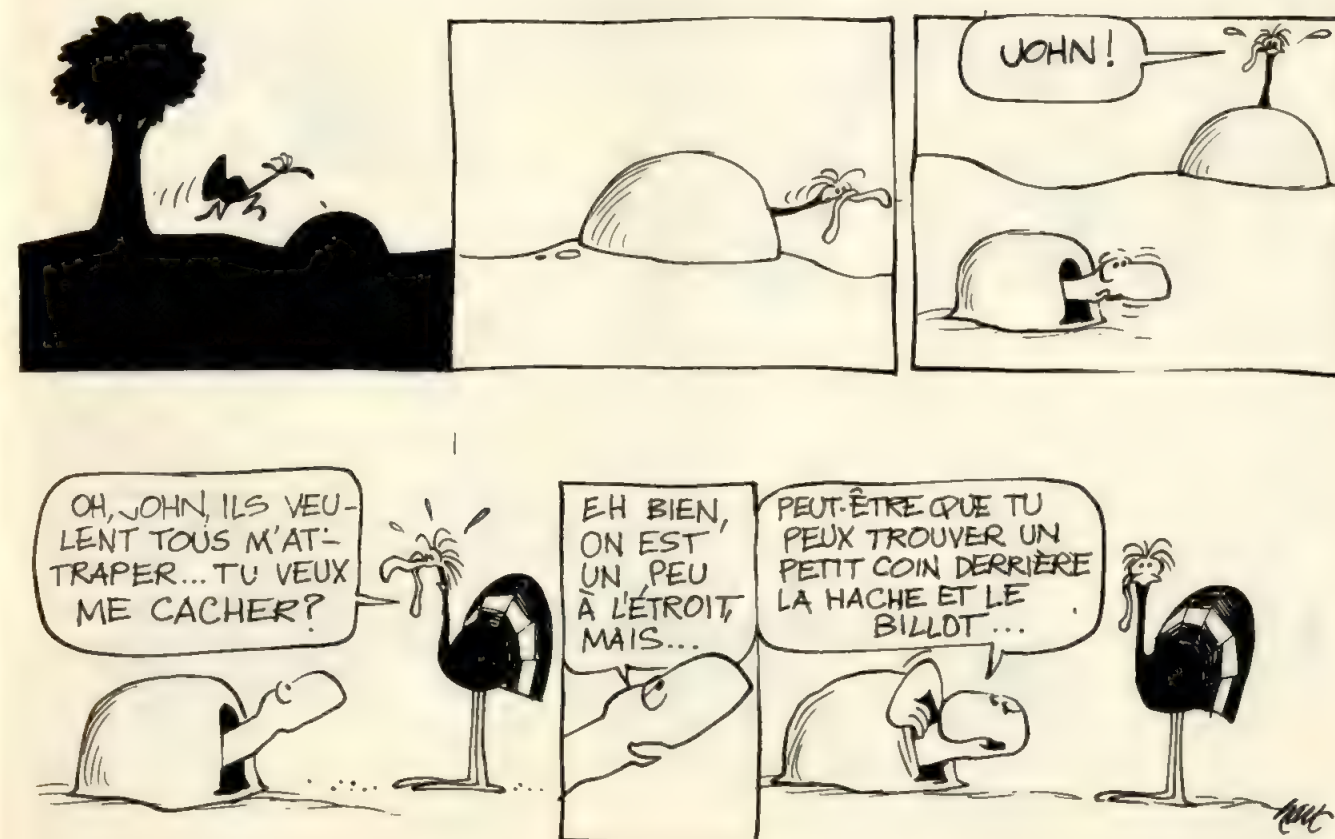
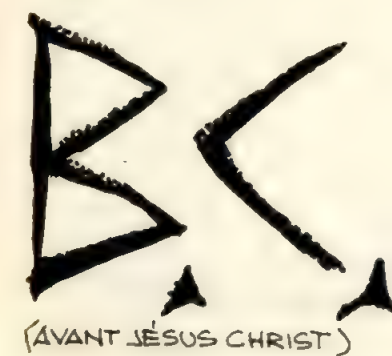
Toutes ces photos prises de 1901 à 1970 prouvent irréfutablement que les gens qui ont des loisirs et de la fortune ne sont pas forcément condamnés à l'ennui perpétuel, et qu'ils ne traînent pas partout leur propre malédiction. L'album de Lartigue est malin, farceur, tendre, ironique, rêveur, animé d'un mouvement prodigieux. Cela jaillit, saute, explose, monte au ciel, prend des tasses gigantesques dans des bouillons d'écume, éternue, crache, s'ébroue, s'étend hors d'haleine sur le sable avant de reprendre sa course et de nous entraîner vers de nouvelles aventures. C'est plein de ballons, d'aéroplanes à la Santos-Dumont, de bobs à voile, de bicyclettes insensées, de charrettes invraisemblables. Et bien entendu, on prend des bûches dans tous les coins, on ramasse des pelles, on prend des gadins, on s'étale, on se retrouve le cul par terre et on recommence. De temps en temps on va voir des belles dames qui sortent de prendre le thé avec le baron de Charlus ou avec Marcel Proust, on va regarder Suzanne Lenglen faire du tennis, Gaby Deslys tourner un film au bord de la mer ou on va rendre visite à Sacha Guitry et Yvonne Printemps, jeunes mariés. Mais les mondanités sont aussi guillerettes, vues par Lartigue, que les parties de tape-cul. **Instants de ma vie** est sans aucun doute l'un des plus bel albums de photos qu'on puisse trouver en ce moment, parce que c'est l'œuvre de quelqu'un qui ne s'est jamais pris pour un esthète, ni même pour un photographe. Lartigue n'était qu'un simple amateur qui s'efforçait de retenir le temps à pleines mains avec le beau jouet que lui avait donné son père, un matin de l'année 1901.

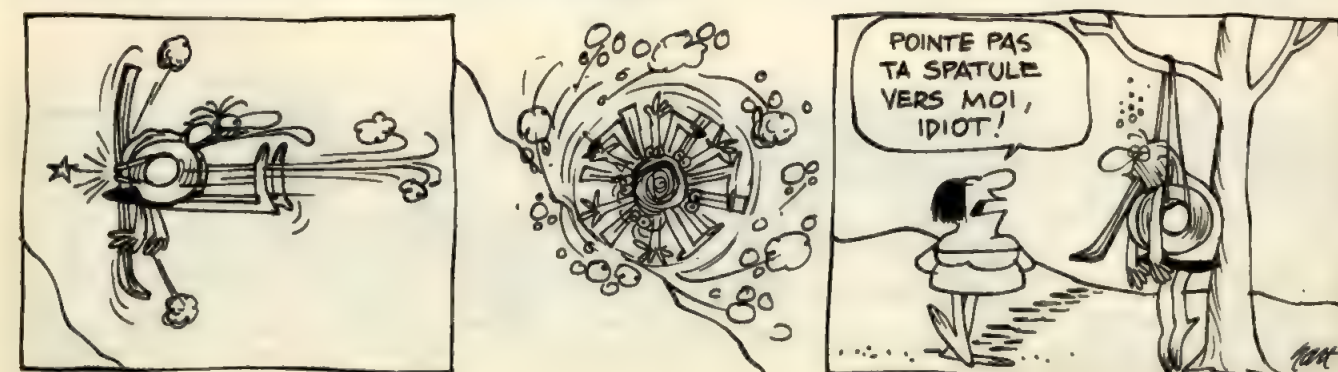
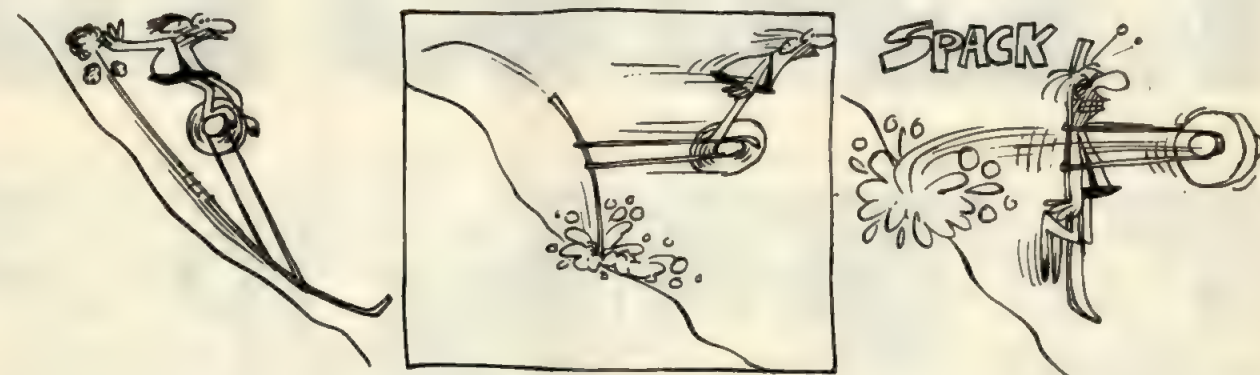
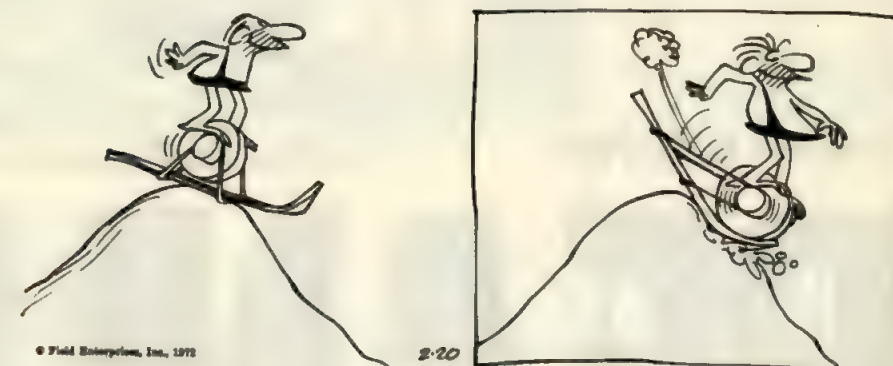
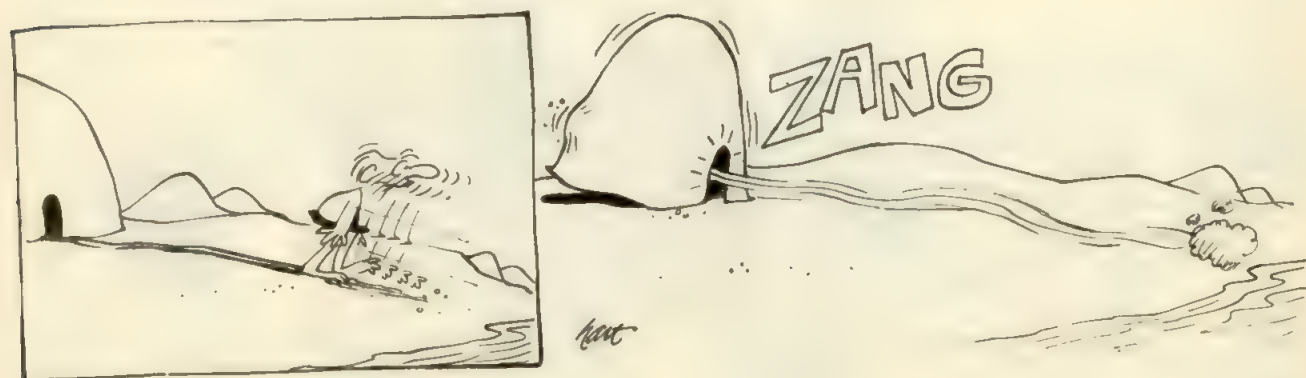
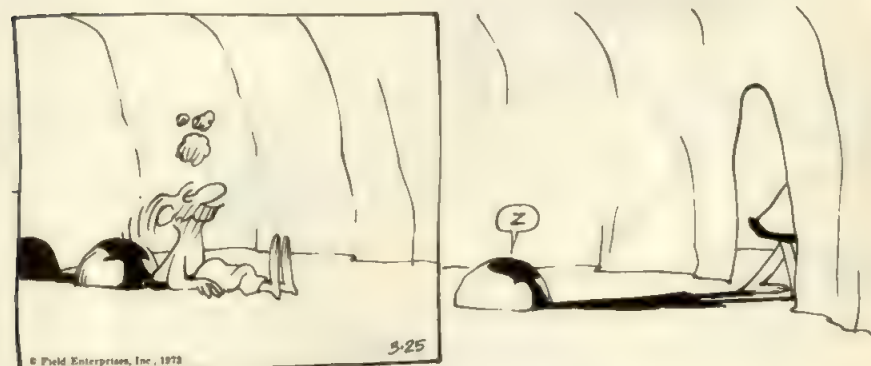
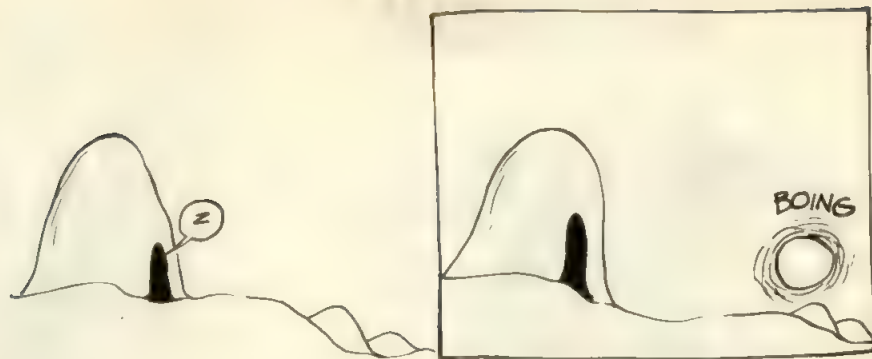
(INSTANTS DE MA VIE — Texte et photographies de JACQUES-HENRI LARTIGUE — 256 pages — 235 ph. en noir et blanc — EDITIONS DU CHENE — 130 F).

PEREZ.



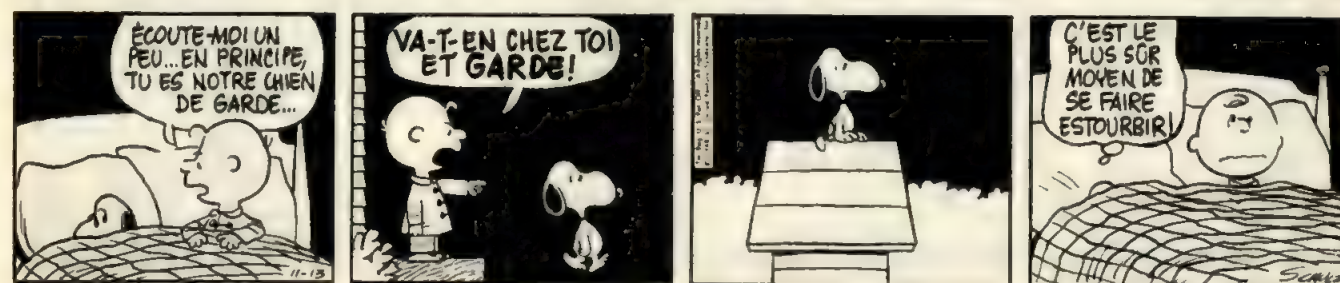
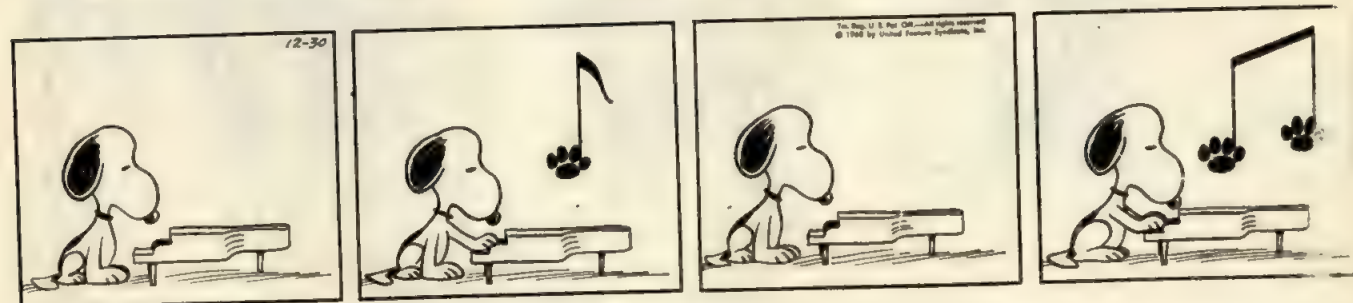
JOHNNY HART

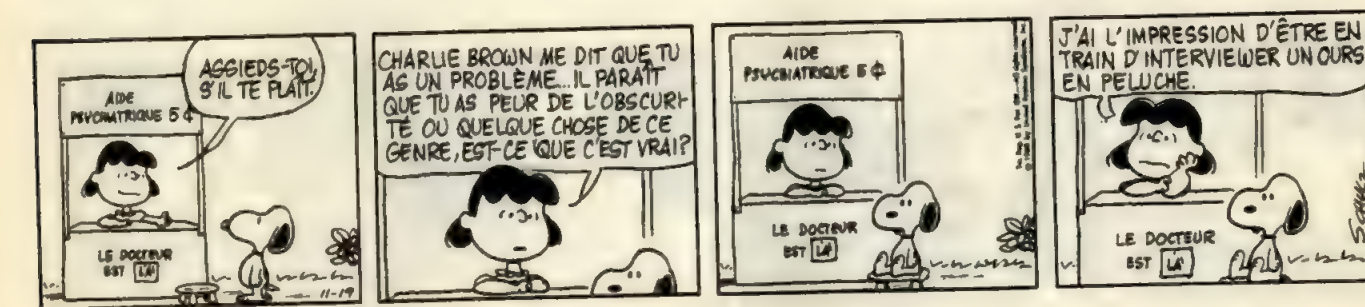
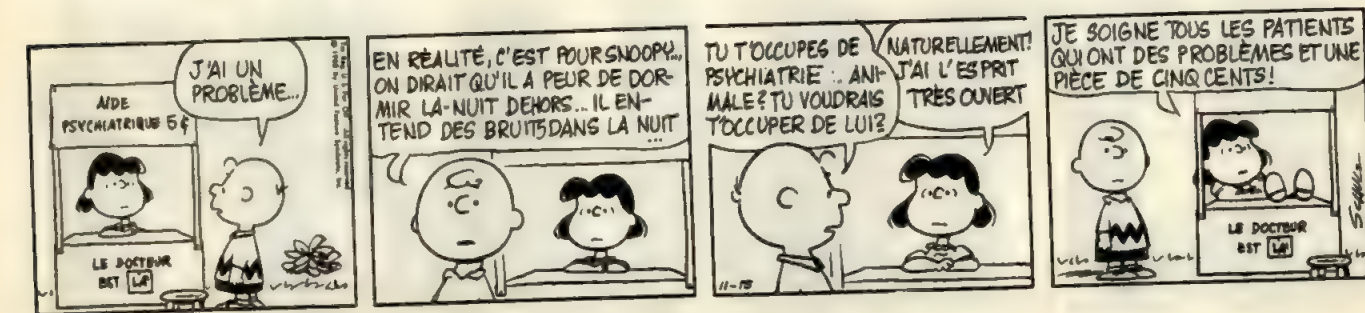
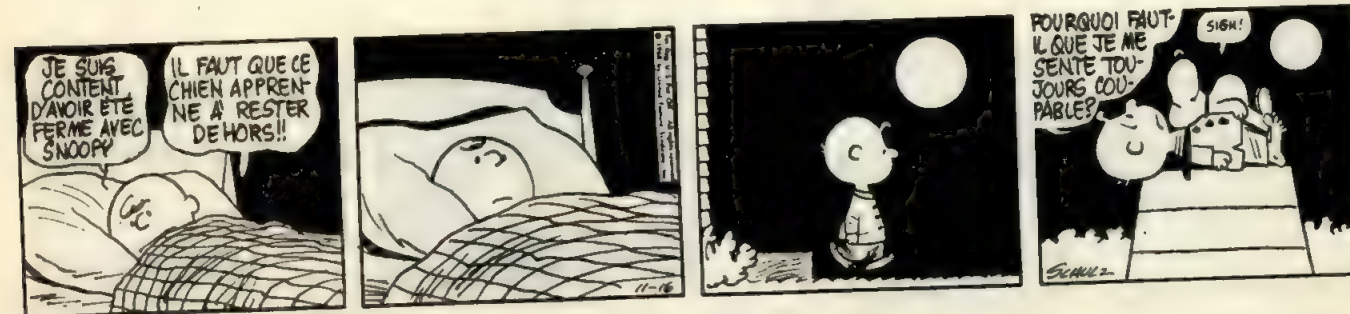


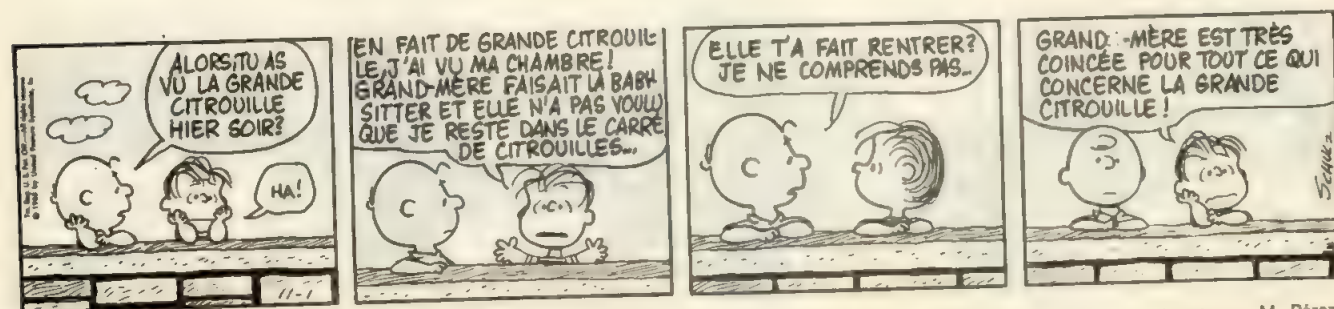
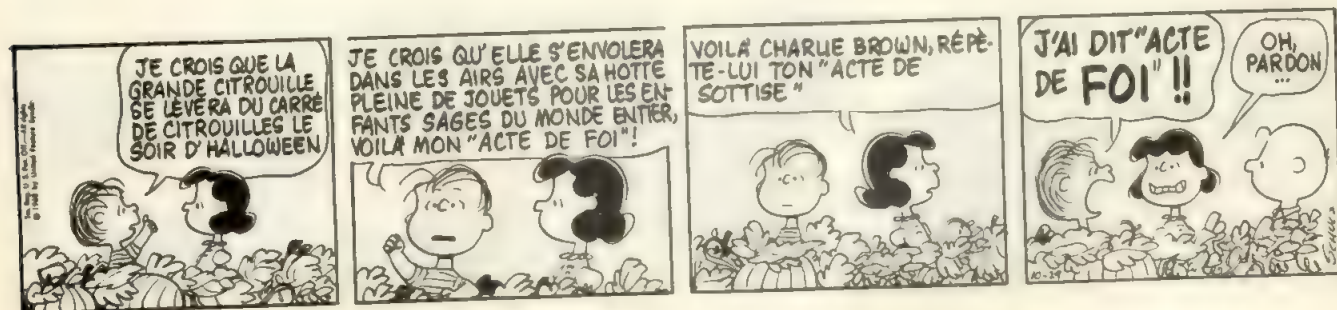


Charles M. Schulz

PEANUTS

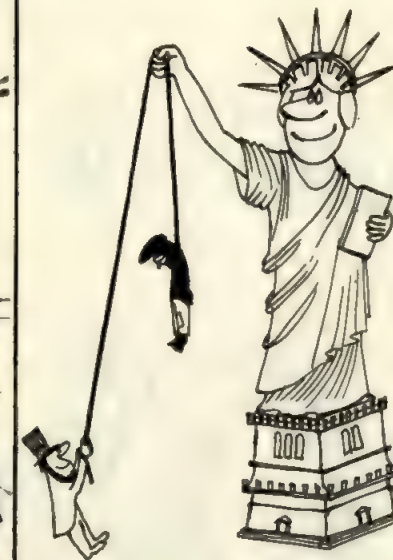






© UPI. Traduit de l'américain par M. Pérez

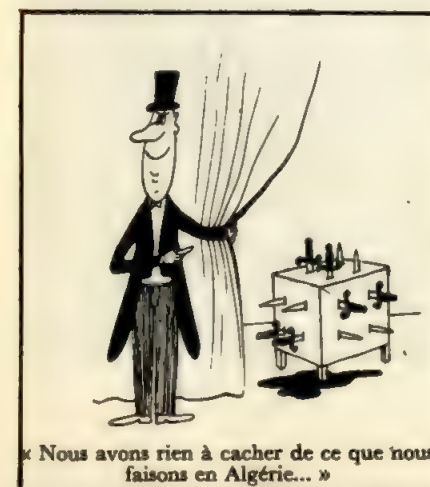
DESSINS EXTRAITS DU LIVRE DE POCHE CONSACRÉ À SINE



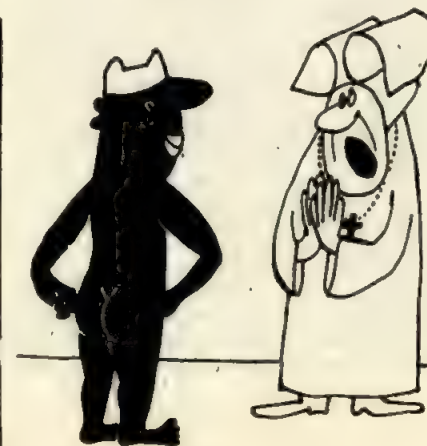
DEUX AVIS VALENT MIEUX QU'UN



— Oh! Barbara, quelle connerie, la paix!



« Nous avons rien à cacher de ce que nous faisons en Algérie... »



— Tiens, fume, c'est du belge!...



La Ironique de Cucullus



Salut les morfales.. Après Rabelais et Jarry (ah, la côte de rastro et le chou-fleur à la merdre !), voici le début d'une contribution définitive de plus à notre seule obligation bi, sinon tri-quotidienne pleine d'agréments : bouffer, tu l'as dit, bouffi.

Pour la raison fort simple qu'elle en avait les moyens, la bourgeoisie française a tôt fait d'annexer, de s'approprier complètement l'ensemble des valeurs culinaires, de tout ce système extrêmement complexe que l'on pouvait facilement sublimer en caractéristique de classe. On a les sous, y a que nous qui sachions ce qu'est la cuisine et l'art d'en causer. Si les perfectionnements culinaires et la plomberie ap-

paraissent maintenant comme les uniques apports des bourgeois à ce qu'on appelle la civilisation, il ne faudrait pas oublier qu'ils n'ont rien inventé. La cuisine en France fut le fait des paysans, la cuisine de luxe et d'apparat le fait de la noblesse. La première cuisine de restaurant digne de ce nom n'a existé qu'à la Révolution. Les cuisiniers venaient de se retrouver sans emploi pour cause de ventres ayant un peu rapidement perdu leurs têtes. Les clients étaient tout trouvés : Les jeunes gauchistes qui venaient de prendre le pouvoir au nom du peuple. Un peu plus tard, l'appétit de Danton contribua à ne pas arranger ses affaires. On trouvait qu'il avait trop dépensé. Ça

sera mon unique conseil de modération.

Il y a deux choses vraiment déplaisantes et que je ne peux pardonner. La première consiste à se nourrir uniquement à travers les services des restaurateurs. La deuxième à avaler toujours les mêmes choses. Seriez-vous dans l'un ou, pis, dans les deux cas à la fois, allez en prison, attendez deux tours, buvez une bouteille d'huile de ricin ou allez serrer la main de Cavanna. Encore que celui-là n'est à mon avis qu'un sorniois qui refuse de partager. On parlera des restos une autre fois, je saute tout de suite sur mon deuxième dada. Le manque de curiosité est un vilain défaut, un vrai vice,

et combien de « fins palais », plutôt que de risquer un repas moyen, mais différent, se contentent-ils de leur au fond médiocre ordinaire ? C'est que tout ce qui touche à la bouche est sacré, n'est-ce pas mon bon Freud, et que toute agression, serait-elle gustative, est vécue comme un viol. Du steak-frites à la position dite du missionnaire, il n'y a qu'un pas que voici franchi. C'est la fraction la plus aventureuse de la population qui a fait la fortune des gargotiers vietnamiens et cantonnais, enfin, ça me ferait plaisir si c'était vrai. Ceux qui se sont intéressés à la cuisine chinoise savent que sauf quelques rares exceptions, il y a

autant de différence entre le canard laqué servi à Pékin et dans le sixième, qu'entre le pot-au-feu de l'amateur et la chose atroce qu'un Américain était fier de me faire découvrir dans le New-Jersey. De toute façon, on ne peut goûter en France qu'à la cuisine cantonnaise, ou presque, et dans des simplifications des produits de base comme des recettes qui apparentent ces établissements à des snacks, plutôt qu'à cette ancienne tradition des restaurants ultra-spécialisés comme l'ont connue les voyageurs qui se sont d'abord chargés de répandre le lieu commun de l'égale supériorité des cuisines chinoise et française. Et c'est à Pékin, à plusieurs milliers de kilomètres au nord de Canton, que les cuisines de l'Empire se retrouvaient en compétition pour le plaisir des gloutons jaunes. Là, les odeurs des viandes grillées des cuisines mongoles se mélangeaient d'une ruelle à l'autre avec les senteurs épicées s'élevant d'un fourneau tenu par un né natif du Hunan. Tiens, on dirait que c'était hier. Dommage que je n'y aie jamais mis les pieds. Depuis l'avènement de la République Populaire en 1949, les vieillards qui avaient servi au Palais Impérial furent rappelés au service afin que l'on puisse conserver cette partie de l'héritage national chinois. C'est ainsi que l'on connaît maintenant les subtilités et les magnificences inutiles de la bouffe impériale. C'est ainsi que ce papier terminé je m'en vas faire une des recettes favorites de feu l'Impératrice douairière, une fléffée salope à ce qu'il paraît, mais à laquelle on doit ce « Pâté de Soja en Cervelle ».

L'Impératrice, on lui aurait servi, quelques minutes après sa commande, une centaine de plats principaux répartis sur six tables, au printemps et en automne dans la fine porcelaine Jaune Impériale portant le signe « Dix Mille

Longévités de Frontière Sans Limite », en hiver dans des bols d'argent entourés de récipients contenant de l'eau chaude. Pour préparer tout cela, il y avait la Cuisine de la Longévité, la Cuisine des mets Ordinaires de l'Empereur, la Cuisine des Princes et des Concubines Royales, et la Cuisine des Picnics et des Voyages. Chacune était ensuite divisée en Cuisine des Viandes, Cuisine des Légumes et des Plats Végétariens, Cuisine du Riz, Cuisine des Collations et des Pâtisseries, Cuisine des Grills, des Rôts et des Conserves. Soit trois cents chefs, cuisiniers et marmitons. Pour six personnes.

C'est ça qu'on peut faire facilement à Paris pour trois francs cinquante pour deux. Si la cuisine chinoise exige certains ingrédients, à la limite certains ustensiles, on comprend facilement que comme pour la cuisine française, un peu de goût et de savoir-faire permette de réaliser, disons une omelette aux cèpes, sans rester trois heures debout avec un tablier.

Les principes de la cuisine chinoise sont plus ou moins bien expliqués dans différents livres de cuisine, les meilleurs en anglais, aussi supposons-nous aujourd'hui qu'on peut s'en passer, et faute d'avoir tout sous la main, se servir d'une batterie de cuisine européenne, et même, oh horreur, de manger avec fourchette ou cuillère de métal. J'ai choisi ce plat pour son apparence et son goût absolument pas européen, sa rareté, son origine hautement historique et sa facilité d'exécution. Enfin, j'en connais qui détestent. Comme dans l'ancienne cuisine française, le cuisinier chinois a toujours à disposition un certain nombre d'ingrédients de base dans lesquels il puise librement, et qui ont le défaut d'être eux-mêmes longs à préparer. Le bouillon de poule et la graisse de poulet (recueillie sur le bouillon froid, ou provenant d'un rôti) peuvent trouver des substituts, mais sont indispensables à la bonne qualité du plat. On ne peut pas du tout se passer pour le confectionner de ce que les Français appellent pâté de soja, les Anglais « bean curd », et les Chinois quelque chose comme « teu-fou ». Ça se trouve dans ces boutiques de la rue Monsieur-le-Prince ou des alentours du Panthéon, partout où le Chinois pousse. Ce substitut de viande est vendu sous forme de cubes grisâtres trempant dans l'eau, à l'aspect peu engageant. Le pâté de soja est bon pour cette

recette quand il est bien frais, pas racorni et surtout pas en boîte. Il se conservera quelques jours au frais dans un bol d'eau claire. Le morceau d'une demi-livre, ce qui convient à cette recette, coûte deux francs cinquante. Il faudra un sachet de « champignons parfumés », quatre ou cinq francs, dont vous extrairez trois spécimens que vous mettrez à gonfler au moins une demi-heure auparavant dans un peu d'eau tiède. Le reste de la préparation consistera ensuite à jeter la queue des champignons à la poubelle et à couper les chapeaux en fines lamelles. Vous aurez également acquis un bout de gingembre frais, dont vous hacherez très fin une cuillerée à café de pulpe, et une bouteille de Soyu, le célèbre condiment obtenu du même haricot de soja, cette fois-ci fermenté. Hachez également une cuillerée à soupe d'oignon. Vous voilà prêt. Une poêle à fond bien lisse, un peu de saindoux pour faire chinois, ou une cuillerée d'huile d'arachide, plein gaz, et oignons, gingembre et champignons sautent sur le feu, en tournant constamment pendant une minute et demie. Le pâté de soja, qu'on aura détaillé, est ensuite écrasé dans ce mélange à vigoureux coups de fourchette, sans jamais laisser reposer dans le fond de la poêle. On ajoute deux cuillères à café de sauce de soja ou Soyu, trois cuillères à café de sherry sec, ou même de vin blanc, c'est moins bon, à défaut de l'onéreux vin jaune de Chine. Et les cinq six cuillères à soupe de bouillon de poulet. On continue à touiller deux minutes et demie, obtenant une sorte de pâte grumeleuse de la consistance d'œufs brouillés pas tout à fait pris. Sans perdre de temps, on ajoute les trois cuillères à café de gras de poulet préalablement mélangées de la même quantité de Maizéna. Trente secondes et on sert. En dehors de ce qui a dû être fait à l'avance, si on a mis plus de dix minutes, c'est que c'est raté. Le plat a exactement la consistance d'œufs brouillés réussis. C'est aussi fin, plus nourrissant, extrêmement délicat, les parfums se combinant dans la bouche au moment où le « teu-fou » s'y dissout, et on peut rêver de cette salope d'Impératrice.

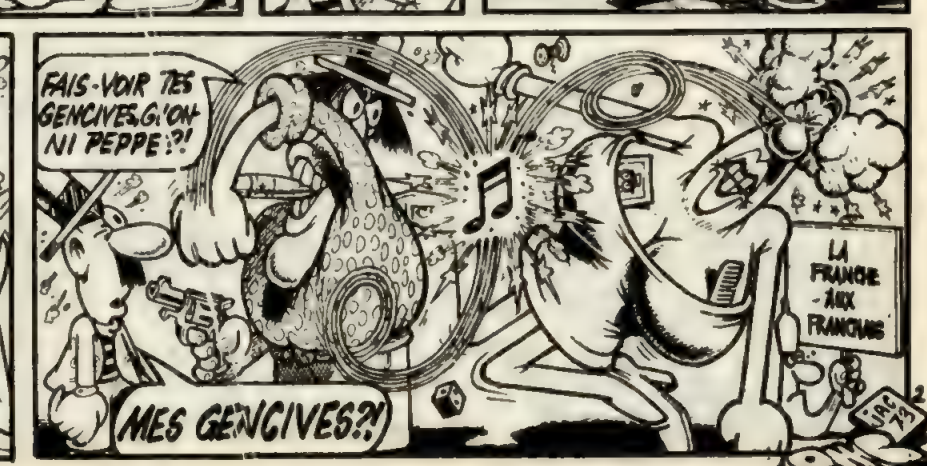
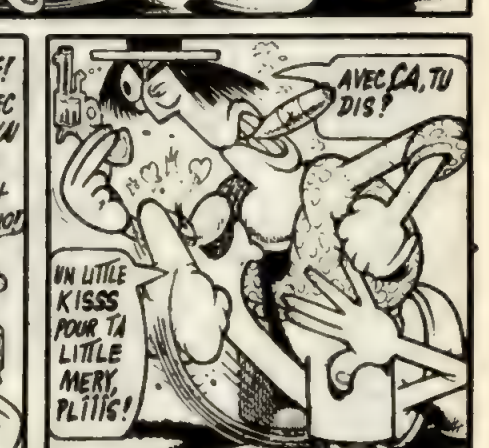
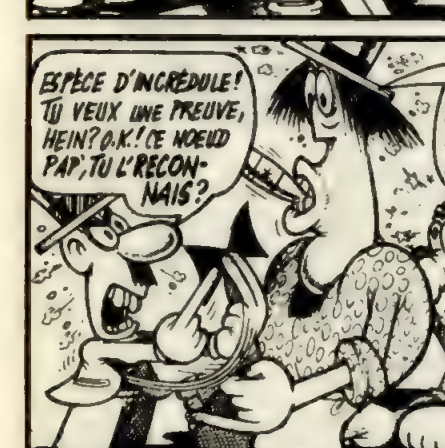
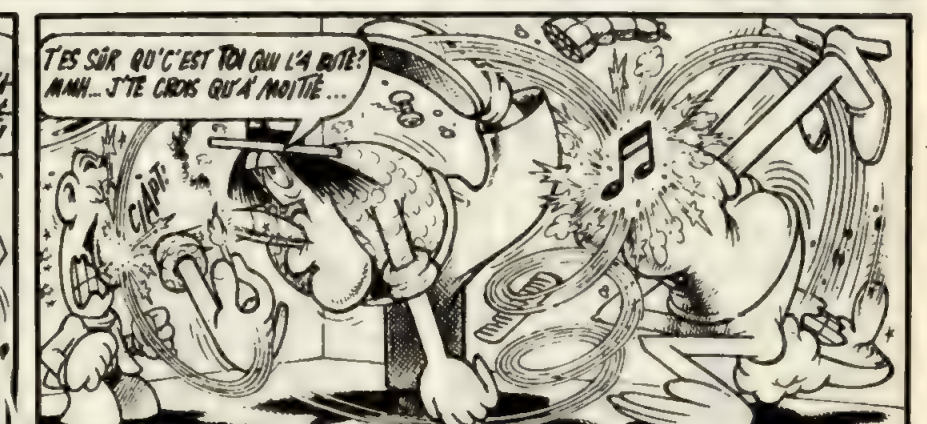
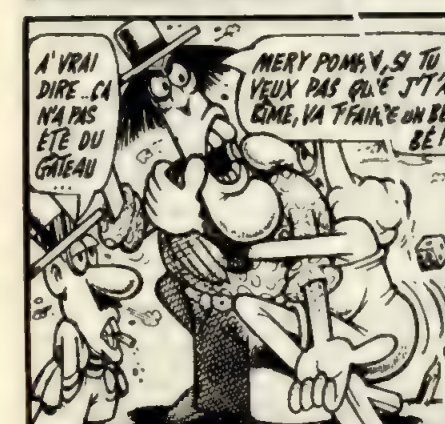
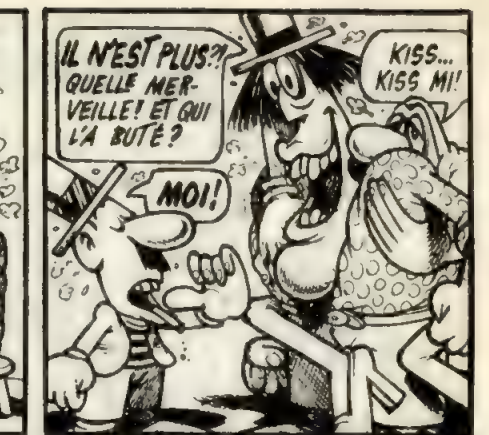
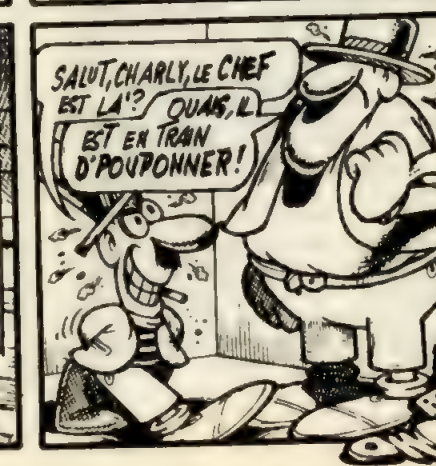
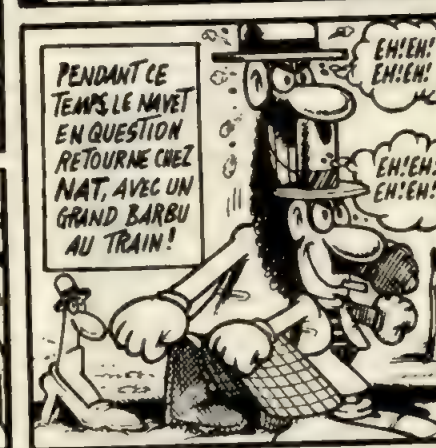
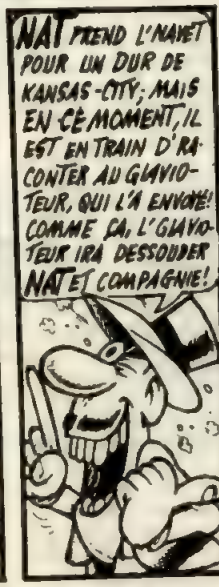
Cucullus.

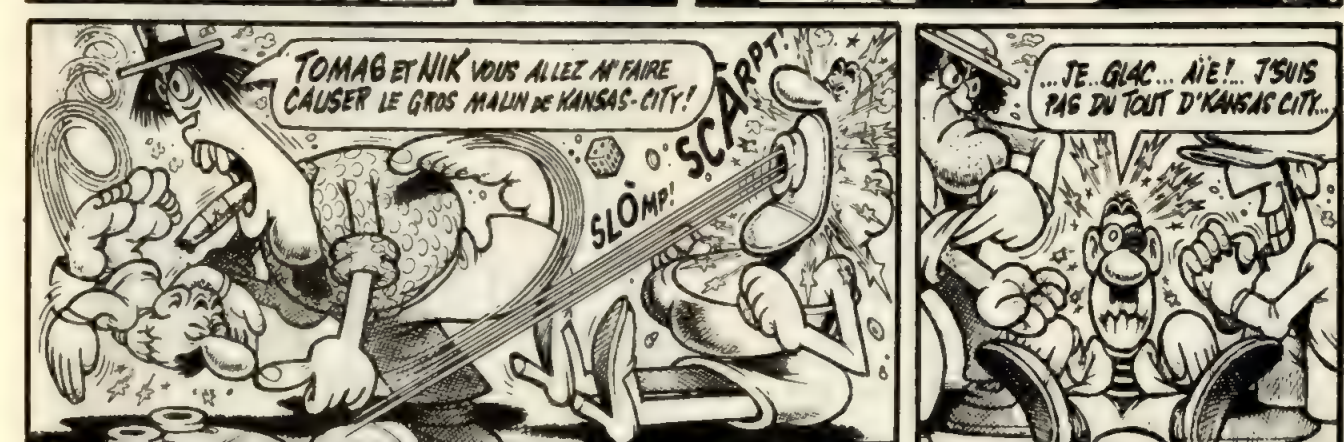
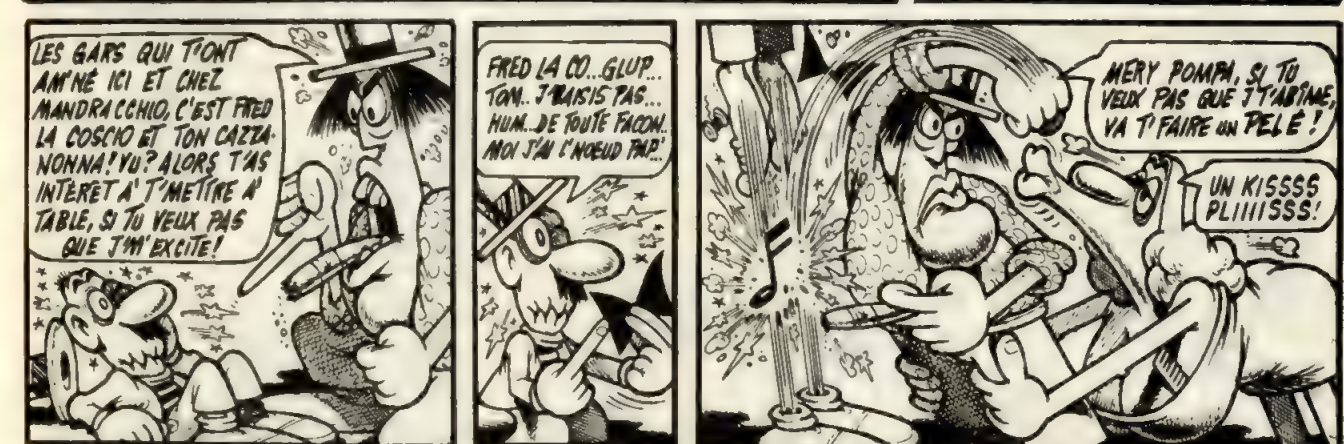
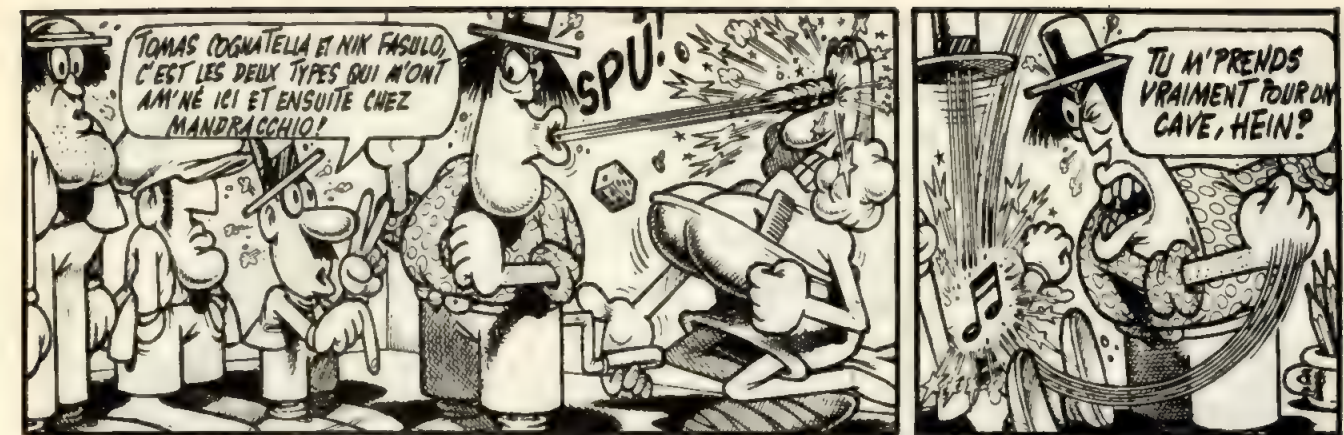
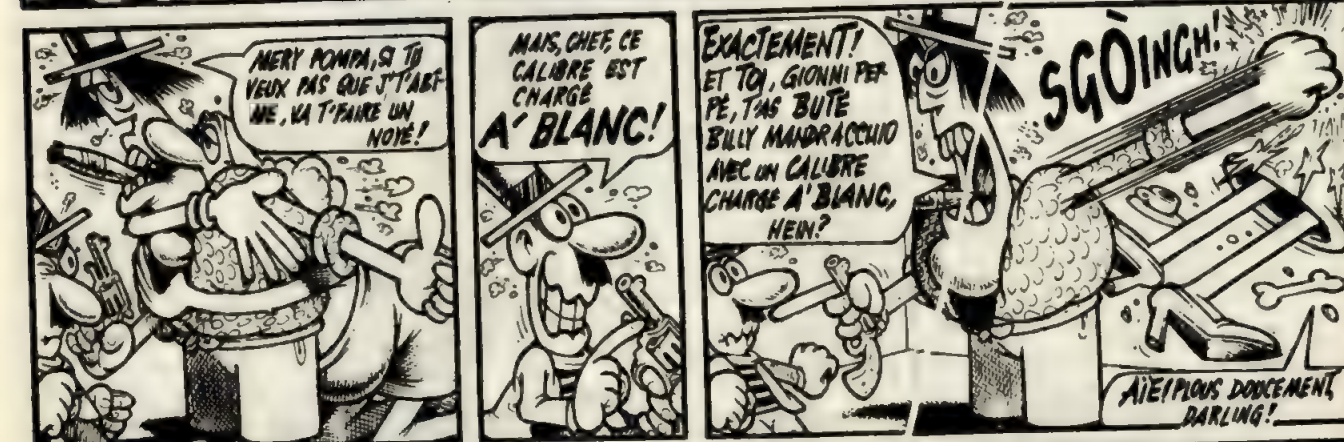
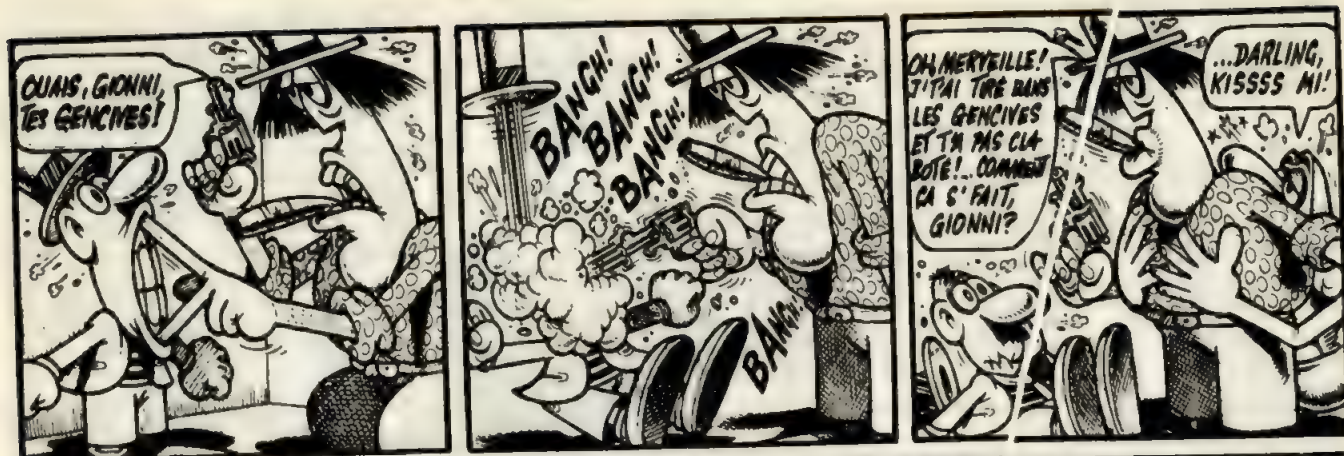
N.R. Une grande partie de la force expressive de ces lignes est due à l'ouvrage de Kenneth Hsiao Chien Lo, Peking Cooking, Faber and Faber, London.

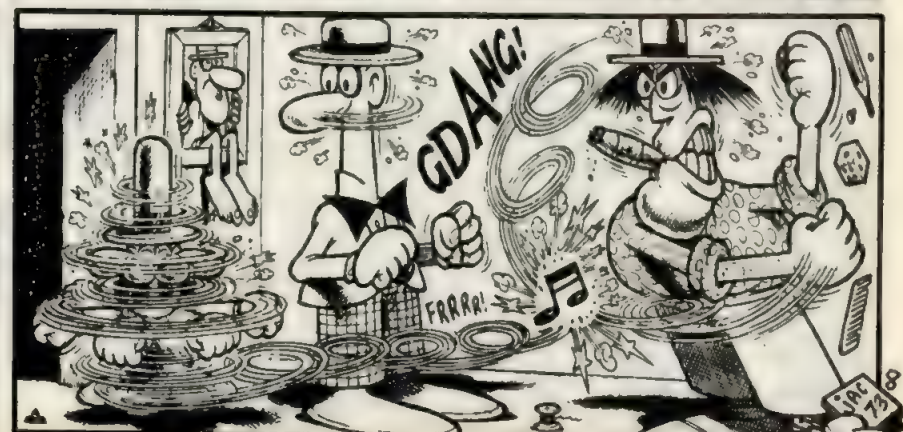
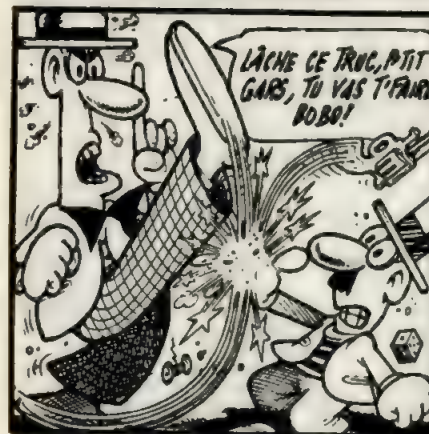
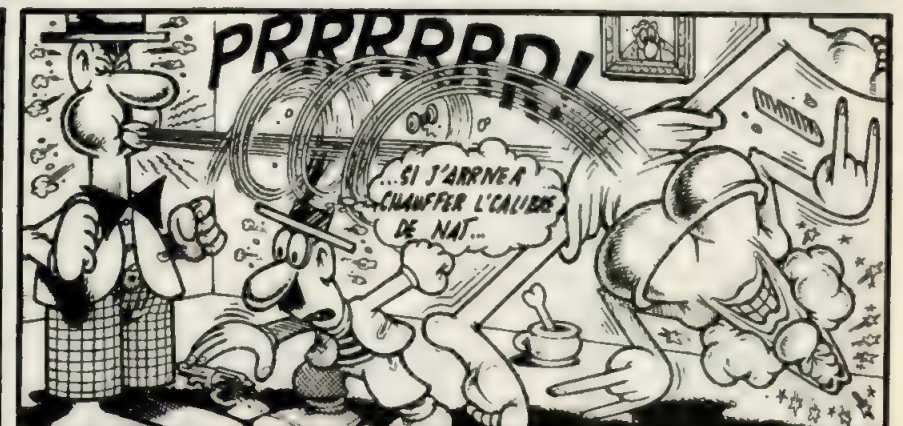
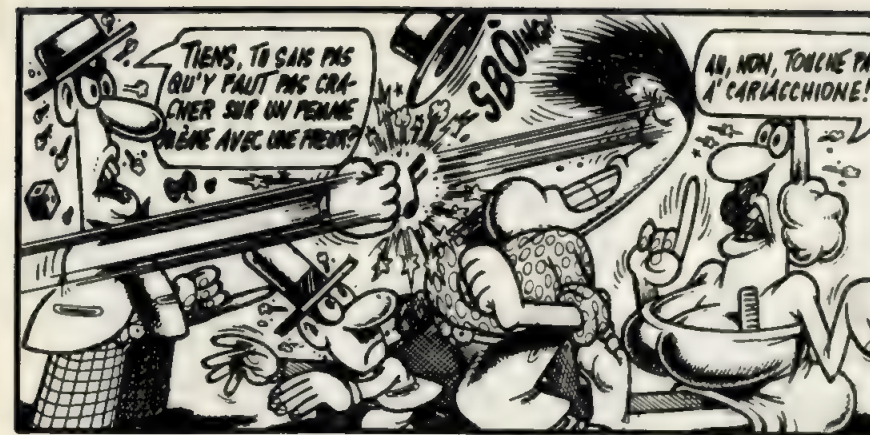
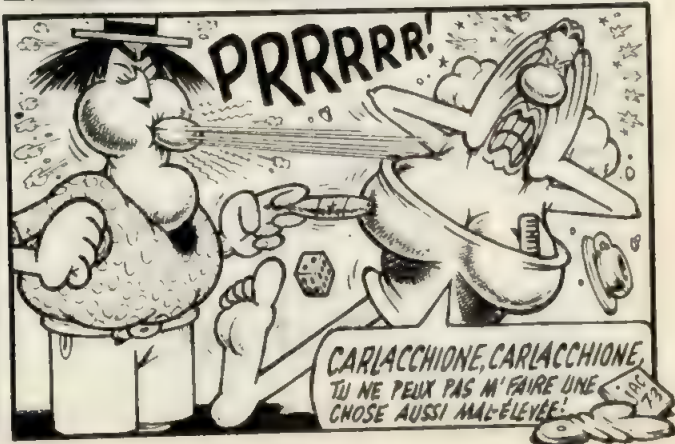
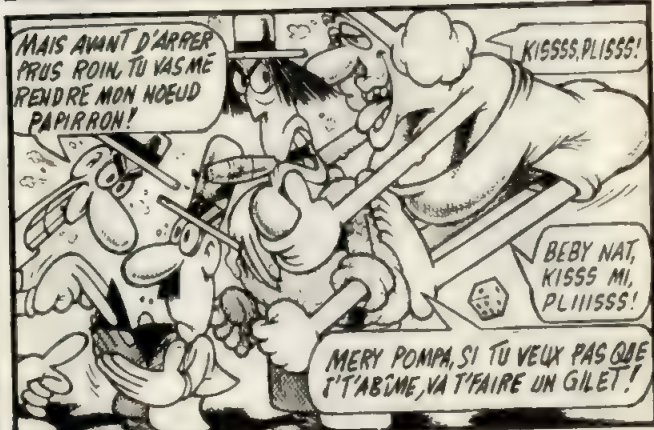
JACOVITTTT(UH, QUANTE "T")TTT TTI:

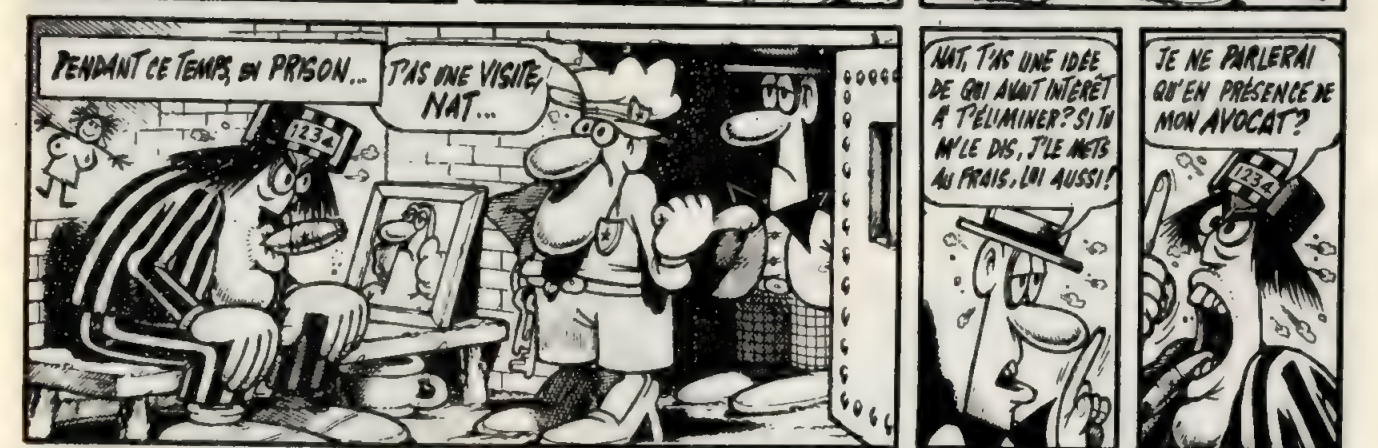
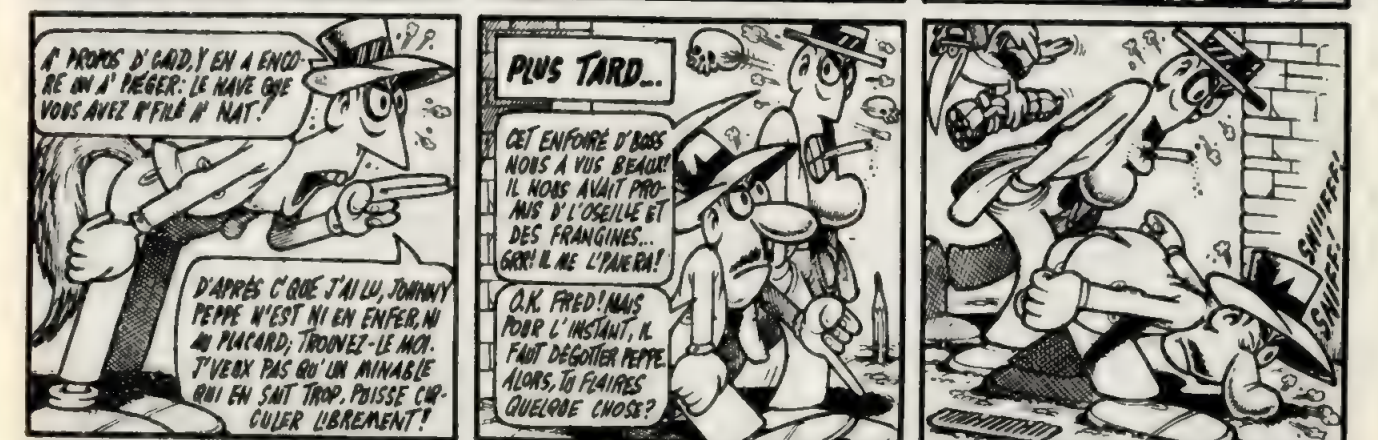
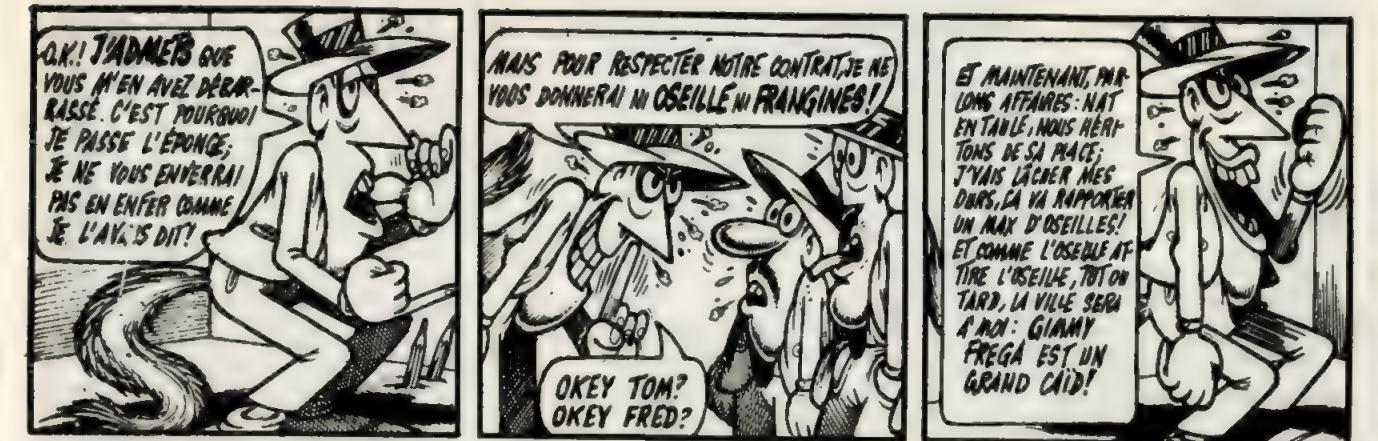
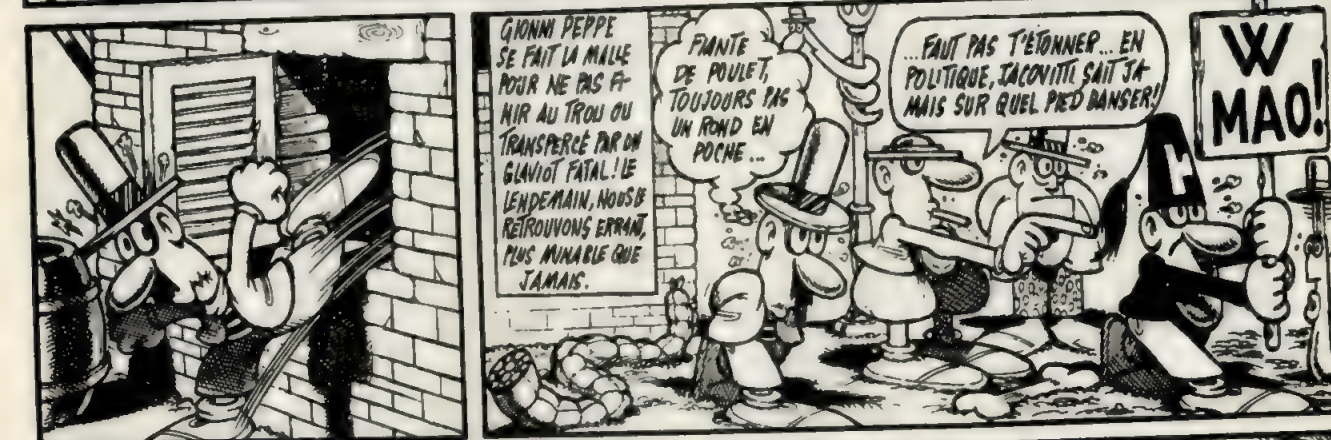
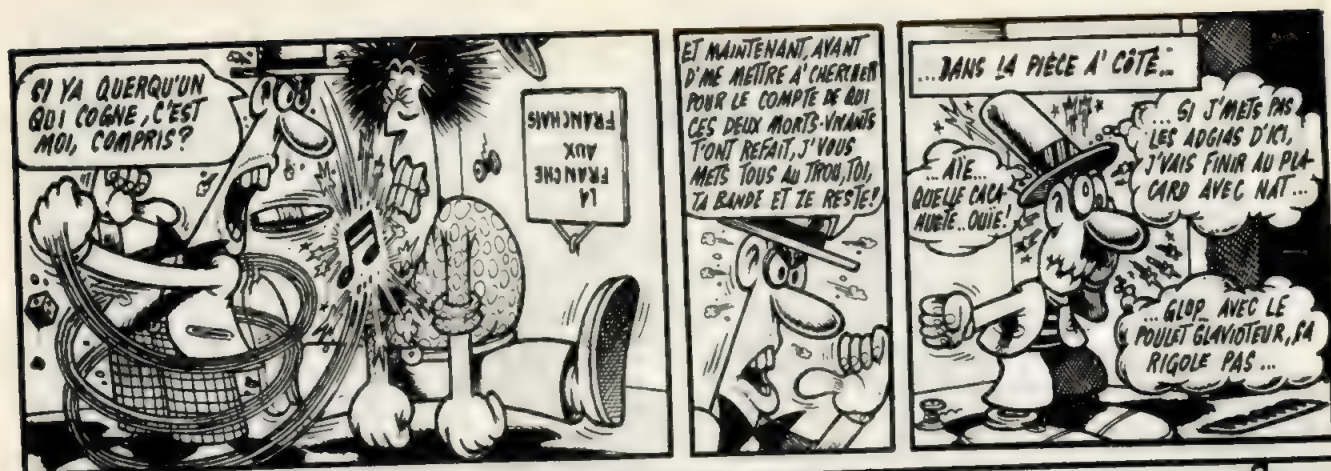
GIONNI PEPPE

RÉSUMÉ: GIONNI PEPPE VIENT DE BUTER MANDRACCHIO, LE FLIC PRIVÉ, POUR LE COMPTE DE NAT CARLACCHIONE. LES DEUX DURS QUI L'ACCOMPAGNAIENT, SE SONT TIRÉS. MAIS NOTRE MINABLE GIONNI IGNORE QUE LES DEUX LASCARS L'ONT FAIT MARRON.









Passé l'après-midi à écouter des disques avec Steve McCall, entre autres l'enregistrement de séances de répétitions de Billie Holiday (Paramount PAS 6059), document bizarre et passionnant où l'on découvre une Lady marrante (rire gras pas distingué du tout), bavarde (une voix cassée, éraillée, un accent qui ne doit rien à Cambridge), une bonne femme bien vivante, sans gardénia, pas la figure légendaire du musée du Jazz, qui, avec de petits moyens et de la générosité, chante comme personne.

Pour rigoler, on passe après le disque de Theresa Brewer (Flying Dutchman), une accorte blondinette qui, avec la diction d'un petit lapin de Walt Disney (elle s'est trompée de film), chante Bessie Smith ; accompagnée par Count Basie lui-même, pas moins. Ce n'est pas son talent qui lui vaut cet honneur mais son mari, Bob Thiele, le directeur de la firme, le « Hollandais volant » en personne. Le prochain cadeau de cet époux attentionné est en chantier (lui aussi s'est trompé de film, il se prend pour Citizen Kane) : Theresa Brewer et Duke Ellington ! En fait, cet hommage à la grande dame du blues, tissé de naïveté candide, de lin blanc et de connerie douceâtre, n'est pas rigolo du tout. En 72 avec Shepp à New York, il y avait une sorte de femme de ménage basanée, plus très jeune, mais qui vous fendait le cœur dès qu'elle ouvrait la bouche. China Lin qu'elle s'appelait, cette paumée un peu lasse qui n'a jamais fait de disques. Peu de chance qu'elle en fasse d'ailleurs. Avec la touche qu'elle se paye, manifestement elle n'est pas très riche, c'est pas elle qui va séduire Mr Impulse. Des China Lin y en a plein les rues à Harlem et sûr que la charmante Theresa ne comprendrait même pas qu'elles lui crachent un peu au minois.

Ecouter des disques avec un musicien c'est bien (et Steve est un merveilleux batteur ; souvenez-vous, c'était lui voici deux ans à Châteauneuf, avec Marion Brown), quand il est discophile et collectionneur c'est parfait (or Papa Mc Call était disquaire). Les deux, hélas ! sont loin d'aller souvent de pair.

A la maison nous avons fait découvrir, avec quelque gêne, des Parker un peu rares à des musiciens dont la musique est habitée par son souvenir, passé à Ted Daniel des bandes de ses propres concerts qu'il n'avait pas, prêté à Byard Lancaster qui l'a dévoré en une nuit le bouquin de Ross Russel « Bird Lives (The high life and hard time of

Charlie Yardbird Parker) », explique à des personnages tout droit sortis de « Mamie Mason » qui est Chester Himes. Y'a comme un déséquilibre qui frise l'injustice, dans la sur-information

JOURNAL INTIME



des uns et la dépossession des autres. Sunny Murray, à qui nos 33 tours bien alignés par ordre alphabétique donnaient des aigres, ne s'y trompait pas (ce qui ne l'empêchait pas de venir s'en mettre plein les

oreilles). Ceux qui créent et produisent le jazz ne sont pas ceux qui se procurent avec passion leurs pièces de collection à Bruxelles, Londres, Milan ou Tokyo (connaissiez-vous un steward de la Japan Airlines ?) : Steve Tintwess espère encore écouter un jour son enregistrement avec Ayler à la fondation Maeght (Shandar), enregistrement qui fait pourtant la jole des foyers jazzoteux depuis de longs mois. Ce paradoxe est le reflet d'une situation positivement dégueulasse et la nouvelle génération de jazzmen en a un peu marre de produire dans les pires conditions une musique consommée par les Blancs, critiquée par les Blancs, exploitée par... ? Vous avez gagné. Sois nègre, souffle, mais tais-toi, on s'occupe du reste.

Aux beaux moments du « Black power » (grosso modo : nous sommes nègres, encore plus nègres que ça et fiers de l'être), l'écrivain et critique Leroi Jones s'était rebaptisé Ameer Baraka. A une party, une jeune étudiante américaine qui avait fait les études idoines s'est adressée, en arabe, à l'Ameer susnommé (elle comptait peut-être lui faire plaisir) lequel n'y a rien compris. C'est Bill Dixon, un de ceux qui ont fait la révolution d'Octobre, celle de 64, celle du Free Jazz, qui nous a raconté cette édifiante anecdote. Elle prouve :

a) que ces nègres qui ne savent pas rester à leur place sont des cons, et prétentieux en plus (comme si Leroi Jones ne pouvait pas garder le nom que le bon maître de la plantation avait choisi pour son arrière-grand-père) ;

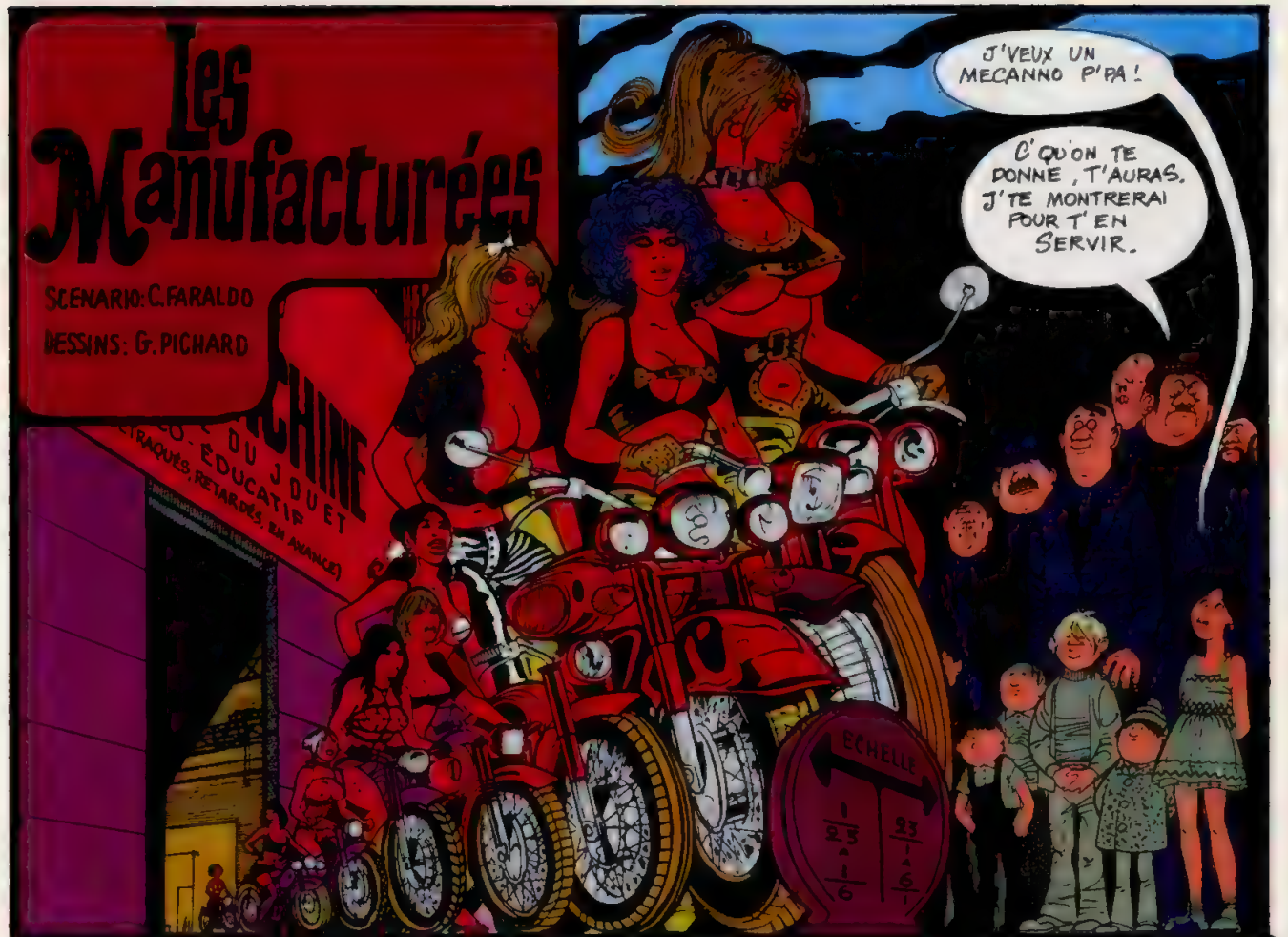
b) qu'ils restent de grands enfants un peu paresseux (c'est pourtant pas difficile d'apprendre l'arabe, surtout quand on est déjà un peu bougnoule sur les bords) ;

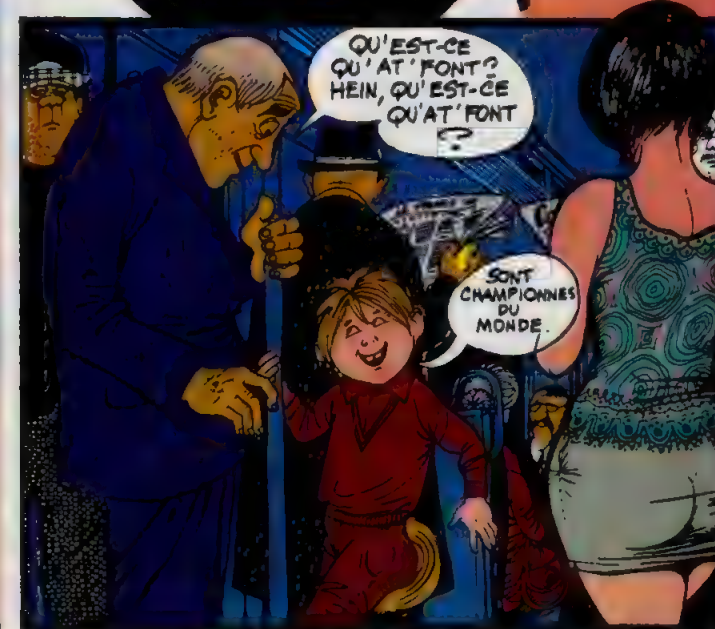
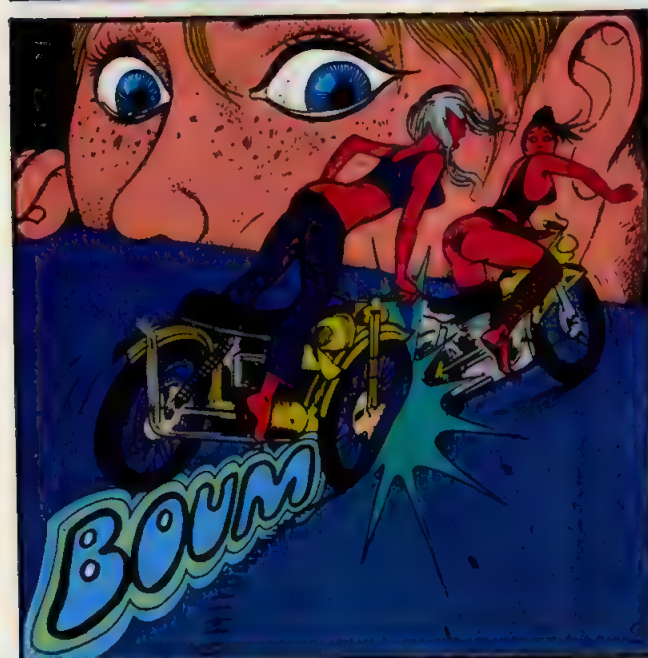
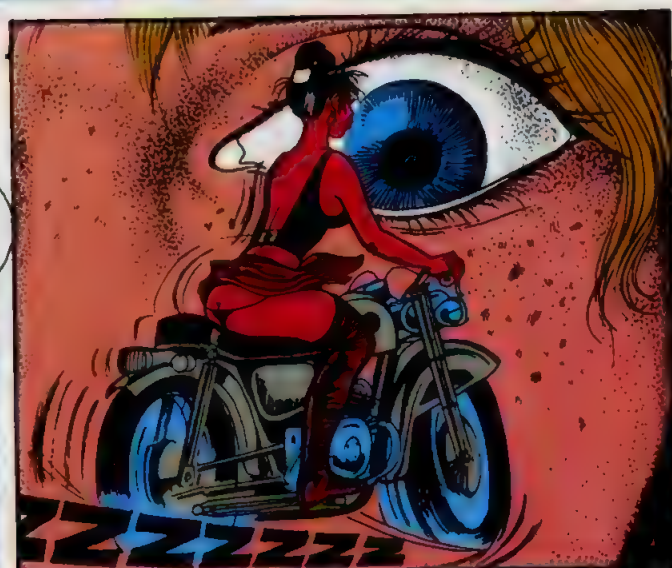
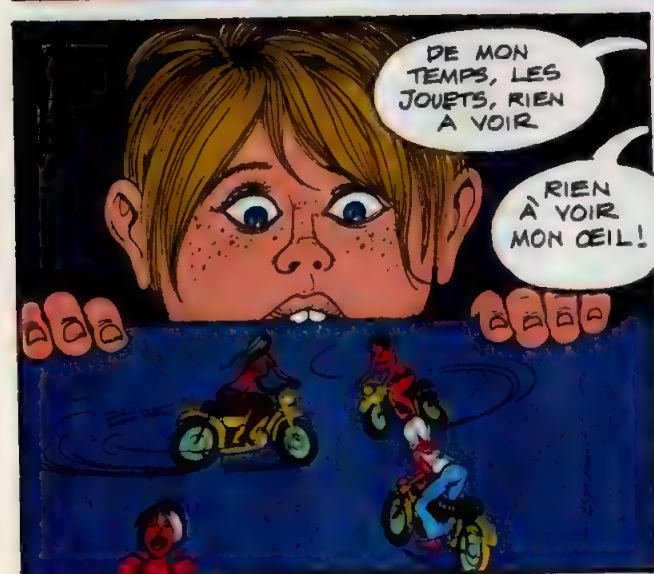
c) que les Blancs sont intelligents, généreux et courageux ;

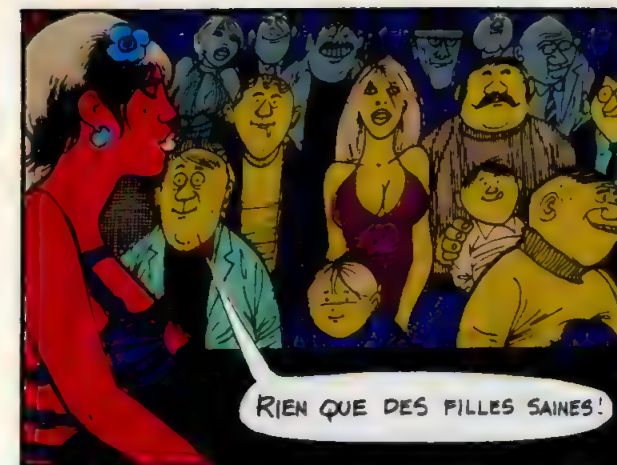
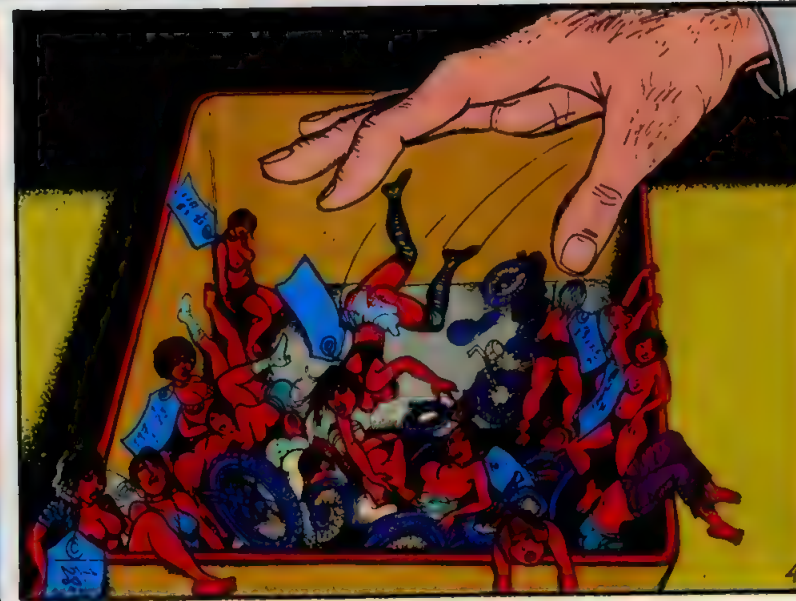
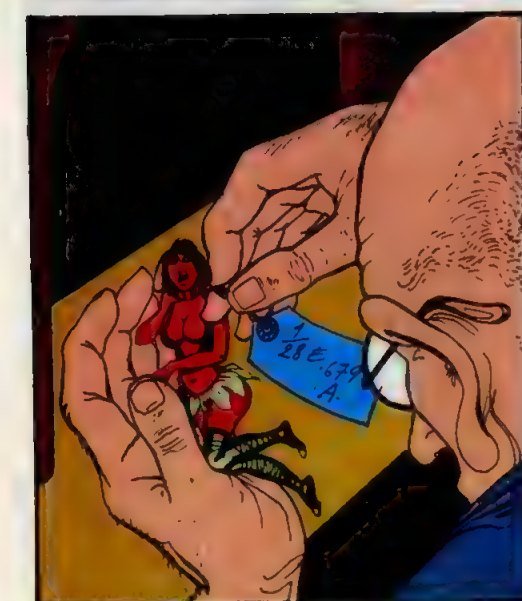
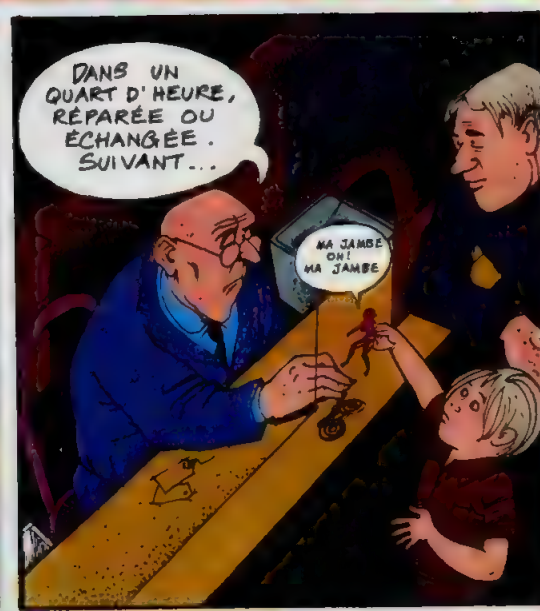
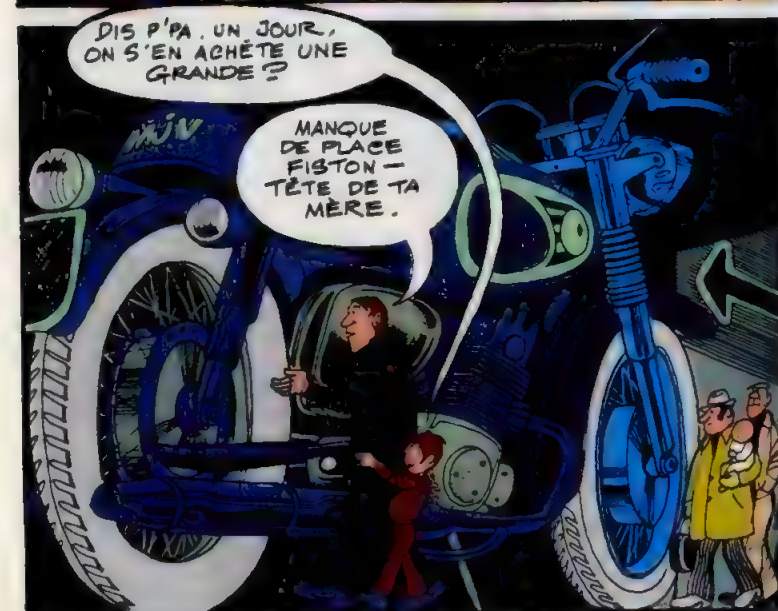
d) que rien ne leur est impossible, pas même de faire le Noir mieux qu'un Noir s'ils voulaient s'en donner la peine.

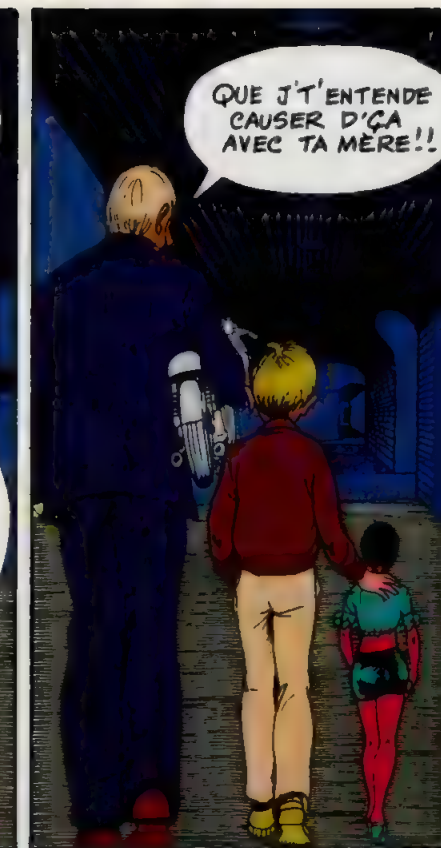
Peut-être bien qu'elle montre aussi qu'une société qui prive une communauté de sa culture et de son identité est une société pourrie. Si ça se trouve l'étudiante en question s'appelait Theresa Brewer, c'est pas gratuit les études islamiques.

Chris Flicker.

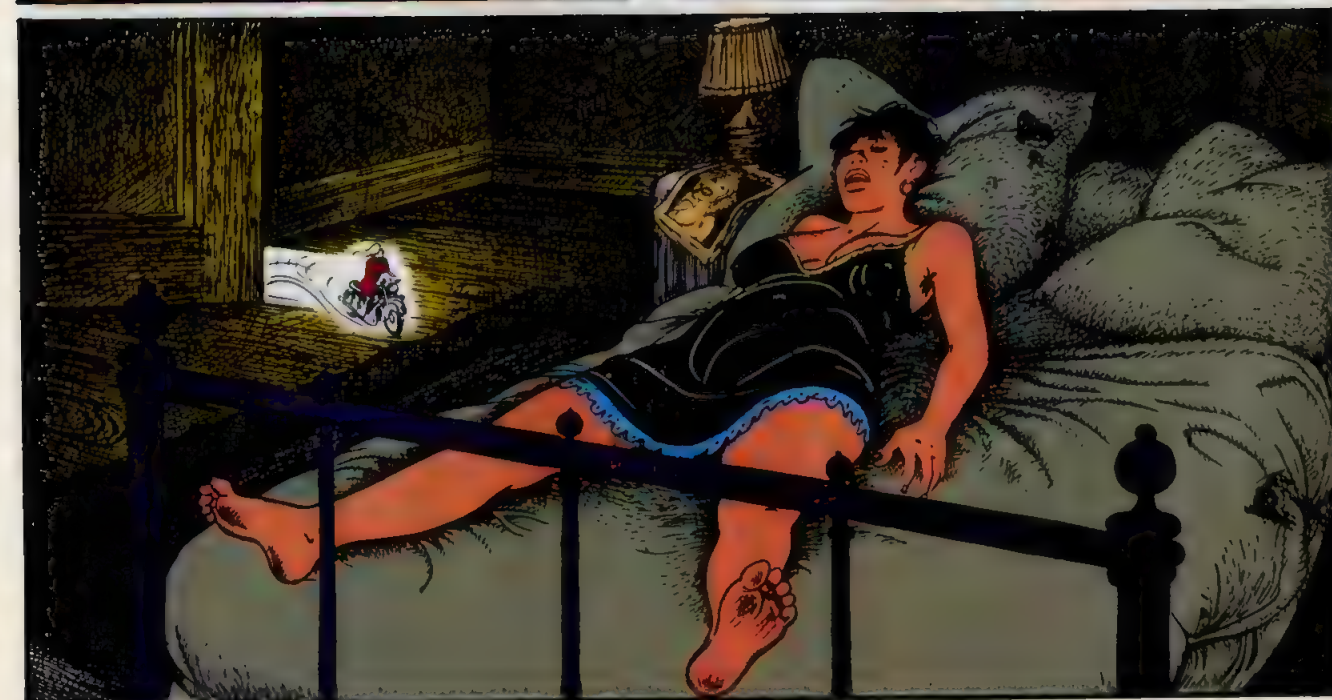


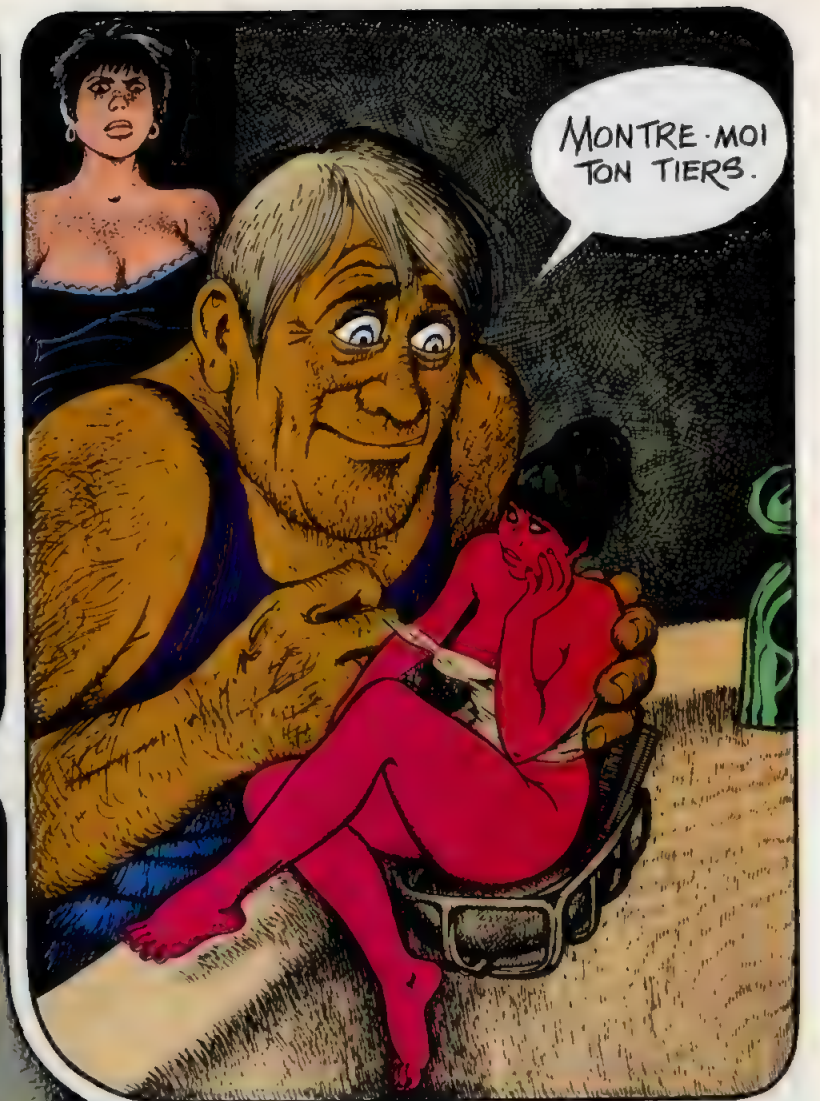




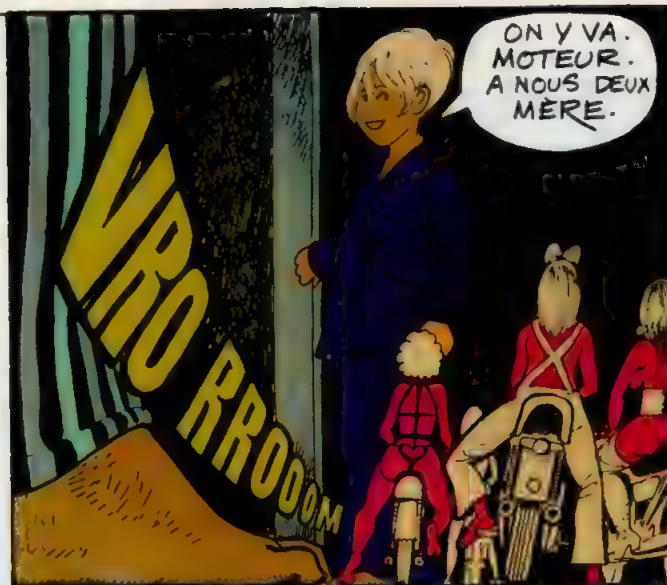












PIF: TOUT CE QUI EST ECRIT DANS CETTE PAGE EST RIGOREUSEMENT EXACT

Mes Arteria Salina ont tous crevé. Pas de pot. Ils auraient dû grossir jusqu'à atteindre 20 mètres de long, qu'ils disaient. Il y en avait 12.000 par sachet, de quoi remplir largement ma baignoire. Ben non. Ils sont morts le ventre en l'air, en pédalant tristement de leurs petites pattes palmées. Au fait, est-ce qu'ils avaient des pattes? Et palmées? Je n'en sais rien... Quand ils ont clamsé (on écrit clamsé ou clamesé?), ils avaient tout juste un demi-micron de circonférence. C'est pas gros, par les temps qui courent.

J'ai vraiment pas la baraka: tous les gadgets de PIF me claquent dans les mains les uns après les autres: la poupée gonflable avec du poil où j'pense que je n'ai pas su gonfler, faute de savoir dans quoi souffler; le commutateur hyper-spatial en plastométillène qui a cramé en captant « Il y a toujours quelque chose à faire » sur Europe-1; les lunettes roses pour voir la vie en magique (ou l'inverse) qui ont fondu à la première pluie d'acide de phosphore de tétrapolluène métatissé; le... Pfff... Ce que c'est que de nous quand même! Pourtant je continue d'acheter PIF, pour Les pionniers de l'espérance. C'est de la bédé de essèf. Débile, comme j'aime. Il faut dire que la bande à 25 ans d'âge, et j'en connais de moins vieilles qui sont plus esquin-tées. Des nunuches aussi, d'ailleurs, mais c'est une autre histoire. Au début, c'était vachement pompé sur Flash Gordon (une bande que Wolin adore...), il y avait des Terriens qui parlaient sur une planète nouvellement arrivée dans le système solaire. Ils étaient six, les Terriens: un Français, une Américaine, un Noir, une Japonaise, un Russe, et un autre métèque, je ne me souviens plus de sa tête. Il y avait aussi de méchants capitalistes, et des salauds qui réduisaient en esclavage des peuplades sauvages, bonnes et naïves. C'était plein de bons sentiments. C'était l'époque de Vaillant c'était l'im-médiat après-guerre, tout un parfum, toute une ambiance. J'avais déjà 103 ans à ce moment-là, mais c'était chouette quand même. Aujourd'hui, les Pionniers ne sont plus que deux (les

deux plus beaux Blancs) et les notations politiques... zuipl! Envolées!... C'est la vie, mes petits. La vie, c'est un panier à nostalgie. PIF s'est déjà débarrassé de Forest (Mystérieuse, matin, midi et soir) et de Hugo Pratt (Corto Maltese), les deux meilleures bandes qu'il ait jamais publiées. Encore un petit effort, et les Pionniers toucheront leur mois de préavis. Après, je ne sais pas si je continuerai à l'acheter. Il est vrai que le racisme involontaire et bon-enfant de Rahan me fait passer de bons moments. Et puis il y a Docteur Justice... Alors je me tâte. Quand j'aurai fini de me tâter, je vous le dirai.

N'empêche, il y a encore des miracles, de nos jours. Regardez ce que j'ai trouvé dans le journal:

A la cathédrale de Valence UNE FEMME MEURT SUBITEMENT

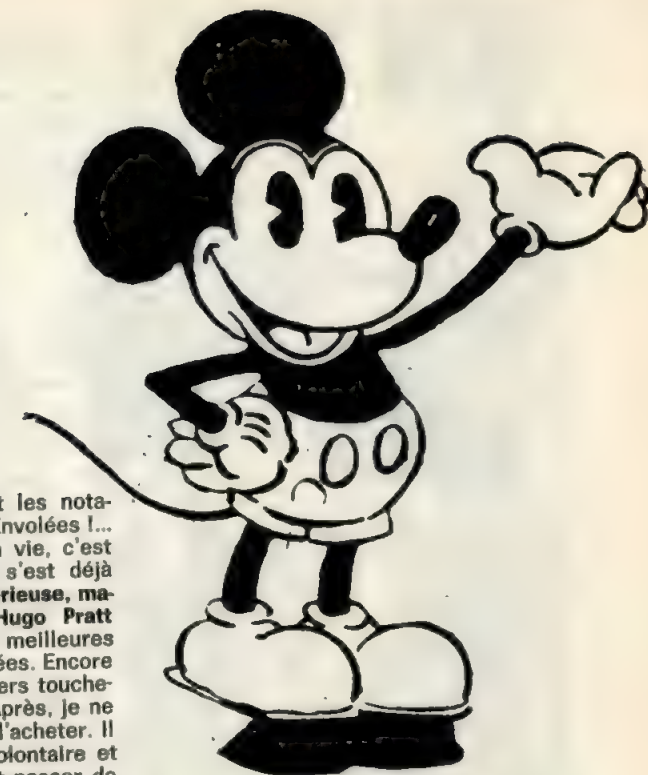
Valence. — Une octogénaire a trouvé la mort, vendredi, en fin d'après-midi, dans la cathédrale de Valence. Selon un témoin, elle venait de poser un cierge lorsqu'elle s'écroula soudainement sur le dallage.

Mais ça, c'est pas de la science-fiction, c'est du fantastique kitsch, c'est bon pour Pérez. J'ai trouvé un autre truc pas mal, aussi. Dans le bulletin de Robert Laffont-éditeur:



Jeu de stratégie.
Des chars lourds et des chars légers qui se déplacent plus ou moins vite, tirent plus ou moins loin.
Une astuce nouvelle dont il faut tenir compte dans la tactique adoptée: on enregistre la consommation d'essence de chaque char.
A partir de 10 ans

55 F (Prix conseillé)

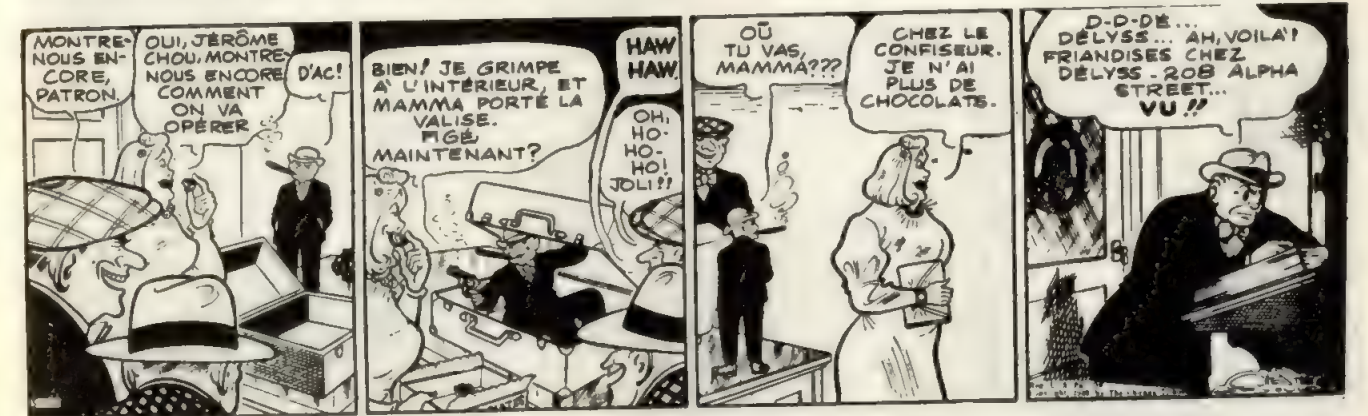
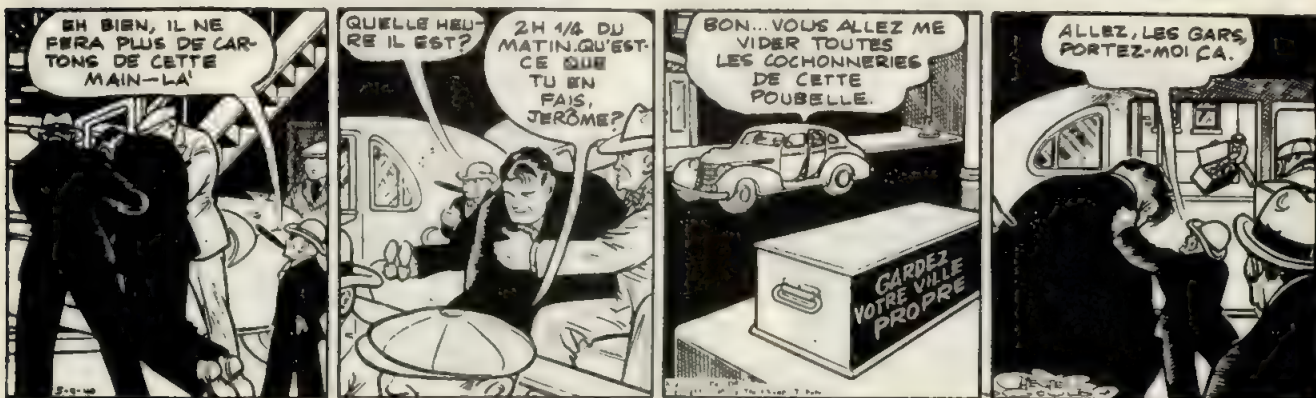


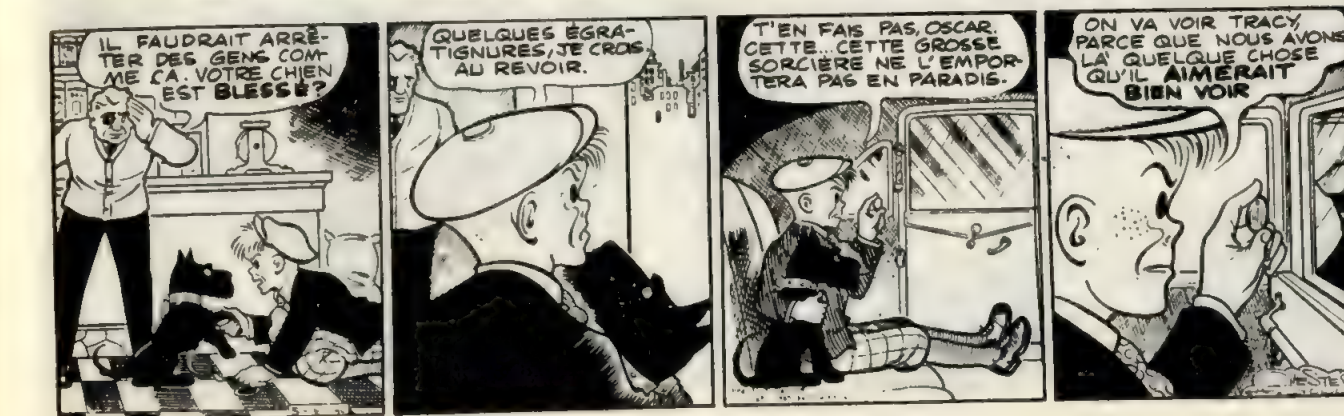
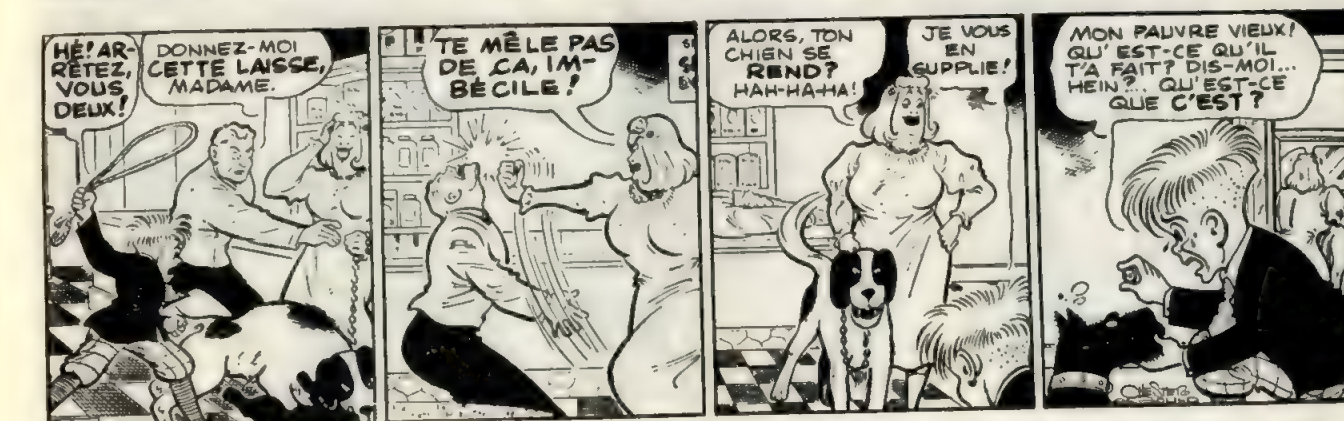
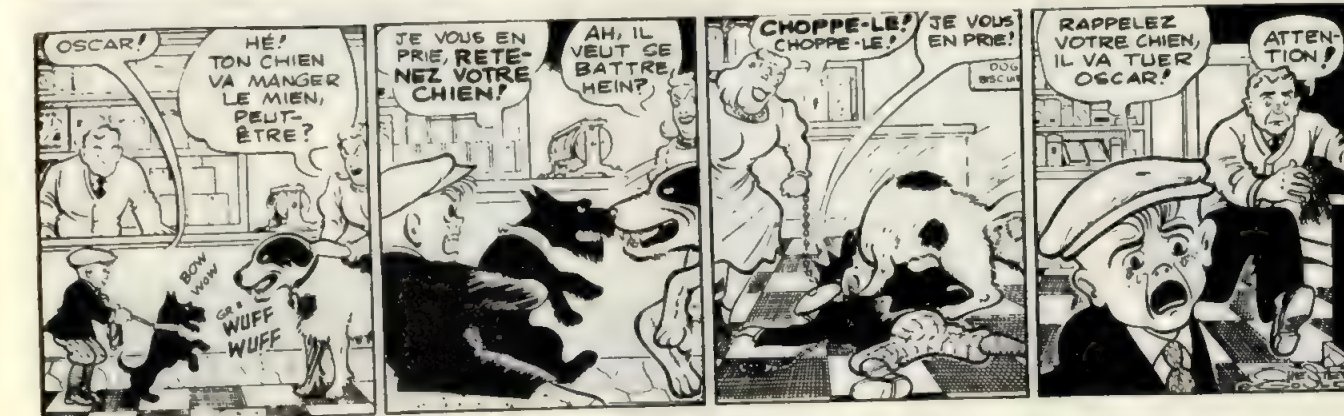
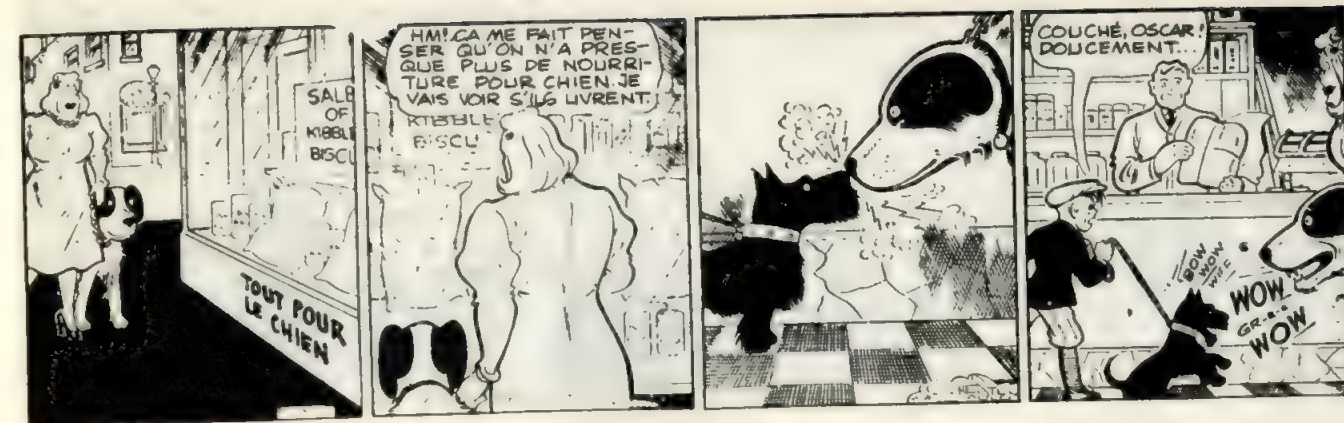
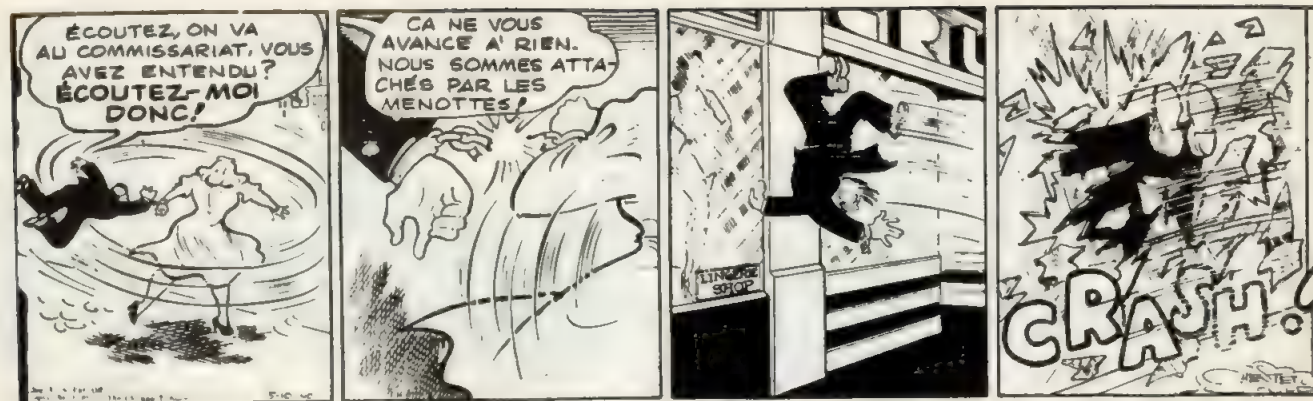
Est-ce que ce n'est pas une vraie petite merveille? C'est de la science-fiction. Et les Indiens d'Amazonie qu'on chasse en safaris hélicoptères ou qu'on empoisonne avec des bonbons-cadeaux à la strychnine ou aux bacilles de peste bubonique, c'est de science-fiction? Oui, c'est de la science-fiction. Et Kafka interdit à Prague et Hemingway interdit à Santiago, c'est de la science-fiction? Tout juste, Auguste, c'est de la science-fiction. Et la bombe atomique française qui n'est pas radioactive, c'est de la science-fiction? Je veux, que c'est de la science-fiction. Et la nouvelle société de Chaban-Delmas, c'est du poulet? Oui, c'en est. Et ce petit Mickey, là, en plein milieu de la page, c'est quoi? Ça c'est moi, 1.186 lectrices ont déjà réclamé ma photo.

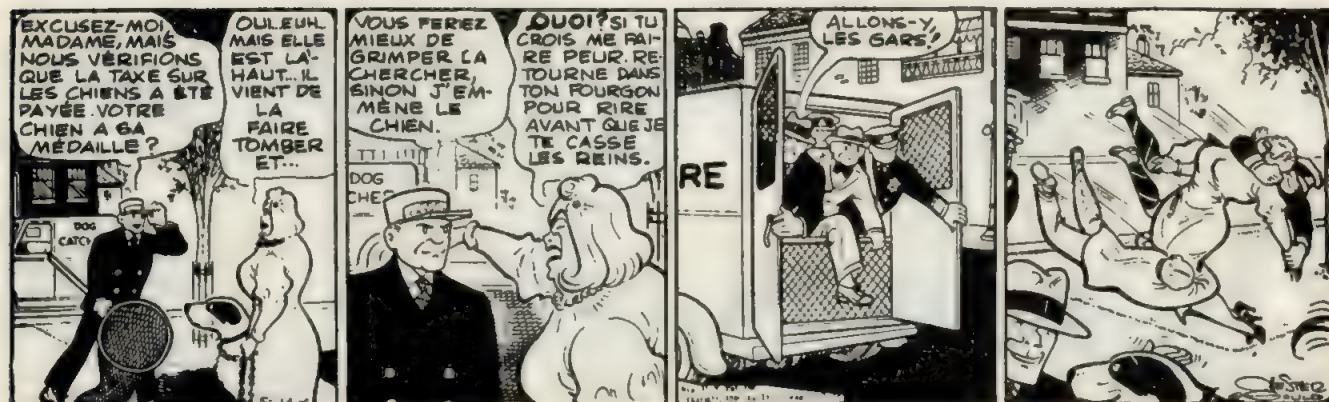
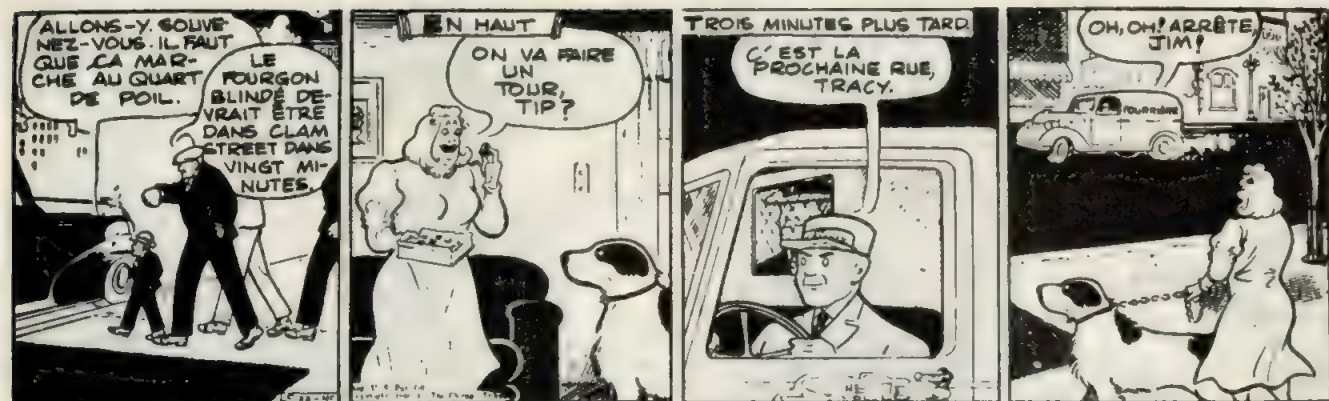
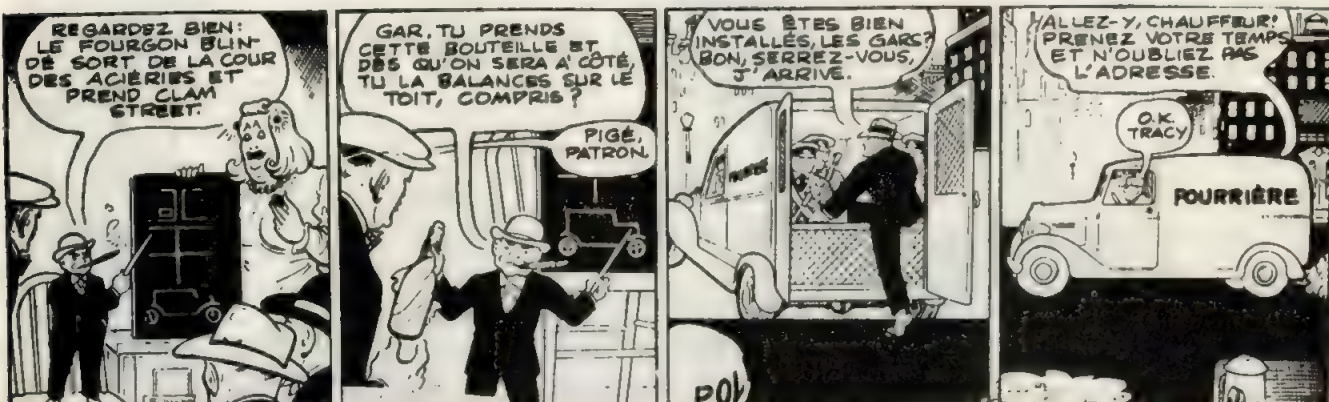
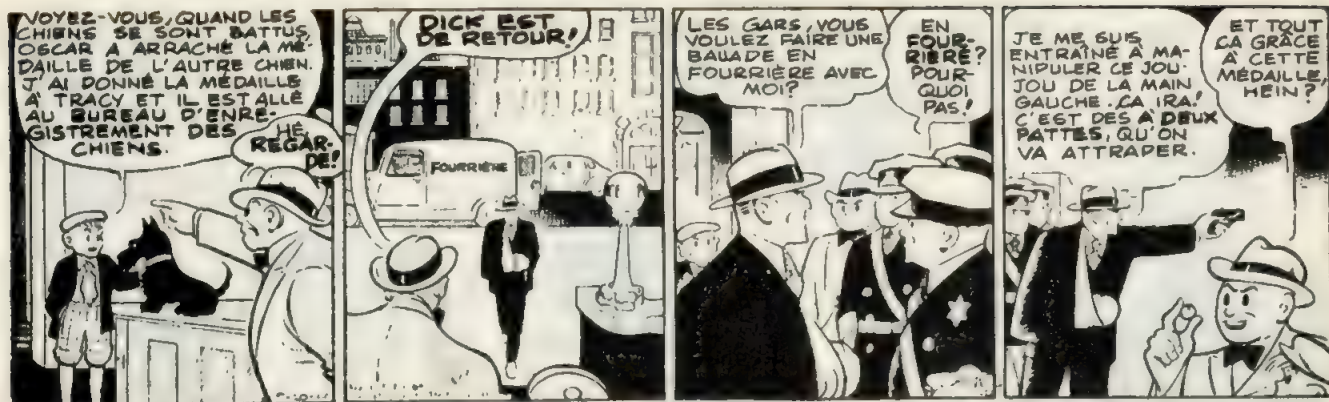
ANDREVON.

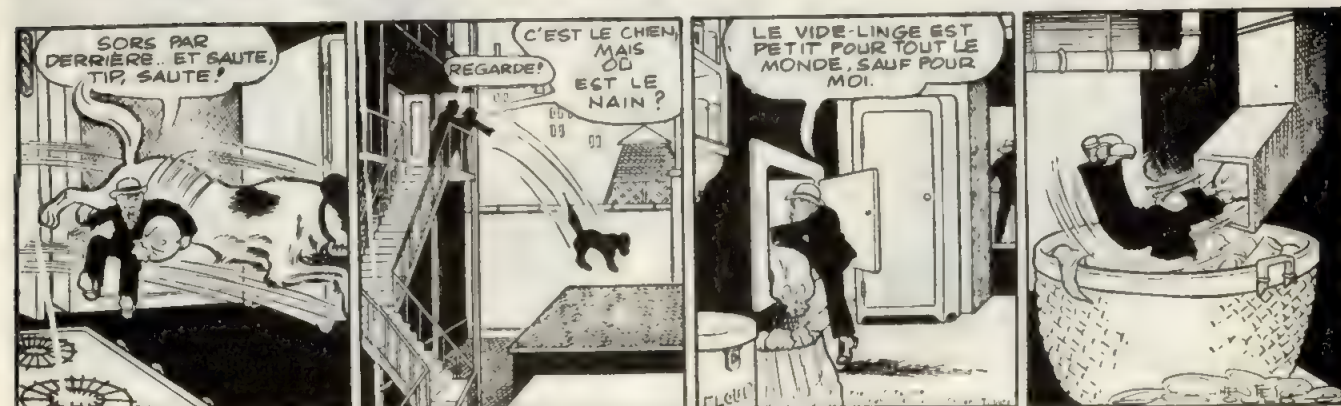
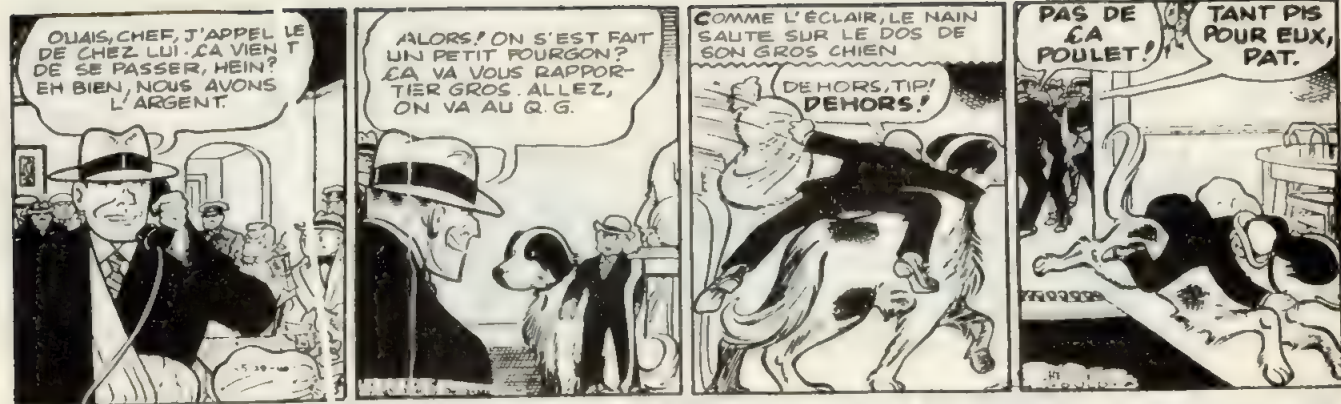
DICK TRACY: Jérôme Trohs et Mamma

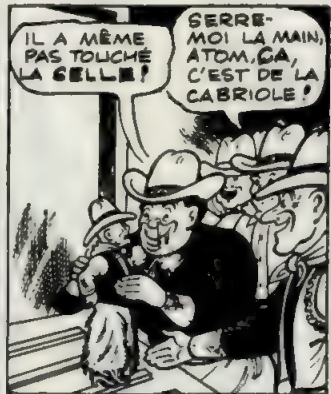
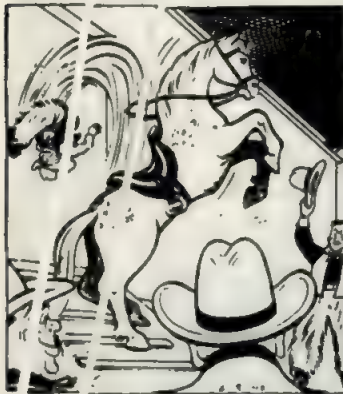














MAIS JE VOUS DIS QUE
CE NAIN EST JÉRÔME,
MON JÉRÔME. LE MÊ-
ME MINI-MEC QUI M'A
DOUBLÉ ET ABANDONNÉ.



LE VISAGE EST FLOU
POUR QU'ON L'IDENTI-
FIE, MAIS VOILÀ CE QUE
JE DOIS FAIRE... TÉLÉ-
PHONER AU PROPRIÉTAI-
RE DU RODÉO ET CHER-
CHER OÙ EST LE MINI-
MEC.



OUI, MONSIEUR, LE
CAMP EST À VOUS.
CE PAPIER TIMBRÉ
SUFFIT COMME GA-
RANTIE.

MERCI
POUR LES
TROIS
MILLE
DOLLARS.



ADIEU!

TROIS MILLE
DOLLARS? HA! HA!
C'ÉTAIT AUSSI FA-
CILE DE LES RE-
PRENDRE QUE
DE COGNER UN
BÈBÉ QUI DORT.
AH! AH! HAW! HA!



TU TE RENDS
COMPTE, VENDRE
CETTE CATAS-
TROPHIE POUR
TROIS
MILLE
DOLLARS!

J'Y CROIS
A PEINE.
FAIS-MOI
VOIR L'AR-
GENT, QUE
JE LE
PALPE.

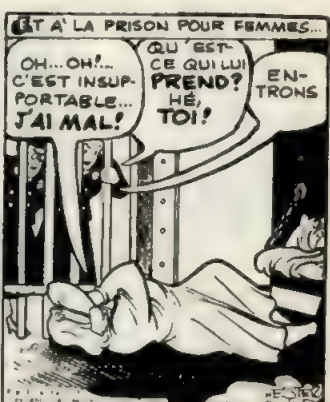


QUOI? MON...
MON PORTEFEUILLE!
JE NE L'AI
PLUS!



IL ÉTAIT DANS MA
POCHE ARRIÈRE
QUAND NOUS SOM-
MES PARTIS! ON
NOUS A VOLES!

OH, IL
DOIT ÊTRE
SOUS LE
SIÈGE, PA.



ET A LA PRISON POUR FEMMES...

OH... OH...
C'EST INSUP-
PORTABLE...
J'AI MAL!

QU'EST-
CE QUI LUI
PREND? HE,
TOI!



J'AI MAL!...
AU CÔTÉ... AU
CÔTÉ DROIT!

AIDE-MOI
A LA PORTER
SUR LA
COUCHETTE.



HM! CA DOIT
ÊTRE L'APPEN-
DICITE. C'EST
GRAVE, AVEC
ÇA GRAISSE.

APPELONS
LE MÉDECIN
DE LA
PRISON!



TANT QU'ELLES SONT
PARTIES, J'EN PROFITE
POUR ME PASSER LE
VISAGE AVEC DE
L'EAU TRÈS
CHAU-
DE



vingt minutes plus tard...

OUI ELLE A DE LA
FIEVRE! C'EST UNE
CRISE AIGUE. IL FAUT
LA TRANSPORTER!

OH,
MON
CÔTÉ!
MON
CÔTÉ!



MON ARGENT! MES
TROIS MILLE DOLLARS!
ILS DOIVENT ÊTRE
ICI. JE NE LES AVAIS
PLUS EN MONTANT
DANS LA VOITURE.

N'EN
SAB
RIEN,
MON-
SIEUR.

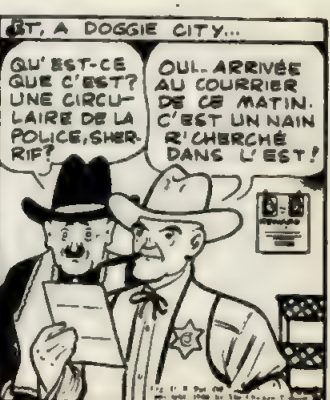


ÉCOUTEZ, ILS NE
SE SONT PAS SAU-
VÉS! ILS ÉTAIENT
DANS MA POCHE
ARRIÈRE QUAND
JE VOUS AI SERRÉ
LA MAIN, ESPÈCE
DE...

REMONTE
EN
VOITURE,
ET
SORS DE
CHEZ
MOI!



ON VA CHEZ LE SHERIFF
DE DOGGIE CITY! VOILÀ OÙ
ON VA. ON NOUS A
VOLES!



ET, A DOGGIE CITY...

QU'EST-CE
QUE C'EST?
UNE CIRCU-
LAIRE DE LA
POLICE, SHER-
RIF?

OUI. ARRIVÉE
AU COURRIER
DE CE MATIN.
C'EST UN NAIN
R'CHERCHÉ
DANS L'EST!



LA SCÈNE: LES URGENCES À L'HÔ-
PITAL...
PRENEZ L'AMBU-
LANCE ET ALLEZ À
LA PRISON POUR
FEMME CHERCHER
UNE APPENDICITE

O.K.



PRENEZ LE GRAND
BRANCARD. ELLE
FAIT CENT CIN-
QUANTE KILOS!

COMBIEN?
C'EST
TOUJOURS
SUR MOI QUE
ÇA TOMBE.



DONNEZ-MOI
QUELQUE CHOSE
POUR TUE LA
DOULEUR... JE...
NE PEUX PAS...
RESPIRER...

ÇA VA ALLER.
L'AMBULANCE
EST LÀ DANS
UNE MINUTE.



ET A DOGGIE CITY...
EH, MAIS C'EST
PA ET MA JETTY!
EUM... QU'Y A-T-IL?

ON NOUS A
VOLES,
SHERIFF!
ON NOUS A
DEPOUILLES
DE NOS BIENS,
VOILÀ CE
QU'IL Y A!



VOILÀ! CECI CAL-
MERA LA DOULEUR
UN MOMENT!



PAR ICI,
JEUNES GENS



ON VIENT DE LUI
FAIRE UNE HYPO.
ELLE DOIT DORMIR.

AL-
LONS-Y!



L'UN DES DEUX EST
GROS... A PEU PRÈS
DE MA TAILLE. BIEN,
ÇA!



QUAND L'AMBULANCE TRANS-
PORTANT MAMMA À L'HÔPITAL
ARRIVE... QUELLE
SURPRISE!

LA GROSSE NOUS A
BUS! ELLE AVAIT
PAS L'APPENDICITE!



JUSTE APRÈS QUE VOUS
AVEZ DÉMARRÉ, ELLE
M'A COGNÉ SUR LA TÊ-
TE, M'A UGOTÉ, PRIMÉS
VÊTEMENTS ET A SAUTÉ
DE L'AMBULANCE!



ET, A LA SORTIE DE LA VILLE...
HM! UN TRANSPORT-
TEUR DE VOITURES
ET IL VA S'ARRÊTER
AU FEU ROUGE!



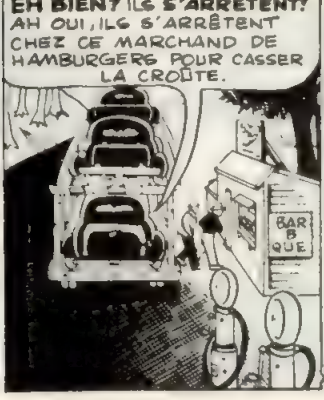
AHA! JE VAIS ME CACHER
DANS LA DERNIÈRE VOITU-
RE! JE VAIS ALLER DANS
L'OUEST CONFORTEABLE-
MENT ET SANS RISQUES
D'ÊTRE DÉCOUVERTE!



AH HA-HA-HA! JE
LES AI EUS AVEC MON
APPENDICITE, HEIN?
AH-HA! HA! HA!



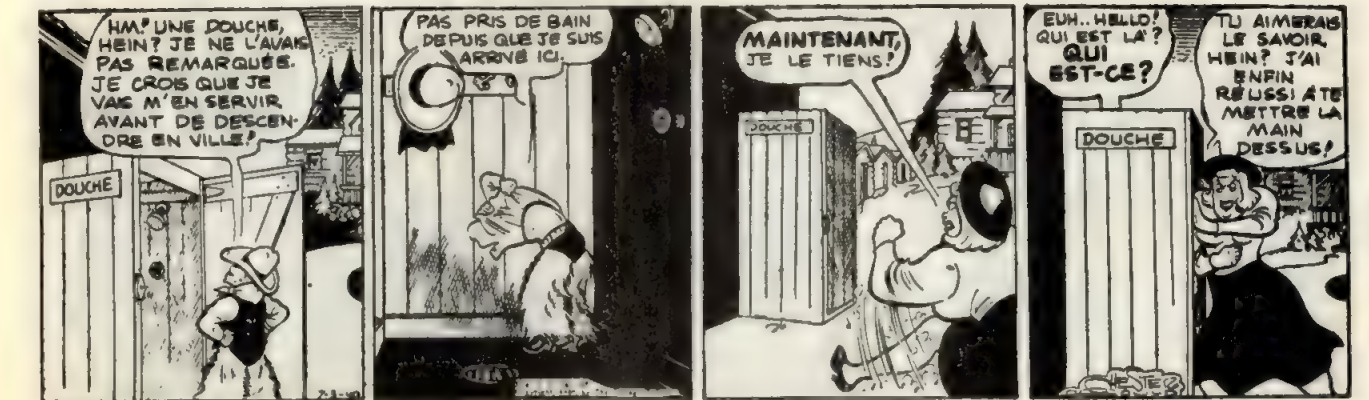
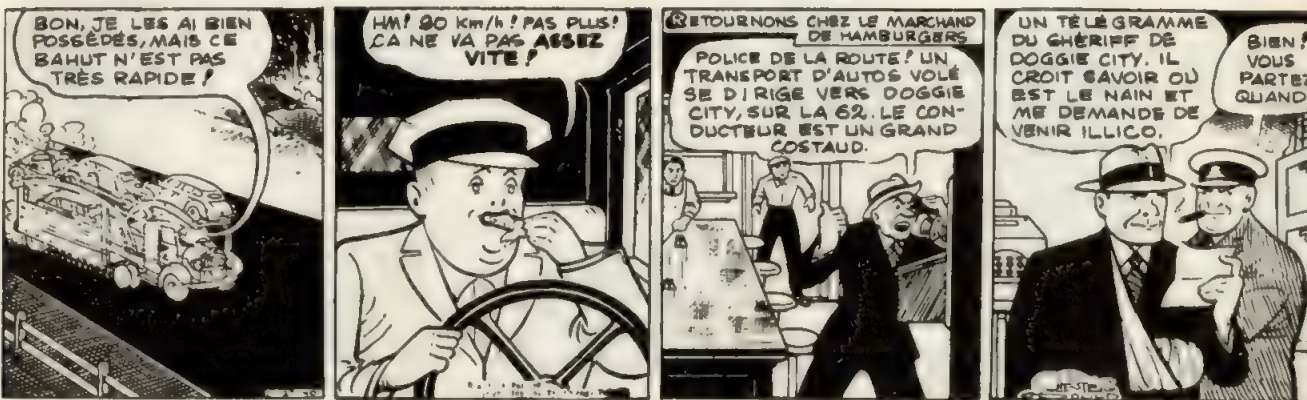
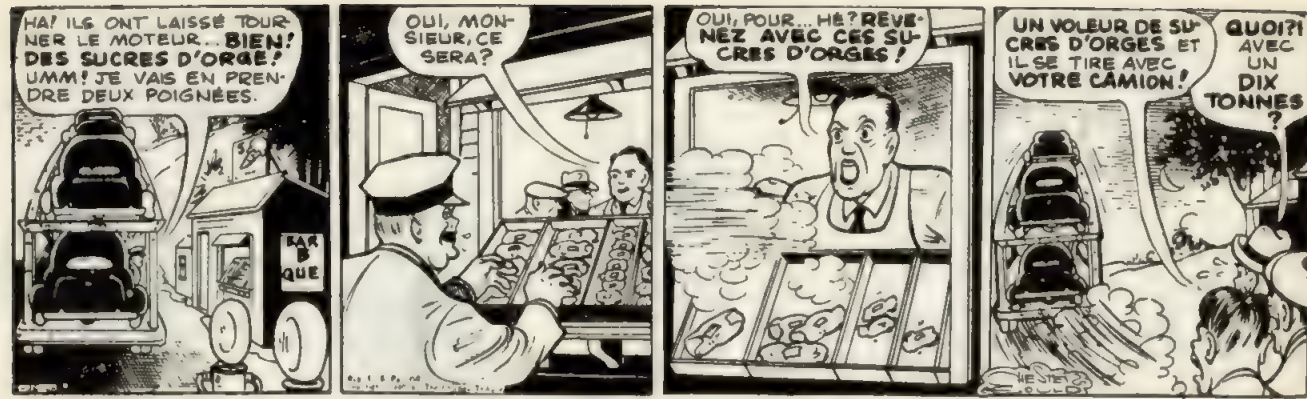
JE N'AI PLUS QU'UNE
CHOSE DANS LA TÊTE,
À PRÉSENT! TROUVER
CE PETIT FAUX-JETON
DE JÉRÔME! JE VAIS
LUI APPRENDRE À
ME DOUBLER.

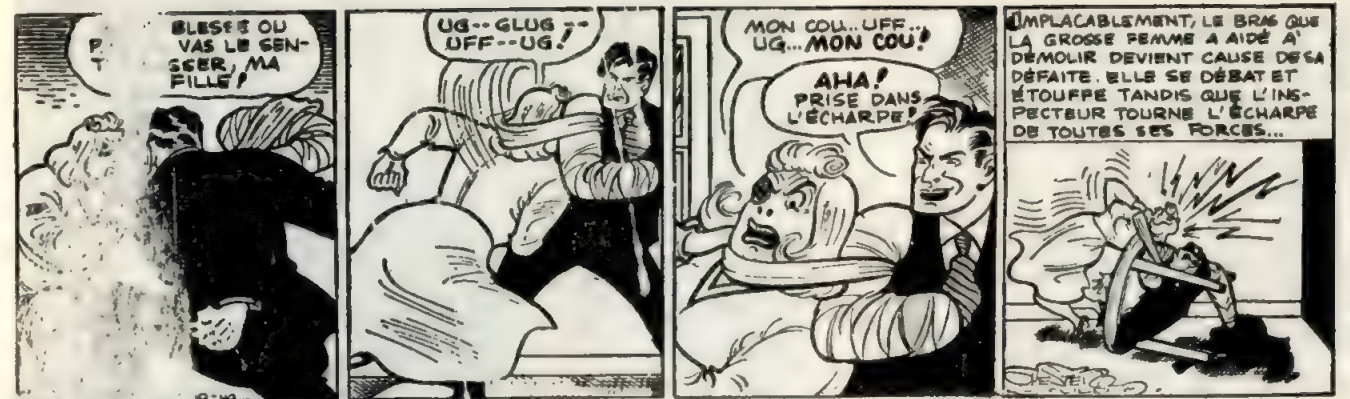


EH BIEN! ILS S'ARRÊTENT!
AH OUI, ILS S'ARRÊTENT
CHEZ CE MARCHAND DE
HAMBURGERS POUR CASSER
LA CROÛTE.



DES SUCRES D'ORGE!
UN COMPTEUR COUVERT
DE SUCRES D'ORGE. JE
NE PEUX PAS Y RÉSIS-
TER! JE MEURS DE FAIM.
IL FAUT QUE J'EN PREN-
NE UN!





LE PÉLICAN CINÉMA KINKY MATA-HARI FRED ASTAIRE

Il y a des gens qui ne reculent devant rien. Même en France. Des gens qui ont toutes les audaces et tous les toupets. Même dans un champ d'activités où l'on se montre encore plus timide, timoré, pisse-froid et conservatiste-traditionneur que partout ailleurs, je veux dire le cinéma. Il y a par exemple un type qui s'appelle Gérard Blain, qui a été un jeune premier apprécié dans un tas de film de la nouvelle vague (il a aussi tourné chez Howard Hawks) et qui s'est mis dans la tête de réaliser les films où il raconterait ce qu'il aurait envie de raconter même si ce n'est révolutionnaire ni par le fond ni par la forme, même si ce n'est pas élégamment à gauche ou métaphysiquement porno. Dans *Le pélican*, qui sort à Paris du-



rant ce mois de janvier, Blain parle du désespoir d'un père à qui on a enlevé son fils. Il ne fait absolument rien pour rendre le sujet sophistiqué, brillant, présentable à des spectateurs à qui on ne la fait plus et qui savent depuis belle lurette que la peinture des grands sentiments relève du pompiérisme le plus déplorable. Blain donne à fond dans les grands sentiments, appuie sur l'accélérateur, se fait une figure de martyr et parce qu'il ne se demande jamais s'il n'est pas de son intérêt de faire machine arrière, parce qu'il ne se cherche pas le moindre alibi ni le moindre prétexte, il finit par produire le film le plus neuf et le plus insolite qu'on puisse rêver, moderne par la forme et parfaitement révolutionnaire par le fond. L'image stéréotypée des relations père-fils que nous avons en tête en prend un sacré coup. Le mythe de la toute puissante virilité aussi. Le cinéma ne nous a jamais appris que l'homme pouvait ressentir

la présence ou l'absence d'un enfant d'une façon parfaitement charnelle, qu'un contact sensuel pouvait s'établir entre géniteurs et marmots et que la privation de ce contact pouvait engendrer les pires souffrances. Le cinéma nous a appris que l'homme ne souffre pas de cette façon-là, qu'il a de la dignité, que ses yeux fiers ne versent que des larmes furtives et nobles et qu'il ne pleure point à gros bouillons comme un gamin privé de dessert. Le cinéma nous a appris, depuis qu'il a fait jouer la Duse dans *Genere* et même bien avant, que c'était toujours la femme qui souffrait dans la chair de sa chair. Voilà qu'on nous dit le contraire, en laissant entendre par-dessus le marché qu'il se pourrait bien que les femmes soient de ce point de vue là de sacrées salopes hypocrites et malaisantes, rancunières, vindicatives et d'une insensibilité de vieilles carnes. *Le pélican* n'est pas un film joliment ficelé d'astuces roublardes et de ronds de jambes, mais il est rudement sympathique et sans en avoir l'air, il nous sort radicalement des sentiers battus. Ou'on se le dise.

BLANCHE NEIGE ET JEAN HARLOW

A l'heure où j'écris ces lignes, plusieurs dessins animés de long métrage s'apprêtent à sortir et à l'heure où vous les lisez, c'est chose faite. Il y a *La planète sauvage* de Topor et Laloux qui reprend l'idée de base de la fameuse *Planète des singes* et qui représente à merveille la belle qualité



française (l'animation est d'ailleurs pratiquement le seul domaine où le cinéma français fasse preuve d'audace et d'invention, mais comme ça coûte très cher, on n'en fait pas beaucoup). Il y a la reprise de *Blanche Neige et les 7 nains*, du père Disney. Je vous prie de ne pas ricaner. *Blanche Neige et les 7 nains*, c'est très sérieux et si on ne trouve pas ça bien, même un tout petit peu, cela signifie qu'on n'est pas réellement et profondément sincère quand on dit qu'on aime beaucoup *La*



planète sauvage et qu'on est tout ce qu'il y a de plus imperméable à toute poésie. *Blanche Neige*, c'est terrifiant, sexy et je dirais même kinky si vous voyez ce que je veux dire. C'est un des premiers films kinky de l'histoire du cinéma. Il y en a eu, paraît-il, avec Joan Crawford dans les années vingt, avec Ava Gardner et Burt Lancaster dans les années quarante, mais on n'est pas très sûr parce que tous ces gens célèbres ont racheté et détruit les films qu'ils ont tournés quand ils étaient obscurs et sans grade et qu'on n'a jamais rencontré personne qui le ait de ses yeux vus. Ce qui fait que le seul film kinky qu'on ait à vous montrer aujourd'hui n'est autre que *Blanche Neige et les 7 nains*. Raison de plus d'y aller.

On peut voir un bout de la version « straight » (normale) de *Red dust*, avec Clark Gable et Jean Harlow dans *Heavy traffic* (en français : *Flipper city*) le dessin animé de Ralph Bakshi, celui qui a fait *Fritz the cat*. C'est son second film. On ne peut plus voir la version kinky de Fred Dust aujourd'hui depuis que Fidel Castro a fait fermer

les bordels de La Havane. C'est là qu'on pouvait la voir avant le socialisme. Les scènes torrides entre Gable et Harlow étaient prolongées à plaisir par des spécialistes de la torréfaction chargés de doubler les stars trop maladroites pour se débarrasser d'une culotte de cheval sans enlever leurs bottes ou pour ôter leurs bas en soie naturelle d'une façon satisfaisante sans les effiler avec leurs ongles. On voit beaucoup d'autres choses dans *Heavy traffic*. Il n'y a pas d'animaux, mais les représentants de la faune new yorkaise qui ont l'air de sortir de *West side story*, du *Parrain*, de *Portnoy* *complaint* et quelquefois de *Fritz the cat*. On se demande parfois pourquoi c'est fait en animation et non pas en prises de vues réelles. D'ailleurs, il y a des personnages réels au commencement et à la fin. De toute façon, le New York de *Heavy traffic* est plus vrai que nature, avec ses ciels d'apocalypse, sa crasse biblique, son atmosphère de plateau d'opéra balayé par le vent des steppes.

Pour les fanatiques des années trente.

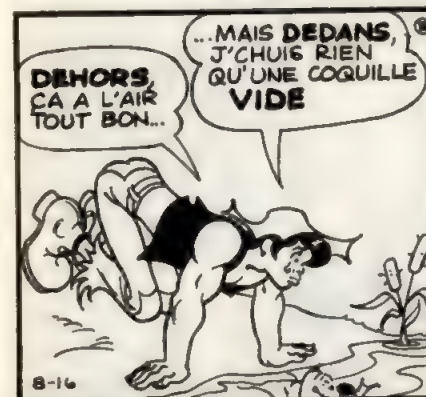
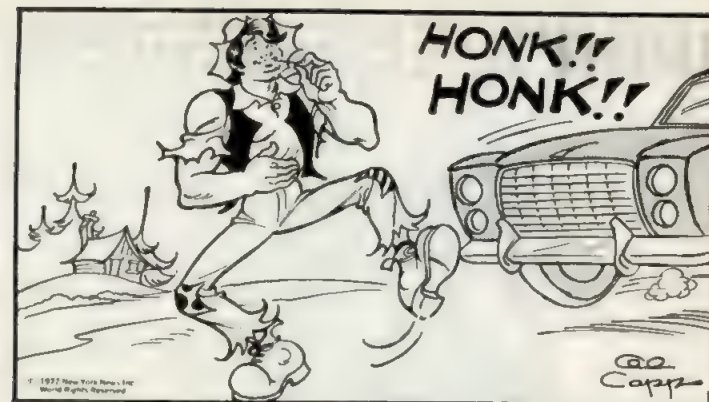
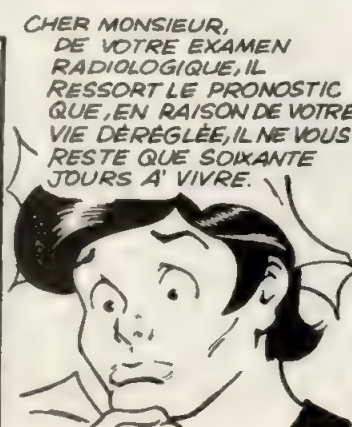
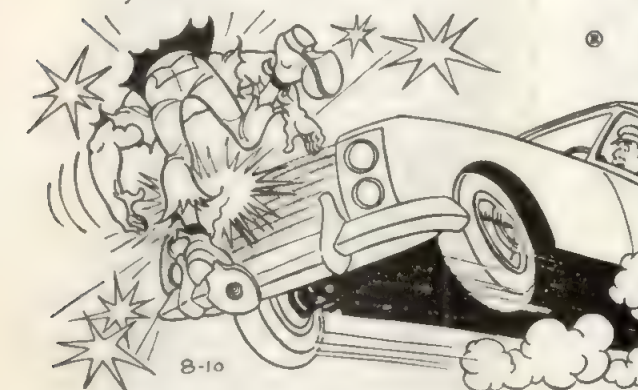
Le cinéma Olympic reprend *Mata Hari* avec Greta Garbo. Elle y danse une danse extrêmement bizarre qui est sans doute de celles qu'on disait autrefois lascives. Elle y porte une robe qui est une orfèvrerie compliquée de chair nue et de satin. Et si je me souviens bien, il y a des choses très réjouissantes dans le dialogue à propos des coutumes françaises. Mais je n'ai jamais vu le film que doublé en allemand et c'est une langue que je ne comprends absolument pas. Je ne dis donc ce que je vous dis là que par instinct et pure divination mais on peut me faire confiance.

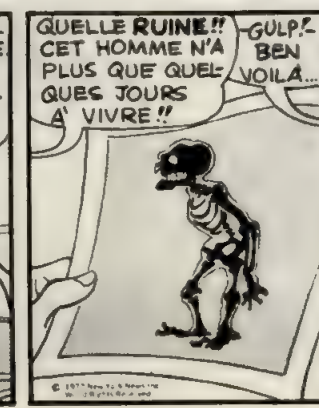
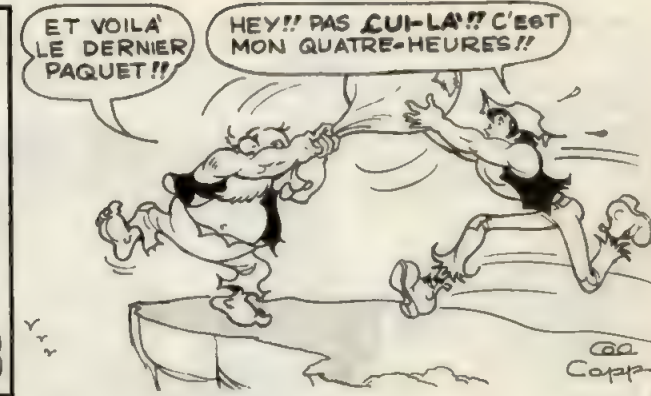
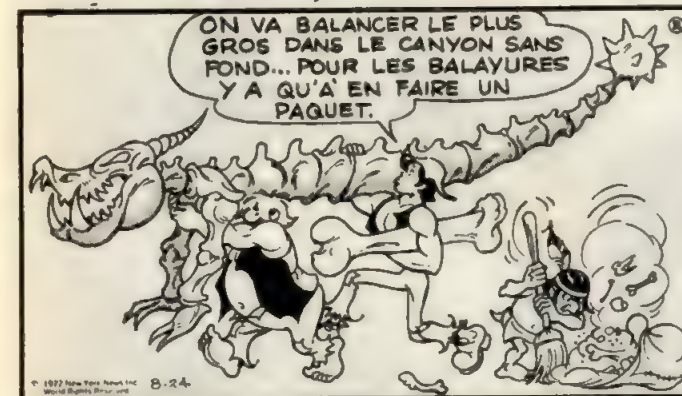
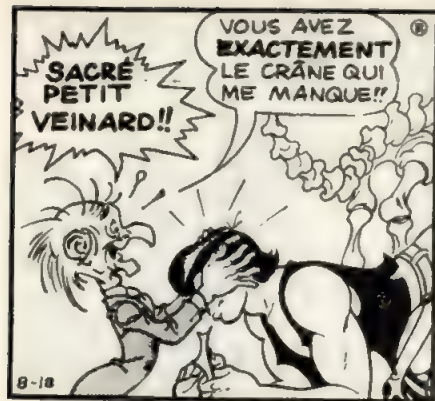
Les disques CBS sortent un coffret de trois disques de repiquages de Fred Astaire. Les enregistrements originaux ont été réalisés entre 1935 et 1940 et comportent tous les airs des films de la série Astaire-Rogers, plus *Damsell in distress* où Ginger Rogers cédait la place à la malheureuse Joan Fontaine. Cette intégrale 1935-1940 (mais il ne s'agit que des airs des films, attention, Astaire a enregistré bien d'autres choses en dehors de ça) aurait été menée à bien grâce à la participation d'un collectionneur d'Europe Centrale, les matrices de cuivre originales étant inutilisables. Europe Centrale ou pas, la nouvelle est intéressante. Pendant ce temps, le cinéma Mac Mahon organise son petit festival Astaire-Rogers annuel. Avec les mêmes films que l'année dernière on voudrait bien qu'un jour on nous sorte des Astaire sans Ginger jamais revus depuis vingt ans comme *Blues skies*, *Holiday inn*, *Yolanda and the thief*, *Let's dance*, *The sky's the limit*, *You were never lovelier*, *You'll never get rich*, *Broadway melody of 1940*, ce n'est pas ce qui manque.

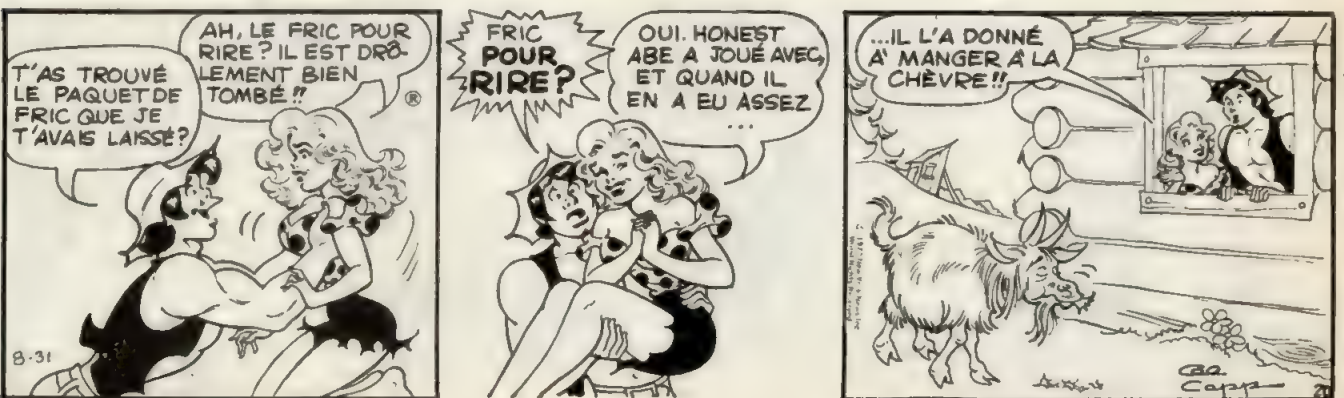
PEREZ.

Al Capp

Le chaînon manquant







fin de l'épisode



PRENDRE SON TARAB

Il faut bien reconnaître qu'ici, on ne fait pas trop de bruit autour de la musique d'Afrique du Nord. Rien à la radio, comme l'a dit Delfeil, et rien ailleurs non plus, ou si peu. Voilà bien le paradoxe : on s'intéresse de plus en plus à la musique indienne, etc., on écoute les Noirs marginaux d'outre-Atlantique — c'est bien, — mais l'on ne prête aucune attention à une musique qui se trouve là, tout près de nous, et qui est on ne peut plus souterraine. Pour beaucoup, il est vrai, la musique arabe ne se limite-t-elle pas à la danse du ventre, quand ce n'est pas Ravaja-la-Mouquère ? On me dira que l'on peut retrouver quelquefois dans la pop music des éléments arabisants. C'est vrai, mais pourquoi ne pas écouter maintenant l'original ?

Bien sûr, cette séparation, cette ségrégation culturelle, n'a jamais été innocente : certains ne tiennent pas tellement à ce que « les deux communautés » — comme ils disent — communient ensemble dans un même pied musical. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit : un super-pied (en arabe : le Tarab) que vous risquez de prendre très vite même si vous n'avez jamais écouté cette musique jusque-là, même si, votre perception s'affinant, vous deviez être appelé par la suite à en prendre de plus grands encore.

Il n'y a pas si longtemps, la musique que l'on entendait le plus couramment durait trois minutes et c'était tout, les musiciens se conformant aux impératifs du 78 tours et continuant à s'y conformer, même en dehors des studios d'enregistrement. L'habitude était prise et devait subsister malgré l'avènement du microsillon. Puis, il y a eu la vogue de la musique indienne, son influence sur une partie du jazz et de la pop, Terry Riley, etc. Aujourd'hui, les motifs répétitifs, cycliques, les longs



morceaux bâtis autour de quelques notes, les longues durées d'écoute ne font plus peur et cela permet d'entrer d'autant plus facilement dans la musique arabe, de l'apprécier véritablement.

La musique arabe, rappelons-le, a été transmise oralement de génération en génération. Ce n'est qu'à une époque récente que l'on a essayé de l'écrire « à l'occidentale » (d'une façon relativement approximative, d'ailleurs). Elle est issue de traditions locales sémitiques qui devaient recevoir, à partir du 6e siècle av. J.-C., des influences orientales et grecques. Le chant du bédouin accompagnant le balancement régulier de chameau dans le désert devait se

transformer progressivement avec l'apparition de l'islam et la formation d'un empire musulman. La religion considérant à cette époque la musique comme un péché, cette dernière sera laissée aux esclaves affranchis originaires de Perse, de Grèce, de Syrie, etc. : c'est une des principales raisons de la richesse et de la diversité de cette musique. Nous y reviendrons pour parler entre autres de la grande Jamila et de son chœur de 150 chanteuses mais pour cette fois, fini avec l'histoire.

A l'inverse de la musique occidentale qui est généralement polyphonique et harmonique, la musique arabe est fondamentalement mélodique : des sons,



DAHMANE BEN ACHOUR



OM KALSOUM



MUNIR BACHIR



Dessin de Zouheir Turki.

des figures modales qui ont tendance à s'ajouter les unes à la suite des autres plutôt qu'à se superposer et à fusionner. Et c'est une musique essentiellement vocale, les instruments étant le plus souvent au service de la voix. Quels instruments ? Parmi les

plus courants, les flûtes de roseau appelées respectivement « nai » et « gasba » (cette dernière, plus petite et plus archaïque que le « nai »), la « zorna » (en Algérie : « ghaïta ») : tube en bois de jujubier troué et évasé à l'avant dont la longueur est d'environ

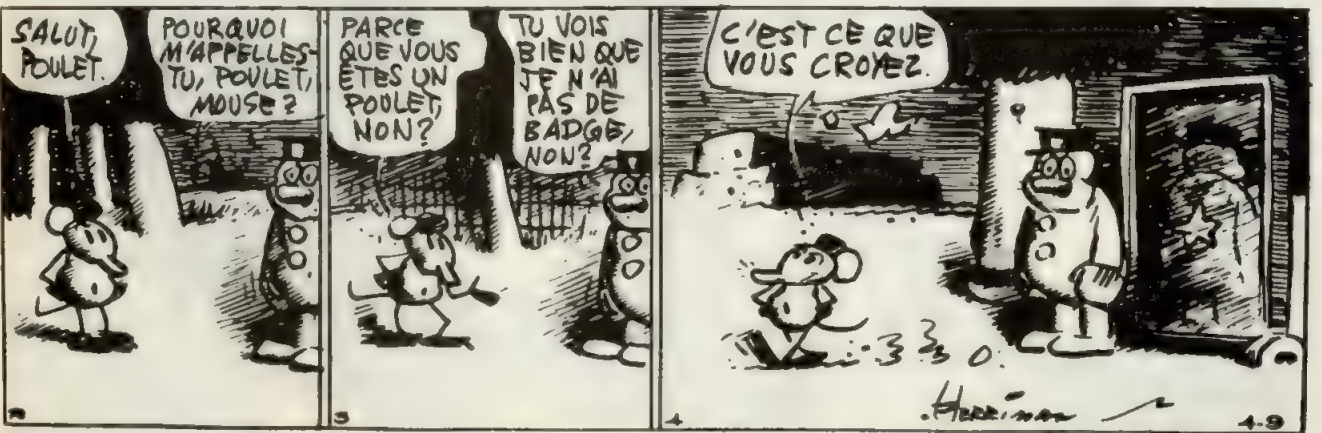
40 cm, la cornemuse appelée « mézoued », le « rebab » (sorte de violon, certains ne comportent qu'une seule corde). On trouve en outre dans la musique traditionnelle plus « savante » le « oud » (luth), le « kanoun » (cythare à 72 cordes) et d'autres instruments de percussion : le « tar » et le « naghrat ». Mais on reviendra de façon plus détaillée sur les instruments, et même avec de beaux dessins explicatifs, c'est promis.

Il faudra également parler du fondement mélodique classique que l'on appelle « maqam », de l'improvisation (« takasim » et « layali »), etc. En attendant, il convient de souligner que s'il y a inévitablement dans la musique arabe des formes populaires et des formes plus « savantes », la frontière qui est censée les séparer est beaucoup plus imprécise que dans notre musique et c'est tant mieux. C'est pourquoi, parmi les disques trouvables en France et par lesquels on peut « commencer » peuvent figurer aussi bien un disque de la grande vedette du Caire, le chanteur (et joueur de « oud ») Farid El Atrache qui n'est autre que le frère de la non moins célèbre chanteuse populaire Asmahan dont ceux qui s'en souviennent parlent avec des larmes dans les yeux... (Farid El Atrache, disque Sono Cairo SC 32003, surtout pour la deuxième face : « Em Habitni Ahibak Aktar »), des Succès de la Chanson Oranaise par les Chikhat » dont le titre à priori peu engageant recouvre des interprétations vocales d'une belle âpreté, seulement accompagnées par des gasbas et des darboukas (Artistes Arabes Associés, 72.523) et, sous le même label, dans un genre dit « classique », les chanteurs algériens Khaznajdji (75.504) et surtout Dahmane Ben Achour (75.502, « Noubia Zidane » et « Noubia Ghrib ») dont la douceur et l'incroyable raffinement ne comportent aucune trace de mièvrerie, des solos du joueur de « oud » irakien Munir Bachir que l'on peut considérer comme le plus grand spécialiste actuel de cet instrument (Pathé : C 054-11.803), quatre morceaux de malouf tunisien (73.550). Enfin, deux disques de la grande, de la merveilleuse Om Kalsoum qui justifierait à elle seule une ou deux pages de Charlie (« Aoulek Eih », Sono Cairo SC 22.102 et, plus encore, « Hajartak », SC 22.101 ; dans les deux cas : un seul morceau sur deux faces). Quelques adresses pour les lecteurs parisiens : Sauviat, 124, bd de la Chapelle ; L'Orient, 67, bd de Belleville ; Dounia, 17, rue Ramponneau ; Marché aux Pucelles de Saint-Ouen (Malik : facile à trouver, le stand où c'est plein d'Arabes...).

Daniel Caux.

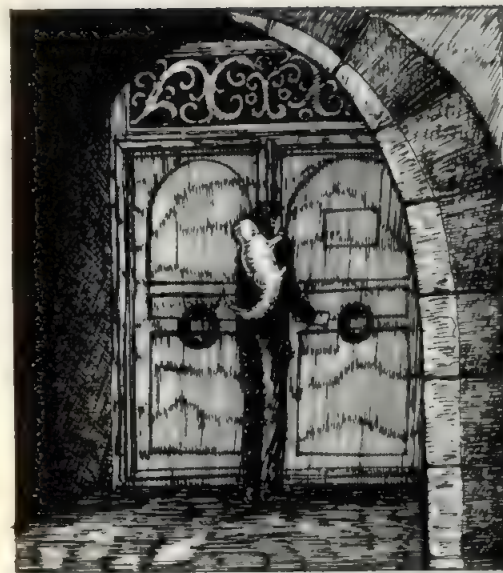
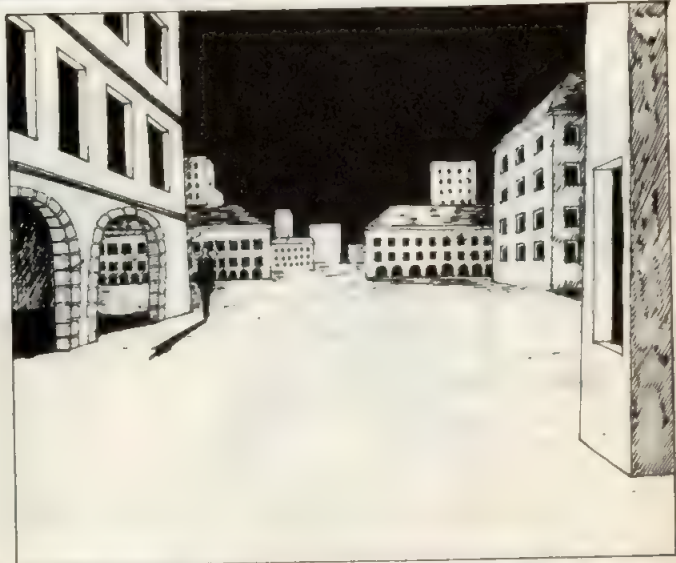
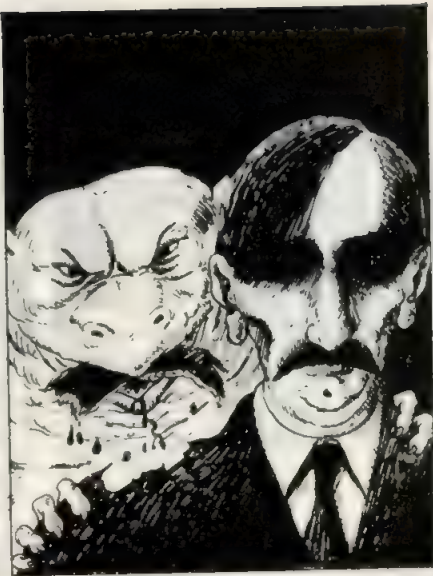
Krazy Kat

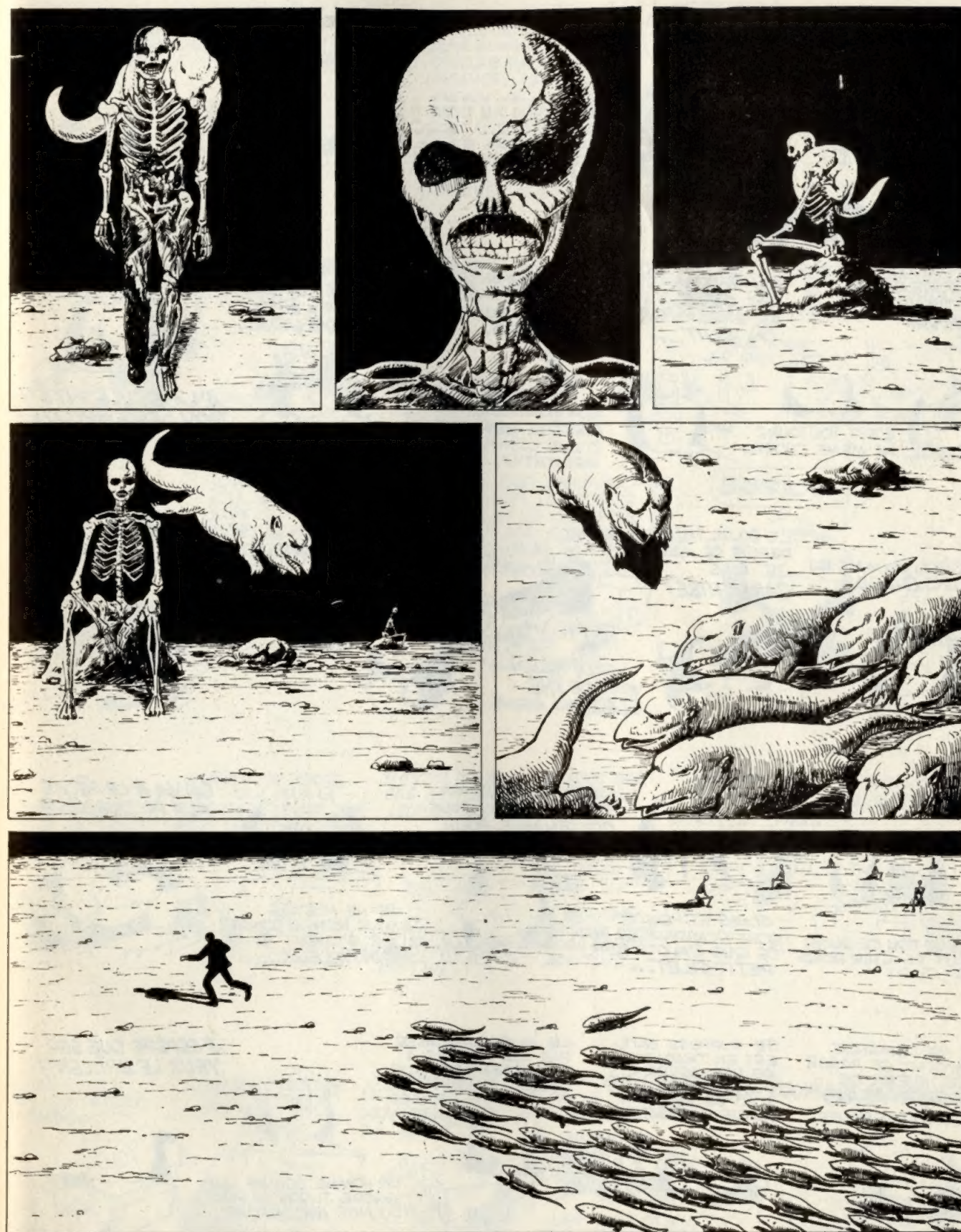
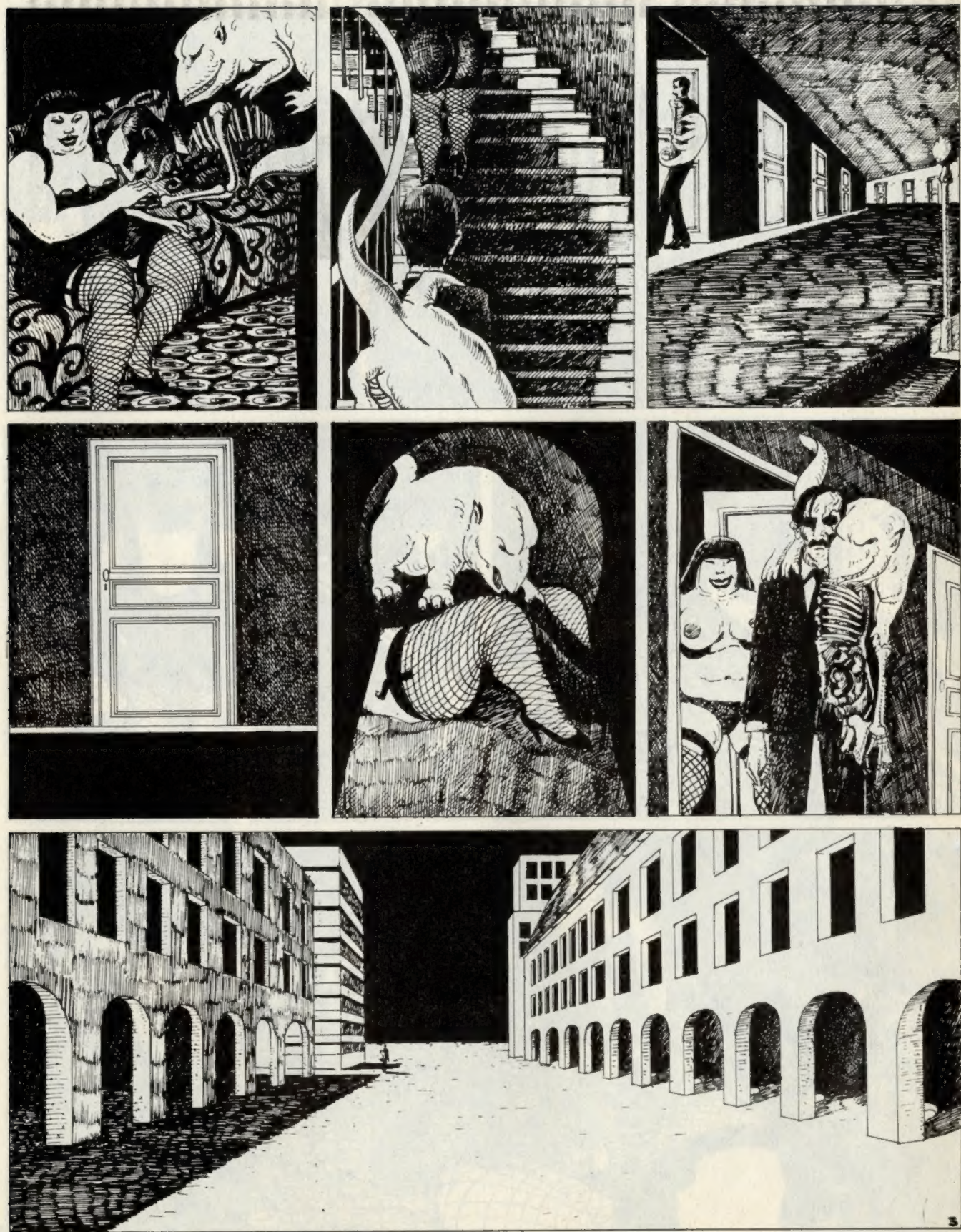
Herriman



C'est pas mal, on vous écrira ...

jacquelin





Bristow

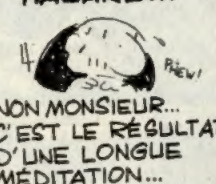
CE BUREAU EST UNE VRAIE FOURNAISE...



EN HIVER, EN GÊLE, EN ÉTÉ ON CUIT...



EVIDEMMENT, CA N'EST PAS LE FAIT DU HASARD...



CETTE PIÈCE A ÉTÉ CONÇUE PAR DES EMPLOYÉS...



A LA SEULE INTENTION DES EMPLOYÉS!

802

JE N'AI JAMAIS EU AUSSI CHAUD...



LE SOLEIL ME TAPE DESSUS DEPUIS CE MATIN. JE SUIS CARBONISÉ!



HELLO, HELLO! VOILA LE THE GLACE QUI ARRIVE...

ERREUR PROFONDE!



ENCORE UN MIRAGE!

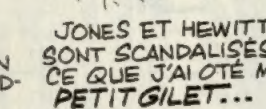


803

IL PARAÎT QUE MA TENUE SERAIT PLUS CONVENABLE POUR LA PLAGE...



JONES ET HEWITT SONT SCANDALISÉS PARCE QUE J'AI OTÉ MON PETIT GILET...



ON VA A LA PÊCHE AUX PALOURDES?



JE NE M'ÉTAIS JAMAIS RENDU COMPTE QU'ILS ÉTAIENT SI POINTILLEUX...



804

JE ME DEMANDE COMMENT SE PASSE LA CROISIÈRE DE CHESTER-PERRY EN MÉDITERRANÉE...



JE SUPPOSE QU'IL EST EN TRAIN DE SE PRÉLASSER A L'OMBRE SUR LE PONT DE SON LUXUEUX YACHT...



LE MUSEAU GRAISSÉ PAR LES CRÈMES À BRONZAGE LES PLUS CHÈRES QU'ON PUISSE TROUVER SUR LE MARCHÉ...



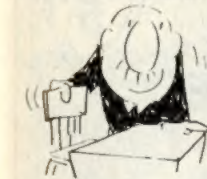
J'ESPÈRE QUE SES YEUX LE BRÛLENT!



UN HOMME COMME LUI IGNORE JUSQU'AU SENS DU MOT INCONFORT...

805

JE VIENS DE PARLER AVEC MISS GLOCKLING, DU SECRETARIAT...



IL PARAÎT QU'UNE DE SES FILLES VA PASSER SES VACANCES A MUDSEA...



JE NE COMPRENDS PAS ÇA, QUELLE FILLE DE BON SENS AURAIT ENVIE D'ALLER PASSER SES VACANCES DANS UN ENDROIT OÙ NON SEULEMENT LES HABITANTS N'ONT AUCUNE PERSONNALITÉ MAIS DONT LES ENVIRONS SONT MORNES, PLATS ET DÉPOURVUS D'INTÉRÊT?

ENCORE SEPT JOURS ET JE PARS EN VACANCES...



VOUS VOUS RENDEZ COMPTE!



806

ET VOILA LA MAQUETTE DU COIN RÉVÉ OÙ PASSER SES VACANCES!



ÇA, C'EST UNE MONTAGNE COUVERTE DE NEIGE...



ÇA, CE SONT DES YACHTS ANCRÉS DANS UNE PETITE BAIE ABRITÉE...



ET ÇA, C'EST UN ENSEMBLE D'HÔTELS ULTRA-MODERNES...



IDÉAL POUR LES FAMILLES...



RESERVEZ MAINTENANT SI VOUS NE VOULEZ PAS ÊTRE DÉÇUS!

807

JE VAIS AVOIR UNE JOURNÉE CHARGÉE...



IL FAUT QUE JE TRAVAILLE A LA MAQUETTE DE LA COUVERTURE DE MON LIVRE "MORT LENTE AU DÉPARTEMENT DES ACHATS"...



IL ME FAUT QUELQUE CHOSE QUI COUPE LE SOUFFLE AUX GENS ET QUI LES PÉTRIFIE SUR PLACE... QUELQUE CHOSE QUI ATTIRERA L'ATTENTION AU PREMIER COUP D'ŒIL...



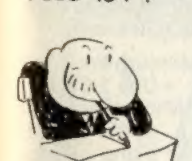
BRISTOW!!



ÇA Y EST!!

808

COMMENT N'Y AI-JE PAS PENSÉ PLUS TÔT?



UN DESSIN DE FUDGE SERAIT IDÉAL POUR LA COUVERTURE DE MON LIVRE "MORT LENTE AU DÉPARTEMENT DES ACHATS"...



D'ABORD DES SOURCILS BROUSSAILLEUX ET FÉROCES...



UN GROS NEZ CHARNU...



CE N'EST PAS TOUT-A-FAIT ÇA...



ÇA MANQUE DE CARACTÈRE!



809

NE ME FAITES PAS RIRE AVEC PICASSO...



QUELQUES PETITS TRAITS RAPIDES ET SOUPLES ET VOILA JONES...



UN FRÔLEMENT DE LA PLUME SUR LE PAPIER, ET VOILA HEWITT!



ET AVANT QUE L'ENCRE AIT EU LE TEMPS DE SÉCHER, PILKINGTON!



LA COUR DES MIRACLES!



810

LA GAZETTE DE LA BANDE DESSINEE

Ne manquez pas le premier salon international de la bande dessinée à Angoulême du 25 au 27 janvier 1974. Deux jours de rencontre avec tous les dessinateurs, journalistes, éditeurs et fanzineurs, des expositions, des conférences, des gueuletons, ça vaut le déplacement. Tous renseignements (programme, réservation d'hôtels, etc.) auprès de Francis Grous, Hôtel de Ville, 16016 ANGOULEME.

La collection de bandes dessinées publiée chez Hachette sous forme de beaux albums en couleurs poursuit son programme de remise à jour des grandes séries américaines : « Mandrake », « Pim, Pam, Poum », « Illico », « Guy l'Eclair », etc. Cependant certaines séries françaises seront très bientôt à l'honneur, le dynamique Henri Filippini ayant pris les rênes de la collection.

NYARLATHOTEP n° 8, revue du fantastique, de la science-fiction et du cinéma contient 80 pages bien remplies. 6 F. 105, av. Dutriévoz, 69100 VILLEURBANNE.

Après « Mafalda » de Quino, les Editions Spéciales (Jean-Claude Lattès) présentent maintenant en France le dessinateur italien Bonvi avec sa célèbre série « Sturmtruppen » : Les Nazis sont des cons est un premier recueil, traduit et adapté par Francis Blanche.

« Humour Noir et Hommes en Blanc », un recueil de dessins de Claude Serre sur les professions médicales, avec une préface de Pierre Dac. 15 F. Schtroumpf, 17, av. Alsace-Lorraine, 38000 GRENOBLE.

Le mensuel suisse de bandes dessinées BARBARIE publie son n° 2 (3 FS) entièrement réalisé par de nouveaux dessinateurs, dont le trio de base a également publié un excellent petit recueil de dessins contre la violence et l'armée : « Engagez-vous » (6 FS). Editions Le Poing dans la Gueule, Case Postale 1093, 1002 LAUSANNE, Suisse.

Un intéressant bouquin paru en Italie chez Garaldi et que personne n'a songé à signaler : « Il Fascismo a Fumetti » de Claudio Garabba, qui présente de très nombreux documents sur la période fasciste de la bande dessinée italienne, et les traces qu'elle en porte encore...

« Spirou et Fantasio », le premier album de Franquin publié aux éditions Dupuis en 1947 vient d'être réédité à un tirage limité aux éditions RAN-TAN-PLAN, 435, av. Van Volxem, 1060 BRUXELLES, Belgique.

Du 12 décembre au 10 janvier, exposi-



tion d'originaux de Guillermo MOR-DILLO à la librairie-Galerie LA GALERIE, 11, rue Bernard-Palissy, 75006 PARIS.

L'album des Jeunes 1974 édité par la Sélection du Reader's Digest contient un chapitre de 46 pages abondamment illustrées sur la bande dessinée. 32,50 F. Cedex 47, 75300 Paris-Brune (et en plus on a droit à un cadeau mystérieux offert par la maison).

L'Express du 3 au 9 décembre 73 a publié un article complètement ridicule sur le dessin animé « Blanche-Neige et les 7 nains » de Walt Disney, qui vient d'être réédité. L'auteur a manifestement mal digéré ses maigres connaissances en psychanalyse, et transforme ce classique du dessin animé en un festival de cruauté, de sadisme et de



bêtise, dans lequel les 7 nains ne sont que « d'affreux vieillards sales et vicieux ». Ah ! ce snobisme qui consiste à brûler ce que l'on a adoré... Malheureux esprits supérieurs qui renient ces contes de fées, traces d'un temps où l'imagination avait encore libre cours, et qui sont aujourd'hui notre seul moyen de retour dans le monde de l'enfance et de ses fantasmes.

La collection de dessin d'humour publiée par Rolf Kesseling prend de l'importance : après Aeschlimann, Soulas, Nicoulaud, Pichon, voici Berner, Leiter et Nitka, sous forme de petits bouquins bien présentés et pas chers. Ed. des Egraz, 58, rue de Malte, 75011 PARIS.

Pour les quadragénaires qui lisaient ROBINSON avant la guerre, vient de paraître « Flash Gordon/Guy l'Eclair » Tome 3, qui réunit toutes les planches d'Alex Raymond qui restaient encore inédites en album dans le monde sous leur forme originale sans retouches. Une belle réalisation. Edit. SERG, 38, rue Marceau, 94-IVRY, 50 F.

Autre beau bouquin (malheureusement cher), Tomi Ungerer, « Une Soirée Mondaine » chez Albin Michel dans la collection « La Main à Griffes ». Un album qui est cependant d'une classe bien inférieure au petit « Fornicon » du même Ungerer paru chez Diogenes en Suisse, (10 F).

On annonce chez « Editions Spéciales » le nouveau « Tarzan » de Burne Hogarth en couleurs, paru chez Hamlyn aux Etats-Unis. Une énième version de l'histoire d'Edgar-Rice Burroughs mise à la sauce gothique par le plus célèbre dessinateur de « Tarzan ».

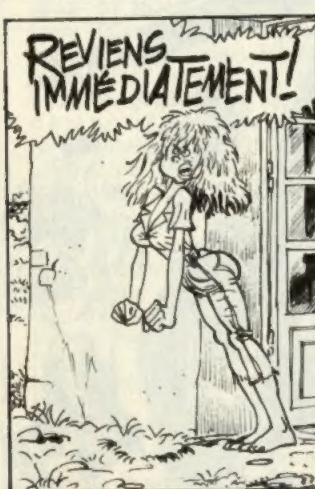
Pas de rubrique « FANZINES » dans ce numéro : c'est le grand clame qui suit la tempête de l'automne. Les fanzines ne sortent jamais par grand froid.

Jacques Glenat-Guttin.

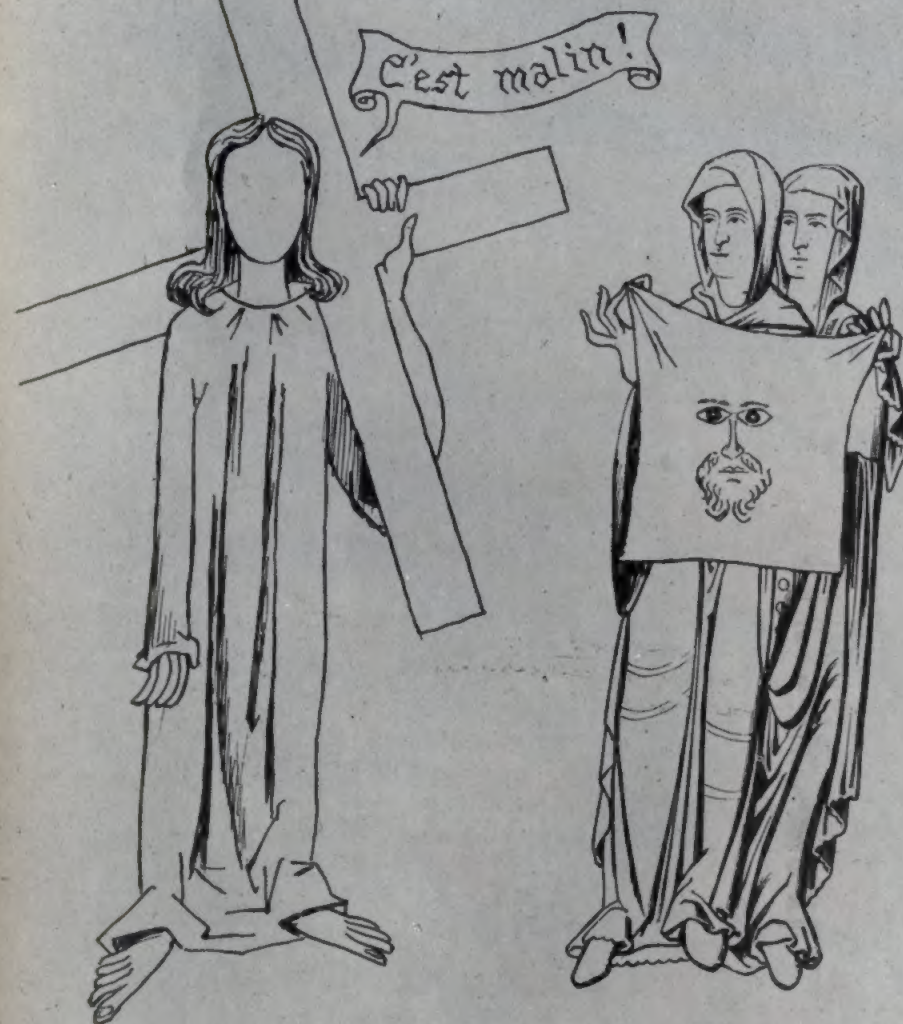


L'Alphabet de Cathy.

PAS D'HÔTEL POUR EDOUARD



Extrait des aventures du Petit Jésus de CAVANNA en vente partout 20 F



LE MIRACLE DE SAINTE VERONIQUE

D'après un manuscrit du X^e siècle.

12. Puis ils lui plantèrent une plume de paon dans le derrière, puis ils l'envoyèrent de leur part chercher la clef du champ de manœuvres,
13. Puis ils lui dirent : « Comment vas-tu... Yau de Poêle ? » et ils le forcèrent à répondre : « Pas mal... aga ! Et toi... le à matelas ? »
14. Et ils lui rotèrent sous le nez en disant : « A... ccrochez les wagons ! »
15. Et ils lui firent faire la brouette japonaise, et le crapaud constipé, et le renard et la cigogne dans une chambrette,
16. Et ils projetèrent sur le mur des ombres chinoises pornographiques en utilisant la lumière de son auréole,
17. Et leur rire était un formidable rire, en vérité, et le centurion qui les commandait riait plus fort que tous les autres réunis,
18. Et ce centurion s'appelait Massûh, mais on l'appelait Mâchoire d'Ane,
19. Et quand Ponce-Pilate, pris de pitié, disait : « Vous allez lui faire du mal », alors Massûh-Mâchoire d'Ane se donnait à lui-même quelques légers coups de badine, et

il disait : « Mais non, voyez, ça ne fait pas mal du tout ! Autrement, le supporterais-je ? »

20. Et Ponce-Pilate alors était rassuré, et il disait : « Ah, bon. Je suis rassuré », et il se lavait les mains encore un petit coup, à tout hasard, ça ne peut pas faire de mal.
21. Or la foule, du dehors, voyait les soldats s'amuser, et elle aurait bien voulu s'amuser aussi.
22. Et comme justement les soldats commençaient à ne plus s'amuser autant, vu que naturellement ils s'étaient d'abord rappelé tous les jolis jeux qu'on se rappelle le plus facilement, et vu que par conséquent il leur fallait maintenant se rappeler ceux qu'on oublie tout le temps, ce qui est difficile,
23. Or le militaire fatigue vite de la tête,
24. Etant donné cela, le centurion dit à un décurion : « C'est pas tout, la rigolade, faut que le boulot se fasse. » Et le décurion cria : « A mon commandement... En avant, ...arche ! »
25. Or, avant qu'ils ne se fussent mis en route, Pilate voulut une dernière fois les adjurer de faire grâce à Jésus, car la femme de Pilate avait vu Jésus en rêve pendant son sommeil, et elle avait prononcé son nom pendant que Pilate pratiquait le coït avec elle, et Pilate ne voulait pas qu'on pût penser qu'il laissait crucifier Jésus par jalousie, sentiment vil et bas, indigne d'un patricien romain.
26. Et Pilate, levant le bras, dit : « Ecce homo ! », ce qui est du latin, car Pilate oubliait parfois qu'il s'adressait à des indigènes.
27. Et naturellement les Juifs comprirent tout de travers, et ils crièrent : « Oui ! Oui ! Une chanson ! Une chanson ! »
28. Et certains crièrent : « A poil, Pilate ! A poil, Pilate ! A poil ! »